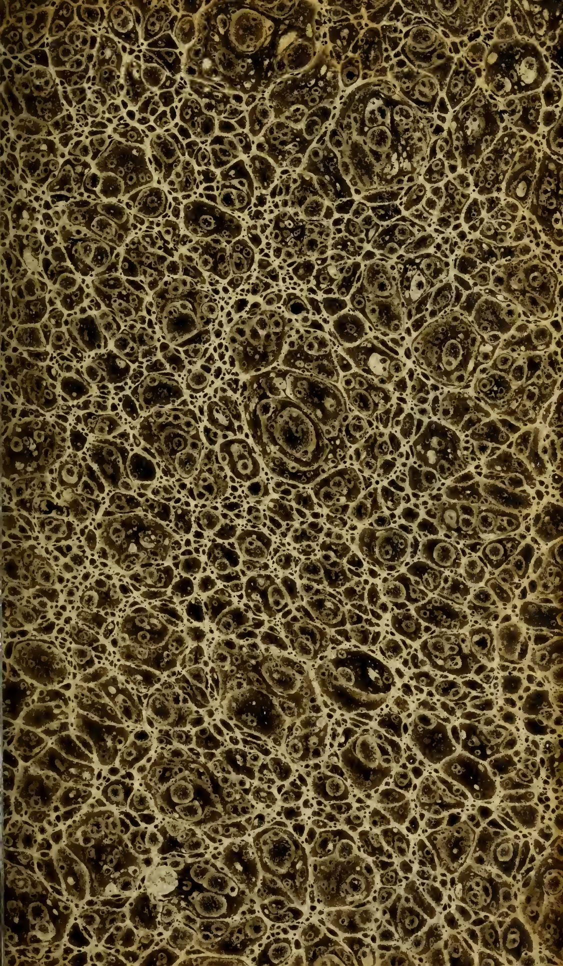




LA DOT
DE
SUZETTE.



Madame de Senneterre! O Ciel!
Madame de Senneterre!

G. [illegible]wick Sculp

LA DOT DE SUZETTE,

OU

HISTOIRE DE M.me DE SENNETERRE,

racontée par elle-même.

A PARIS,

Chez Maradan, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

AN SIXIÈME.

PRÉFACE.

Il existe beaucoup de livres dont la réussite étonne ; M. de Moncrif a dit, il y a long-temps, qu'ils devoient leur succès à une cause bien naturelle, c'est que les auteurs de ces ouvrages n'y mettoient de l'esprit qu'en proportion de celui qu'ils supposoient à la plupart des lecteurs. Si l'on répétoit cela aujourd'hui, on passeroit pour un homme grossier ; cependant M. de Moncrif étoit excessivement poli.

La mode, qui décide aussi affirmativement en littérature qu'en costumes, veut à présent de l'extraordinaire ; et pourvu qu'un roman soit effroyablement merveilleux, on lui passe de blesser le bon sens. Faire peur pendant trois volumes, et employer le quatrième à prouver

qu'il ne falloit pas s'effrayer, voilà le comble du talent.

Après tout, il ne faut pas crier contre le public. Beaucoup de mauvais livres sont accueillis, cela prouve son indulgence et son amour pour la nouveauté; mais il est certain que les bons ouvrages restent seuls, et cela prouve son goût. On peut dire du public comme des comédiens, dont tant de gens se plaignent à tort : « Ils acceptent souvent des pièces médiocres, mais on n'en connoît pas une seule bonne qu'ils aient refusée ».

En respectant la mode ou l'opinion, il est permis pourtant d'essayer de l'arrêter dans les erreurs qui peuvent tirer à conséquence, et je mets de ce nombre l'idée presque généralement reçue, qu'il y a plus d'*imagination* dans un roman chargé d'incidens, que dans un roman où les événemens naissent sans effort du

caractère des personnages, et servent encore à le développer.

On feroit en deux lignes l'analyse de Clarisse Harlowe : pourquoi? C'est que le sujet est d'une simplicité admirable. Un libertin par systême veut séduire une fille sage par principes et par caractère; voilà tout le roman, et c'est un des plus volumineux que l'on connoisse. Quelle *imagination* n'a-t-il pas fallu pour remplir ce canevas, et pour rester toujours dans la même position, sans cesser d'être intéressant! Clarisse Harlowe me paroît une *vérité* démontrée jusqu'à l'évidence; les romans nouveaux ressemblent, au contraire, à des *mensonges* que l'on tourne de mille manières, sans pouvoir les persuader aux autres et à soi-même.

Les poètes anciens, pour exprimer la candeur de la VÉRITÉ, l'ont représentée toute nue; je crois l'ERREUR beaucoup

plus ingénue. Pour se tromper, il suffit de s'en rapporter à ses sens; pour connoître la vérité, il faut sans cesse observer, et bien observer, ce qui est très-difficile.

Penser que le soleil tourne autour de la terre, est une *erreur* naïve qui, pour la plupart des hommes, est d'une évidence qui n'a pas besoin de démonstration; mais pour deviner que c'est la terre qui tourne, qu'elle *imagination* il a fallu avoir!

Jusqu'à la découverte de l'Amérique, qui date d'hier, tous les peuples ont cru que l'Europe, l'Asie et l'Afrique composoient seules notre monde; cette *erreur* équivaloit à une certitude. Quelle *imagination* possédoit celui qui, le premier, osa en douter! C'étoit pourtant dans ce doute que se trouvoit la *vérité*.

Depuis l'existence du monde, il n'y a pas, il n'y a jamais eu un axiôme de gouvernement généralement reconnu, je ne

dis pas en pratique, mais seulement en théorie : on peut en dire autant en fait d'administration. La morale flotte incertaine entre mille systêmes, l'homme est un problême que l'homme s'efforce en vain de résoudre ; on éprouve des sensations, on en ignore la cause ; on la cherche, on se trompe ; on veut la définir, on s'égare ; les siècles s'écoulent, nous passons d'erreurs en erreurs, et l'on ne se lasse pas de dire que la *vérité* est toute nue.

Je crois qu'il ne faut pas d'*imagination* pour s'abuser, pour mentir ; pour être extraordinaire ; il en faut beaucoup pour être naturel et vrai, même alors qu'on invente, et voilà le cachet des grands écrivains qui ont fait des romans. L'Héloïse de J. J. Rousseau servira plus à l'histoire du cœur humain que cent volumes de morale.

Après avoir cité Clarisse et la Nouvelle Héloïse, il seroit ridicule de parler de *la Dot de Suzette*, et, dieu merci, j'ai assez d'amour-propre pour ne pas manquer de modestie. Mais comme je desire donner aux personnes qui lisent, une idée de l'*imagination* qu'il faut avoir pour être vrai en inventant, je supposerai un auteur desirant peindre la reconnoissance sans l'affoiblir, sans l'exagérer. Voici la première question qu'il se fera à lui-même :

« La reconnoissance est-elle un sentiment ou un devoir » ?

Voici la réponse, et elle exigeoit quelques réflexions.

« Dans sa première explosion, la reconnoissance est un sentiment plus ou moins vif à proportion de la nécessité plus ou moins pressante du bienfait ; la première explosion passée, la reconnois-

sance s'affoiblit comme sentiment, et rentre alors dans la classe des devoirs.

» La reconnoissance, considérée comme sentiment, appartient toute entière à la nature ; elle est commune à beaucoup d'animaux comme aux hommes. La reconnoissance, considérée comme devoir, appartient toute entière à la société. Le triomphe de l'état social, est d'avoir érigé en obligation dont l'observance devient vertu, des sentimens qui, dans l'état naturel, se seroient affoiblis par l'effet seul du temps ».

Cette distinction faite, l'auteur qui veut peindre la reconnoissance sentira le moment où elle cesse d'être active, pour n'être plus qu'un devoir ; mais un devoir rempli est bien froid dans un roman, où tout doit être en action, et voilà une nouvelle difficulté.

Que faut-il? il appuie la reconnois-

sance sur une passion violente; l'amour, par exemple. Cet amour ne peut éclater, mille raisons forcent à le cacher à tous les yeux; mais il agite le personnage qui l'éprouve; il se dédommage de la contrainte d'une passion qu'il faut étouffer, en portant toute l'activité de son ame dans un sentiment qu'il lui est permis de témoigner. Les spectateurs trompés admirent la force de la reconnoissance; les spectateurs instruits (et c'est la position dans laquelle se trouve le lecteur) sourient de la bonne foi avec laquelle l'amour éclate, même en se déguisant. Certes, il y auroit dans cette situation, si elle étoit bien rendue, plus d'*imagination* que dans un assemblage de bâtimens en ruine, de revenans et de coups de tonnerre, parce que tout seroit refusé au hasard; tout seroit accordé à la vérité, et qu'il faut répéter

sans cesse que c'est uniquement dans la peinture de ce qui est ou peut être vrai, qu'il y a de l'*imagination*.

Ce n'est pas la première fois que j'écris, mais c'est la première que j'essaie un roman ; il est bien court, je doutois de mes forces ; j'aurois voulu le resserrer encore, sur-tout dans les trente premières pages, je n'ai pas pu. J'ai fait un tableau des mœurs actuelles, le sujet l'exigeoit ; les vices qui tourmentent la société, sont du ressort de la satire. Ce qui me disculpe, c'est que je n'ai voulu désigner personne particulièrement : ce qui me console, c'est que personne en effet n'avouera qu'il s'y reconnoît.

Mais je m'apperçois que la préface est plus longue que l'ouvrage. Qu'en faut-il conclure ? Qu'il est plus facile de raisonner que de peindre, et c'est ce que je voulois dire.

LA DOT DE SUZETTE.

Je suis née à Saint-Domingue. A dix ans, mon père me fit passer en France, pour y recevoir une éducation que la fortune la plus considérable ne lui auroit pas permis de me donner près de lui; car ma naissance avoit couté la vie à ma mère, et dans ces climats brûlans, les hommes vivent d'une manière si libre avec leurs esclaves, que mon père craignit sans doute pour moi l'effet des premières impressions; toujours si dangereuses dans la jeunesse. Nous avions des parens à Paris; ce fut chez eux que je descendis, ainsi que mon frère qui m'accompagnoit dans ce voyage, et qui étoit alors âgé de vingt-cinq ans.

Après quelques jours de repos, et quelques semaines sacrifiées à voir tout ce qui, dans Paris, peut séduire un enfant de mon âge, je fus mise au couvent.

J'ai souvent entendu crier contre l'éducation qu'on y reçoit. Pour moi, j'aurois tort de m'en plaindre, et jamais je n'oublierai la reconnaissance que je dois à la sœur Sainte-Ursule. J'ai perdu tout ce que la fortune m'avoit donné ; je conserverai toute ma vie le fruit des leçons de cette Sœur respectable. En entrant au couvent, je ne savois rien, pas même lire ; mais je n'ignorois pas que j'étois jolie : la prodigalité de mon père à mon égard, ne pouvoit non plus me laisser ignorer que j'étois riche. J'avois l'habitude de commander, et ne croyois pas que je pusse obéir; en un mot, j'étois trop occupée de moi, pour n'être pas insupportable à tous les autres.

Je n'eus pas passé un mois au couvent, que toutes mes compagnes me détestèrent ; cela m'étoit indifférent. Je ne sentois pas le besoin de l'amitié. Mes fantaisies, depuis mon enfance, aaynt toujours été prévenues, je n'avois pas encore éprouvé la moindre émotion de sensibilité, même pour mon père. Il me gâtoit, et je ne l'aimois pas véritable-

ment : c'est l'usage. Trop de condescendance produit sur les enfans le même effet que trop de sévérité. Par une conséquence nécessaire, j'avois à-la-fois beaucoup de respect et d'attachement pour mon frère, le seul être qui, jusqu'alors, n'avoit pas voulu se soumettre à mes caprices. Il vient me voir, et je lui demandai à quitter le couvent, qui m'ennuyoit à la mort. Il me parla raison, je pleurai; il me quitta, je suffoquois de rage et de dépit.

C'est dans cet état que je rencontrai la sœur Sainte-Ursule; elle prit pitié de moi. Je sentois pour la première fois le besoin d'être consolée; elle s'y prêta avec tant de douceur, mêla à ses consolations des raisonnemens si solides et si à portée de mon intelligence, qu'aimer et réfléchir furent pour moi l'affaire d'un moment. Je m'abandonnai à ses conseils. La crainte de lui déplaire étoit la première punition qui devançoit ses reproches, lorsque je les avois mérités. Que vous dirai-je? dans l'espace de trois mois je regagnai l'amitié de mes compagnes,

je méritai les soins de mes maîtres, que jusqu'alors je croyois trop heureux d'être payés et de ne rien m'apprendre ; je m'attirai l'attachement de la gouvernante que l'on m'avoit donnée, et qui plusieurs fois avoit voulu me quitter, parce que je la battois. A douze ans, le temps perdu pour mon éducation étoit en grande partie réparé. Mon frère applaudissoit à mes progrès, au changement de mon caractère ; la sœur Sainte-Ursule en jouissoit, c'étoit son ouvrage : elle mit de l'amour-propre à le perfectionner, m'inspira chaque jour plus d'émulation et plus de modestie. En un mot, j'avois seize ans quand on me parla, pour la première fois, d'abandonner le couvent. Cette nouvelle me fit de la peine. J'aimois l'étude, et sur-tout la retraite, non que la sœur Sainte-Ursule m'eût fait envisager la religion comme incompatible avec le monde, la bigoterie étoit au-dessous de ses idées ; elle savoit fort bien que j'étois destinée par ma famille à vivre dans la société, et la piété qu'elle m'inspira étoit aussi solide qu'éclairée.

J'ai connu la douleur, et c'est alors que j'ai senti combien la force que l'on cherche dans le sein de la Divinité, est au-dessus des consolations humaines. La religion seroit née du malheur, si les ames sensibles n'en eussent puisé le besoin dans la reconnoissance.

J'aurois desiré prolonger mon séjour au couvent, mais cela n'étoit pas possible. Mon frère étoit à la veille d'épouser une riche héritière de Saint-Domingue; elle étoit venue elle-même, avec sa mère, me faire une visite, et me témoigner le desir que j'acceptasse un appartement chez elle. En sortant du couvent pour assister à ses noces, je n'y devois plus rentrer. La sœur Sainte-Ursule, malgré le chagrin que lui causoit notre séparation, me félicitoit la première de l'occasion de connoître le monde avant de m'y engager. « Ma chère enfant, me dit-elle, ce n'est pas notre faute si nos élèves profitent si rarement des soins que nous prenons pour les former. Presque toujours elles ne quittent nos paisibles retraites que pour devenir épouses;

ce passage trop prompt d'un état d'ignorance sur la société à un état qui en prescrit les devoirs les plus sacrés, nuit également aux vertus que nous leur avons inspirées et à celles qu'il leur conviendroit de cultiver. La piété, les talens, la modestie, sont utiles dans toutes les situations de la vie. Notre devoir est de les enseigner; mais j'ai souvent pensé que c'étoit à l'expérience et à la réflexion de faire naître sur le monde des idées qu'il nous est impossible d'avoir, et qu'il nous seroit difficile d'expliquer, quand nous les aurions. Profitez donc d'une occasion aussi favorable; essayez votre liberté, avant de la soumettre au joug de l'hymen; connoissez les plaisirs, afin de les apprécier et de savoir les subordonner à vos devoirs; et vous deviendrez, si le ciel le permet, aussi bonne épouse, aussi respectable mère, que vous avez été élève intéressante et docile ».

J'allai demeurer chez mon frère, et j'eus le loisir de vérifier la bonté des conseils de la sœur Sainte-Ursule. Les premiers mois de son mariage me firent re-

garder cet état comme le plus heureux. Ce n'étoit que fêtes, assemblées, prévenances de part et d'autre; ils ne pouvoient se quitter un seul instant sans chagrin, se rejoindre sans plaisir. Peu à peu la première ardeur se ralentit; ils se persuadèrent qu'ils ne s'aimoient plus, parce qu'ils avoient follement cru qu'ils s'aimeroient toujours aussi fort et de la même manière.

Mon frère avoit pris l'habitude de céder à toutes les volontés de son épouse, quand il n'en avoit d'autres que les siennes; il parut bizarre et tyrannique quand il voulut faire des représentations. On se boudoit, et le raccommodement tournoit toujours au profit de l'autorité de ma belle-sœur. Malheur à l'homme imprudent qui commence à vivre avec son épouse comme avec une maîtresse; il risque la tranquillité du reste de sa vie. Des symptômes de grossesse mirent de nouveau mon frère aux genoux de sa femme; une chute de cheval qu'elle fit par une imprudence impardonnable dans sa position, lui ravit à-la-fois la santé, son enfant et l'amitié de son époux.

Nous apprîmes à cette époque la mort de mon père, et notre maison, naturellement triste depuis que la division s'y étoit glissée, le devint encore davantage. Mon frère avoit évité de me laisser appercevoir le fond de son ame ; mais en nous occupant d'une douleur qui nous étoit commune, il ne put résister à me conter ses chagrins particuliers. Je n'hésitai pas à blâmer sa conduite, car ma belle-sœur avoit des qualités essentielles, un cœur excellent. Il l'avoit perdue par trop de complaisance, il pouvoit l'éloigner entièrement par trop de froideur et de sévérité. Mes réflexions le touchèrent, et j'eus la satisfaction de rendre à ces époux, qui m'intéressoient vivement, une tranquillité qui depuis ne fut jamais troublée. Ma belle-sœur, qui n'ignora point la conduite que j'avois tenue, et qui jusqu'alors m'avoit plaisantée sur ce qu'elle appeloit l'austérité de mes principes, me fit moins de démonstration d'amitié, et m'aima d'avantage.

Les hommes qui formoient notre société me répétoient souvent que j'étois

belle, et savoient fort bien que j'étois une riche orpheline. Une habitation de soixante mille livres de revenu, formoit une dot qui eût donné des adorateurs à la femme la plus dépourvue d'attraits et de talens. Mais j'avois tellement pris l'habitude de réfléchir sur les devoirs de chaque état, que le mariage m'inspiroit une sorte d'effroi. On me pressoit de faire un choix, j'hésitois sans cesse, et l'on m'accusoit de coquetterie, quand il est vrai pourtant que je n'étois coupable peut-être que de trop de timidité.

Mon frère avoit pour ami M. de Senneterre, homme de beaucoup de mérite, d'un grand nom, et dont la fortune d'ailleurs peu considérable, étoit encore grevée de dettes assez fortes que son père avoit laissées en mourant. L'intimité qui régnoit entre lui et mon frère étoit telle, que M. de Senneterre se trouvoit le seul homme avec lequel ma belle-sœur et moi nous fussions hors de toute cérémonie. Avec un esprit cultivé, une figure mâle, une tournure très-noble, il avoit tant de bonhomie, que nous le traitions comme

un parent pour qui rien n'étoit caché. Ajoutez qu'il aimoit depuis long-temps une femme charmante que ses parens avoient forcée d'épouser un vieillard, et qui, devenue veuve, n'attendoit que le temps prescrit par la bienséance pour couronner son amour; que cette femme étoit de notre société, et vous ne serez pas étonné que ma belle-sœur et moi eussions pris l'habitude de regarder en frère un des plus beaux cavaliers de Paris. Il me sollicitoit souvent aussi de former un engagement; nous passions en revue tous nos courtisans; il rioit des remarques que je faisois sur leur caractère, m'accusoit d'être trop difficile, et me prédisoit gaîment que je finirois comme la fille dont parle le bon Lafontaine. Avec la même gaîté je me moquois de sa prédiction, en l'assurant que je me déciderois lorsque je trouverois sa copie, ou que, dans l'impossibilité, j'attendrois à mon tour qu'il devînt veuf.

Je le dis aujourd'hui où je pourrois, sans rougir, convenir du contraire; je n'avois alors nul amour pour M. de Sen-

neterre; je l'estimois parce qu'il étoit impossible de ne pas lui rendre justice; mais s'il eût été capable d'abandonner pour moi une femme à laquelle il avoit témoigné un si constant attachement, j'aurois perdu de lui l'idée que je m'en étois formée, et il eût été le dernier des hommes auquel j'aurois uni ma destinée.

Ce fut au contraire sa constance dans sa première inclination qui le rendit mon époux. Il eut le malheur de voir mourir presque subitement la femme qu'il aimoit; sa douleur fut si vraie, qu'elle me pénétra l'ame. C'étoit chez nous seulement qu'il venoit chercher des consolateurs; nous lui parlions avec tant d'intérêt de la perte qu'il avoit faite, nous mêlions si sincèrement nos éloges à ceux dont il honoroit la mémoire de cette femme encore aimée, nous écoutions avec tant de complaisance ce qu'il répétoit sans cesse avec tant de sensibilité, que nous parvînmes à modérer son chagrin, en le partageant. C'est la seule manière dont les cœurs profondément affectés

puissent être consolés. Je m'apperçus bientôt que je réfléchissois involontairement sur le bonheur promis à la femme assez heureuse pour toucher M. de Senneterre; je ne croyois pas qu'il pût aimer avec la même violence, mais je sentois que son amitié seroit plus précieuse pour moi que l'amour si incertain d'un autre époux.

Non, les chagrins cruels que j'ai éprouvés depuis, n'ont pu effacer de mon cœur les impressions qui décidèrent du destin de ma vie. A peine fus-je convaincue des sentimens que m'avoit inspirés M. de Senneterre, que je mis dans ma conduite avec lui autant de réserve que jusqu'alors j'avois déployé de franchise. Ce changement le frappa, et bien loin d'en deviner la cause, il se plaignit à mon frère du sort qui lui enlevoit presqu'en même temps et l'objet de l'amour le plus constant, et les consolations d'une amitié dont il s'étoit fait une si douce habitude. Craignant de m'avoir déplu sans le vouloir, il me pressoit souvent de lui faire connoître ses torts, me

protestant que rien au monde ne lui causeroit plus de peine que la perte de mon estime. Ses paroles étoient si douces, ses regards si attendrissans, que la peur de me trahir par trop de sensibilité, augmentoit la froideur de mes réponses ; et si j'eusse effectivement eu à me plaindre de lui, je n'aurois pu le traiter d'une autre manière que je le faisois en ces momens. Ses visites devinrent plus rares et ma sévérité plus grande ; car le chagrin que me donnoient ses absences, ajoutoit à mon amour et à la crainte qu'il ne le devinât. Heureusement, mon frère m'arracha mon secret, le trahit, et M. de Senneterre, qui seul pouvoit me rendre heureuse, eut peine à se persuader qu'avec tous les avantages que m'avoient prodigués la nature et la fortune, j'eusse fixé mon choix sur lui, que j'avois connu prêt à s'unir à une autre femme, moi devant qui ses regrets avoient éclaté sans contrainte. Il ne soupçonnoit pas que la vérité de sa douleur étoit la première cause de mon amour. Et pourquoi ne s'attacheroit-on pas à l'homme dont

la sensibilité a été éprouvée, quand nous voyons chaque jour tant de femmes unir leur destinée à des êtres qui se font honneur de la multiplicité de leurs liaisons, et pour qui le mariage n'est souvent qu'une conquête nouvelle et passagère comme les autres? Si je n'ignorois pas que M. de Senneterre m'avoit préféré une femme dont il chérissoit sans doute encore la mémoire, du moins étois-je persuadée qu'il ne me donneroit pas de rivale.

Mon frère étoit trop satisfait de s'attacher par les liens du sang, le meilleur de ses amis, pour ne pas presser notre mariage; j'avois dix-neuf ans lorsqu'il se fit. Je n'attendois de M. de Senneterre qu'une amitié qui seule eût satisfait mon cœur, et je trouvai en lui un époux tendre et prévenant, un guide éclairé, un ami sincère. Préjugeant assez bien de moi pour croire que les plaisirs du monde ne pourroient seuls m'occuper, il m'admit à l'administration de ses affaires, que la dissipation de son père avoit extrêmement dérangées. Nous fîmes

ensemble le voyage de ses terres, nous satisfîmes une partie des créanciers, et après avoir pris des arrangemens avec les autres, nous montâmes notre maison à Paris, convenablement à notre fortune. Une société choisie, une intimité plus aimable encore, le bonheur de mon frère et de son épouse, ajoutoient à ma félicité. Le ciel qui jusqu'alors m'avoit prodigué ses faveurs, y mit le comble, je deviens mère; la joie de M. de Senneterre surpassoit la mienne; nous avions un fils.

Comme je voulois nourrir, je partis pour une de nos terres aussi-tôt que je le pus sans danger, et, graces à la vie que je menois, loin que mon fils m'épuisât, ma santé devient parfaite, et je perdis beaucoup de cette délicatesse extrême qui m'avoit presque toujours forcée à un régime désagréable à mon âge.

Je fus près de deux ans éloignée de Paris, ne regrettant dans cette ville que mon frère et son épouse, qui avoient eu la complaisance de venir passer avec moi le temps que M. de Senneterre avoit été

forcé de me quitter : il étoit au service. Ma belle-sœur envioit mon bonheur, j'étois mère ; et soit dispositions naturelles, soit l'effet de la chute qu'elle avoit faite étant enceinte, elle commençoit à désespérer d'avoir des enfans. Effectivement, elle n'en eut jamais. Sa tendresse et celle de mon frère se portoient sur mon fils, dont la force m'étonnoit moi-même. Heureux temps ! il n'est pas un des jours dont vous êtes composé, que ne fasse époque dans mon ame. La mémoire, qui naît de toutes les sensations d'une mère, ne peut jamais s'affoiblir.

Je passerai sur dix années de ma vie, qui ne furent qu'un instant de bonheur sans mélange. M. de Senneterre me faisoit bénir sans cesse le jour où je l'avois connu ; mon fils croissoit et s'élevoit sous mes yeux. Son éducation, à laquelle son père présidoit, me donnoit l'espérance qu'il lui ressembleroit en tout. Nous n'avions à craindre en lui qu'une vivacité qui le portoit également au mal comme au bien, mais qui pouvoit être dirigée avec précaution, et une fermeté

de caractère bien étonnante à son âge. M. de Senneterre me reprochoit quelquefois trop de condescendance; je lui reprochois à mon tour trop de sévérité. Mon frère, qui regardoit son neveu comme son héritier, accusoit mon époux et moi de le tourmenter pour des sciences auxquelles il attachoit moins de prix qu'aux caresses de cet enfant; bref, nous l'aimions tous à notre manière : il étoit le sujet de nos plaisirs, de nos conversations, de notre amour et de nos espérances.

J'avois plus de trente ans, et je n'avois pas encore connu le malheur. Le premier chagrin vif que j'éprouvai, eut lieu lorsqu'il fallut me séparer de mon frère, auquel j'avois tant de motif d'être attachée. En apprenant que le régisseur-général de nos habitations étoit mort, il crut que l'ordre de nos affaires, la sûreté de notre fortune exigeoit sa présence à Saint-Domingue. Depuis long-temps son épouse desiroit retourner dans ces contrées pour lesquelles elle avoit conservé des souvenirs agréables. L'occasion

étoit décisive, ils partirent. Cette séparation me brisa le cœur. Ma société intime, presque réduite à ma famille, se trouvoit diminuée de ceux qui en faisoient le charme le plus précieux; un pressentiment involontaire me répétoit sans cesse que je ne les verrois plus. L'amitié de mon époux, les caresses de mon fils qui touchoit alors à sa treizième année, adoucissoient mon chagrin, sans pouvoir le dissiper entièrement.

Six mois après ce départ M. de Senneterre tomba malade si dangereusement, que sa convalescence ne fut, pour ainsi dire, qu'une pente douce qui le conduisit au tombeau, et qui me livra, pendant deux ans, au supplice cruel de regarder chaque jour comme le dernier de sa vie. Sa poitrine étoit restée affectée, il changeoit sensiblement; les médecins me donnoient une espérance qu'ils ne conserveroient pas eux-mêmes; et mon époux, qui sentoit sa fin approcher, rassembloit toutes ses forces pour me dérober sa douleur, et dissimuler des souffrances que ma sensibilité n'auroit fait

que lui rendre plus insupportables. Il se leva jusqu'au dernier jour, et, malgré mes remontrances, il passoit une grande partie de son temps à écrire. Ce modèle des époux et des bons pères, persuadé que la mort alloit saisir sa proie, vouloit encore se survivre pour veiller sur sa femme et sur son fils. Il m'adressoit des consolations pour le temps où il ne seroit plus, me traçoit la conduite que je devois tenir pour achever l'éducation de notre enfant, laissant pour lui une lettre qui me fut remise sans être cachetée; il avoit abandonné à ma prudence le choix de l'époque où je pourrois en faire usage avec sûreté.

C'est au milieu de ces soins touchans qui prouvoient si bien la bonté de son ame, que la mort le surprit. Il expira dans mes bras. Je n'ai jamais su ce que je deviens à cette époque cruelle; tout ce que je me rappelle, c'est que lorsque je repris connoissance, je me trouvai dans mon lit, entourée d'une partie de ma famille et de celle de M. de Senneterre; qu'on me défendit impérieusement

de parler, et que j'eus à combattre pour obtenir du moins qu'on ne me séparât pas de mon fils. L'aimable jeune homme! il étoit le seul dont le cœur fût d'accord avec le mien; il me supplioit à genoux de lui conserver sa mère; mais il n'avoit pas la barbarie d'exiger que je ne prononçasse pas sans cesse le nom de son père. Nous le répétions ensemble, ensemble nous pleurions; nos larmes, nos baisers se confondoient, et si ses terribles élans de sensibilité augmentoient notre douleur, je suis persuadée qu'ils nous sauvèrent du désespoir.

Aussi-tôt que je pus me soutenir, je me fis conduire au couvent où j'avois été élevée. Les exhortations de la sœur Sainte-Ursule, la liberté de gémir aux pieds des autels, et les caresses de mon cher Adolphe, me rendirent le courage de vivre et de m'occuper de ses intérêts. Par son testament, M. de Senneterre m'avoit nommée tutrice de notre fils, et lui avoit donné pour curateur un grand-oncle qui vivoit dans une de nos terres, et qui n'avoit pour toute fortune qu'une

longue probité, une vieillesse aimable, des cicatrices, la croix de Saint-Louis et douze cents livres de pension. Ces dispositions ne parurent pas convenir à la famille de M. de Senneterre; mais elles me confirmoient davantage dans l'estime que je devois à mon époux. En effet, l'oncle qu'il avoit donné pour curateur à notre Adolphe eût été digne de présider à l'éducation d'un prince; c'étoit lui qui avoit élevé M. de Senneterre, dont le père étoit trop dissipé pour veiller sur ses enfans, et je comptois qu'il ne refuseroit pas de faire pour mon fils ce qu'il avoit si heureusement entrepris pour son neveu. Mon intention d'ailleurs étant de pssser quelques années loin de Paris, je choisis celle de mes terres où ce bon vieillard faisoit son séjour, persuadée que l'amitié qu'il prendroit pour Adolphe le décideroit à tout, lorsqu'il faudroit le produire dans le monde. Il n'avoit encore que quinze ans.

Je m'établis donc de uouveau à la campagne; la solitude, qui convenoit si bien à la situation de mon ame, m'en rendit

le séjour agréable. J'aurois pour toujours renoncé à Paris, si je n'eusse envisagé de loin la nécessité d'y revenir un jour avec mon fils, pour qui seul je trouvois du plaisir à vivre, et auquel je vouai mon existence entière, bien décidée à sacrifier mon goût pour la retraite lorsqu'il pourroit nuire à son avancement ou me séparer de lui. C'est là qu'avec l'oncle de M. de Senneterre, je lus les instructions qu'il avoit tracées dans les derniers momens de sa vie, pour l'éducation de son fils. Les principes étoient conformes à ceux de ce vieillard, et me parurent si lumineux, que, travaillant d'accord sur le même plan, nous eûmes la satisfaction de voir Adolphe prendre l'habitude des vertus dans cet âge où les passions viennent souvent combattre les dispositions les plus heureuses.

Je lus alors, pour la première fois, la lettre que son père mourant lui adressoit, et dont il m'avoit fait dépositaire; je la lus en la baignant de mes pleurs, mais je formai le projet de ne jamais la lui remettre.

Je voyois peu de monde à la campagne, mais j'en voyois assez pour que mon fils trouvât chez moi, et dans les environs, une société qui l'éloignât de cette timidité taciturne qu'un jeune homme destiné à vivre dans le monde, contracte quelquefois, s'il en est trop long-temps séparé. Mes jours s'écouloient ainsi paisiblement entre mes devoirs, mes souvenirs, et la douceur de quelques actions généreuses, qui seules occupoient assez mon cœur pour le distraire momentanément de sa tristesse. Toujours disposée à soulager indistinctement les paysans de ma terre, je donnois aux veuves une préférence dont je sentois par moi-même qu'elles avoient plus besoin que les autres. Perdre son époux et craindre la misère pour ses enfans, me paroissoient une situation au-dessus des forces de l'humanité. Je l'ai connue, et le ciel m'a permis de vivre.

Le temps vint où mon fils entra au service ; son grand-oncle eut la bonté de l'accompagner. Ce vieillard, ainsi que je l'avois prévu, s'étoit si vivement attaché

à son neveu, que sa tendresse le disputoit à la mienne. Adolphe m'avoit promis de m'écrire souvent et dans le plus grand détail; j'ambitionnois d'être sa confidente, et notre dernière conversation dut lui prouver que si, comme mère, j'étois jalouse des mœurs de mon fils, comme amie, je ne serois pas plus sévère que mon siècle. L'amour du plaisir, si naturel à la jeunesse, ne peut être blâmé que lorsqu'il l'éloigne de ses devoirs, ou l'engage dans des démarches contraires à ses intérêts. Mon fils ne trompa point mon attente; il se fit aimer de ces camarades, fut de toutes leurs parties sans être de leurs débauches, forma quelques liaisons qui ne purent l'attacher, ni remplir, m'écrivoit-il, le vide de son cœur. Toutes ses lettres, dans lesquelles il se peignoit sans contrainte, me convainquirent que l'amour ne devoit être pour lui qu'une passion, et non un amusement. Il étoit dévoré d'une sensibilité qui cherchoit à s'exercer; c'étoit l'ame aimante de son père, mais dans un âge où la raison ne compte encore pour rien

dans un engagement, ce qui me faisoit trembler. Mon fils, de mes biens et de ceux de son père, étoit assuré de plus de quatre-vingt mille livres de rentes; et mon frère, qui n'avoit pas d'enfans, lui laissoit entrevoir une augmentation de fortune qui, jointe à son nom, lui permettoit de prétendre à tout. Je n'avois jamais connu l'ambition pour moi, mais j'en avois, je l'avoue, pour le fils unique de M. de Senneterre.

Adolphe fut dix-huit mois à son régiment; il revint au commencement de 1789, et touchoit alors à sa vingtième année. Je fus étonnée du changement qu'une si courte absence avoit opéré dans tout son être. Sa taille s'étoit développée de la manière la plus avantageuse, et prêtoit une grace particulière à tous ses mouvemens; sa figure avoit pris un caractère de fierté qui, sans affoiblir la douceur que j'y avois toujours remarquée, inspiroit le respect, et me força moi-même à voir un homme dans celui que je n'avois encore regardé que comme un enfant chéri. Ce n'étoit pas qu'il fût

moins tendre pour moi, moins prévenant pour tout ce qui pouvoit me plaire; mais l'habitude du monde lui avoit appris ce qu'il valoit. Tout en lui m'offroit un ami dont ma raison se glorifioit; mais je regrettois involontairement les caresses ingénues de mon fils. Il n'y a que le cœur d'une mère qui puisse expliquer ces contradictions qu'apporte en nous ce passage de l'adolescence à la virilité, si rapide chez les Français; et si nous aimons nos petits fils jusqu'à l'adoration, ce n'est, sans doute, que parce qu'ils nous rappellent ce temps heureux de l'enfance de leur père, et qu'à la douceur de leurs caresses, se joint le souvenir de celles dont nous avons depuis senti la privation.

Je vous ai déjà parlé des bontés que j'avois pour les paysans de ma terre. Pour être parfaitement heureux, il faut voir le bonheur répandu autour de soi; c'est un des privilèges de la fortune, et j'en jouissois. Non que je voulusse faire sortir aucun de ces hommes de leur état; je me refusai toujours aux desirs de ceux

qui me témoignoient l'envie de placer leurs enfans à la ville; je voulois des cultivateurs assez aisés pour aimer le travail, mais non pour regretter de n'être pas plus que le sort ne les a faits. A mon arrivée, j'avois appris qu'une jeune fille, absolument sans ressources à la mort de ses parens, avoit été abritée par des villageois pauvres et déjà chargés d'une nombreuse famille. Cette action méritoit une récompense, je m'en chargeai, je me chargeai de plus de l'enfant, qui avoit alors onze ans, et qui s'appeloit Suzette. Quand je la vis, je fus tentée d'abandonner les règles de prudence que je m'étois tracées, et de la prendre avec moi. Jamais la nature n'avoit rien fait de plus beau, jamais à la beauté ne se joignit un charme aussi irrésistible que celui qu'on éprouvoit en regardant Suzette. La réflexion me défendit de l'intérêt qu'elle m'inspiroit. Me craignant moi-même, craignant le temps où je serois obligée de retourner à Paris, ville où elle seroit livrée à tous les genres de séduction; je me décidai à la recommander au

concierge du château, qui, par mon ordre, ne permit point qu'elle sortit de son état, et ne lui fit donner que l'éducation qu'on reçoit dans une école de village. Suzette, qui n'avoit jamais ambitionné plus de bonheur, fut docile et reconnoissante, et je n'eus qu'à m'applaudir de ce que j'avois fait pour elle. Toujours modeste, laborieuse, elle grandissoit en s'attirant l'amitié de ceux qui veilloient sur elle. Propre dans ses ajustemens villageois, sa beauté l'eût fait accuser de coquetterie si la simplicité de ses mœurs ne l'eût défendue de tous soupçons. Elle touchoit à sa seizième année, et je pensois à lui trouver un mari, que la dot que je lui destinois m'aurait permis de choisir, quand mon fils revint de son régiment.

Il aima Suzette, et l'aima avec une violence dont il seroit difficile de se faire une idée; tous les gens qui m'entouroient s'en étoient apperçus, que je l'ignorois encore. Notre grand-oncle n'avoit pas cru devoir m'en avertir, parce qu'il regardoit cette passion comme un caprice absolu-

ment sans conséquence. Je remarquois bien qu'Adolphe étoit ou très-gai ou très-mélancolique; tantôt il me pressoit de retourner à Paris, tantôt il desiroit prolonger son séjour à la campagne; j'étois loin de soupçonner qu'un regard plus ou moins tendre de Suzette décidât de ses volontés, et j'attribuois son humeur changeante au vague d'une imagination qui ne sait encore où se reposer.

Je fus anéantie quand le concierge, auquel j'avois confié Suzette, après m'avoir fait demander une audience particulière, me pria de lui ôter cette enfant, ou de trouver les moyens d'empêcher M. de Senneterre de venir aussi souvent chez lui. Je l'interrogeai, et il me fut impossible de douter de l'amour de mon fils.

« Et Suzette, lui dis-je, l'aime-t-elle? —Oh! madame, me répondit cet homme, cela seroit bien difficile autrement M. le comte est si aimable, qu'une jeune fille, dont le cœur est libre, ne pourroit guère s'empêcher de lui repondre, mais si Suzette l'aime, elle le cache avec soin

à elle, aux autres, à votre fils même, car nous n'avons nul reproche à lui faire. Elle refuse les cadeaux de M. le comte, et, depuis quelque temps, s'il s'amuse à distribuer chaque dimanche des ajustemens à toutes les femmes du château, c'est pour avoir le plaisir de forcer Suzette à se parer de ses bienfaits; il la gronde quand elle ne porte pas ce qu'il lui a donné; il l'accuse de fierté, d'ingratitude, il s'emporte tant contre elle, que souvent nous la voyons rentrer en pleurant. Et puis M. le comte arrive pâle et tremblant, il lui parle avec bonté; cette pauvre Suzette pleure encore plus fort; votre fils se désespère, et Suzette ne le renvoie consolé, qu'en lui promettant bien de ne pas passer dorénavant un seul jour sans s'ajuster de ce qu'elle a reçu de M. le comte. Elle n'ose plus sortir, parce qu'elle craint de le rencontrer, et quand il a passé la journée sans la voir, nous sommes sûrs que le soleil couchant l'amenera chez nous. Il nous parle avec bonté de notre femme, de nos enfans, nous accable de bien-

faits, mais il regarde toujours Suzette. Si elle reste, il parvient à l'approcher, à lui dire tout bas bien des choses auxquelles elle ne répond que par oui et par non; si elle sort, il la suit, et Suzette ne rentre jamais sans les couleurs les plus vives, et sans se plaindre d'être bien malheureuse. Cependant elle nous a défendu d'averir madame, parce qu'elle dit que madame la renverroit, et qu'elle seroit encore plus infortunée sans la protection de madame ».

Cet homme auroit pu parler plus longtemps sans que je fusse tentée de l'interrompre; trop de réflexions m'agitoient alors. Je le renvoyai en le remerciant de son zèle, et en lui recommandant sur toutes choses de ne pas laisser appercevoir qu'il m'eût avertie. Quand je fus seule, je m'efforçai vainement de me faire un plan de conduite; je ne savois à quoi m'arrêter, je ne savois qui consulter. Mon oncle ne croyoit pas à l'amour, et bien peu à la vertu des femmes; il auroit ri de mes craintes, et auroit trouvé dans l'ordre qu'un jeune homme cher-

chât à se dissiper à la campagne comme dans une garnison. C'étoit son seul défaut. Il étoit inutile de prétendre changer les idées d'un vieux célibataire, qui ne se consoloit d'être forcé d'être sage, qu'en citant chaque jour les nombreuses occasions où il ne l'avoit pas été.

Que faire? garder Suzette au château, c'étoit s'exposer à la séduction, perdre l'espoir de la marier, et autoriser ce qu'il ne m'étoit pas permis de souffrir; la renvoyer, étoit pis encore sans doute. Dégagée de toute reconnoissance envers moi, livrée à elle-même, sans secours, mon fils devenoit pour elle un appui nécessaire, un bienfaiteur dangereux. L'éloigner, en lui conservant ma protection, ne pouvoit guère se faire sans que mon fils s'en apperçut, sans mettre quelqu'un dans ma confidence; et s'il découvroit sa retraite, si son amour éclatoit dans le monde, j'exposois Adolphe à un ridicule que nos usages traitent plus sévèrement que le vice, et qui souvent décide de la réputation d'un jeune homme. Je fis le projet de tenter sa générosité,

et le soir même, avec une gaîté apparente, je l'engageai à déjeûner le lendemain tête-à-tête avec moi dans mon cabinet. Cette invitation, à laquelle je donnai toute l'apparence d'un badinage pour éloigner ses soupçons, le surprit, il s'efforçoit de me cacher son embarras; mais comme j'étois décidée d'avance à ne pas m'en appercevoir, nous nous quittâmes sans autre explication. Sans doute il ne passa pas la nuit plus tranquillement que moi, car lorsqu'il se présenta le matin, sa figure annonçoit la fatigue et le désordre. Il avoit en ce moment une ressemblance si frappante avec son père, le premier jour que je le vis après la mort de celle qu'il aimoit, que mon cœur tressaillit au premier regard que je jetai sur lui.

Après avoir déjeûné, sans que l'un de nous rompît le silence, je le fis asseoir près de moi, et d'un ton que je cherchai à rendre sévère, je lui dis :

« Ignorez-vous, mon fils, le chagrin que vous me donnez?—Si j'en divine la cause, madame, le même objet, par des

motifs bien différens, trouble également notre tranquillité. Je ne suis pas heureux non plus, ajouta-t-il en soupirant ». Il se tut. Je vis que loin de vouloir nier l'amour que lui inspiroit Suzette, il oublieroit volontiers, en en parlant, que c'étoit à sa mère qu'il s'adressoit; je m'efforçai d'oublier moi-même et ce titre et ma sévérité.

« Vous n'êtes pas heureux, Adolphe! et que manque-t-il à votre bonheur dans tout ce à quoi un homme de votre âge et de votre nom peut prétendre?—D'être aimé, madame, ou d'avoir la force de vaincre un amour que ma raison condamne, et qui est devenu, malgré moi, une partie de mon existence. Ah! ma mère, ne me blâmez pas, plaignez-moi. Tout ce que vous me direz, n'égalera pas ce que je me suis dit cent fois moi-même. Mais les réflexions les plus sévères avoient rapport à mon amour, et ce rapport leur prêtoit un charme qui me séduisoit; c'etoit m'occuper de Suzette, que de combattre le penchant qui m'entraînoit vers elle. La honte de l'avouer

à ma mère ne l'emporte peut-être pas sur le plaisir de parler d'elle ; c'est la première fois que j'en trouve l'occasion, je l'aurois voulu fuir ; mais enfin jusqu'à ce moment ce fut dans la solitude seulement que le nom de Suzette échappa de mes lèvres ».

« Vous me faites rougir, monsieur, de votre égarement, et de la complaisance avec laquelle je vous écoute : mais vous vous croyez malheureux ; Adolphe malheureux sera toujours sacré pour moi, alors même que je le verrai assez foible pour s'exposer à inspirer plus de pitié que d'intérêt ». A la rougeur qui couvrit son front, à la vivacité de son regard, je vis que, blessé de cette phrase, il alloit répondre ; je m'empressai d'ajouter : « Qu'espérez-vous de cette passion insensée que vous n'oseriez avouer devant toute autre qu'une mère trop indulgente ? Suzette élevée par mes soins, défendue par ma protection ; Suzette sans autre fortune que sa vertu, devient respectable pour vous, et j'ose croire que la passion ne vous a point égaré au

point de penser sans frémir, à corrompre l'innocence, à violer sans pudeur le respect dû à ma maison. Mon fils, je n'ai jamais envisagé les devoirs que j'avois à remplir envers vous; ma tendresse les rendoit si faciles, qu'ils étoient pour moi une suite continuelle de jouissances; mais en me chargeant de Suzette, j'ai contracté devant Dieu l'obligation de veiller sur ces mœurs et d'assurer son bonheur. En poursuivant cette innocente creature, c'est votre mère que vous attaquez; ce n'est plus Suzette maintenant, c'est moi que vous trouverez partout opposée à vos projets; et si vous étiez assez malheureux pour l'engager à céder à votre passion, c'est votre mère qui en deviendroit responsable devant la divinité. Ne vous plaignez pas de la sévérité de mes principes. Ah! mon fils, c'est à ces principes religieux que vous devez mon existence, c'est ma résignation aux volontés du ciel qui m'a donné la force de survivre après la mort de votre père. Adolphe, Adolphe, votre passion vous feroit-elle regretter que j'en eusse eu le courage »?

Ce reproche étoit trop vif, sans doute; mais il m'échappa.

« Vous m'aviez promis de l'indulgence, madame, me répondit-il en versant des larmes de dépit, et vous me traitez comme un monstre qui mériteroit de perdre la vie. Lorsque je donnerois tout mon sang pour prolonger ses jours de la durée des miens, ma mère m'accuse. . . . Ah ! madame, si vous pouviez lire dans le fond de mon cœur, vous sauriez qu'un amour invincible, qui fait aujourd'hui mon désespoir, feroit demain, sans mon respect pour vous, le bonheur de ma vie. J'aime Suzette malgré moi ; je l'aime au point de sentir que la mort me seroit plus douce que l'idée d'en être séparé. Je n'ai jamais pensé à la séduire, je n'ai pu que détester mon amour et m'en nourrir sans cesse. Mais sans la crainte d'affliger ma mère, qui pourroit m'empêcher d'épouser Suzette » ?

J'allois l'interrompre; il ajouta: » Voyez, madame, combien la noblesse perd chaque jour de sa considération (nous étions à la fin de 1789) : Suzette a tout reçu

de la nature ; l'intelligence suppléeroit bientôt en elle au défaut d'éducation. Si mon mariage étoit blâmé en France, j'irois à Saint-Domingue, où il seroit moins troublé par les préjugés. Ne vous effrayez pas, madame, ceci n'est qu'une idée, et non pas un projet. Des projets ! il m'est impossible d'en former. Combattu par l'amour, par l'idée terrible de perdre votre amitié, je ne puis que souffrir, trop heureux si la mort vient me délivrer d'une situation au-dessus de mes forces, et vous prouver qu'Adolphe n'est ni un ingrat, ni un monstre que sa mère dût soupçonner ».

« Cessons, lui dis-je, cessons, mon fils, un entretien qui devient également pénible pour tous les deux. Vous n'exigerez pas que je m'excuse vis-à-vis de vous pour un mot que mon cœur désavouoit au moment où ma bouche le prononçoit. Tout ce que je vous demande est de ne pas voir Suzette avant que je vous aye écrit, car je sens l'inutilité de renouveler notre conférence, et la nécessité de nous rendre réciproquement la

tranquillité ». Je me levai, il en fit autant, et s'en alloit sans tourner les yeux vers moi.

« Adolphe, m'écriai-je, vous n'aimez plus votre mère » ! Il me prit la main, la couvrit de baisers, et nous nous quittâmes en pleurant. A dîner, il me fit demander la permission de ne pas descendre; je n'en fus pas fâchée dans la disposition d'esprit où nous nous trouvions. Je me retirai dans mon cabinet, où j'écrivis la lettre suivante:

Mad. DE SENNETERRE *à* ADOLPHE.

« Vous me fuyez, mon fils, et je suis forcée d'avouer que je craignois de vous voir, moi qui jusqu'alors souffrois chaque fois que j'étois privée de votre vue. Je vous plains du fond de mon ame; mais, mon ami, la société en nous plaçant dans un état brillant, nous a imposé des devoirs qui balancent les avantages que nous en recevons; il y auroit de la lâcheté à les trahir, vous en êtes incapable. Il faut reconcer à Suzette, je n'ajouterai pas *ou* à mon amitié; j'attends

de l'honneur un sacrifice que je ne veux devoir qu'à lui. Je me chargerai de procurer à cette enfant un établissement qui vous donne la satisfaction d'avoir contribué à son bonheur ; cette jouissance adoucira vos chagrins quand le jour sera venu où vous remercierez votre mère de sa sévérité. Je n'ose pas ajouter que j'exige cette condescendance de vous, je craindrois qu'un acte d'autorité m'enlevât un seul instant votre tendresse. Je vous envoie une lettre que votre père mourant me chargea de vous remettre ; c'est lui, Adolphe, c'est sa dernière volonté que vous entendrez. Votre mère vous bénit et vous aime ; elle attend votre réponse, et ne la prescrit point ».

M. de Senneterre *à* Adolphe.

« Mon fils, si, prêt à quitter la vie, un père qui en a consacré tous les instans à votre bonheur, conserve encore sur vous l'autorité qu'il a reçue de Dieu et des loix ; si le respect pour ma mémoire et la reconnoissance sont sacrés pour vous, je vous ordonne d'obéir à votre

mère dans tout ce qu'elle exigera en vous remettant cet écrit, le dernier tracé de la main de votre père; je vous l'ordonne, sous peine de ma malédiction. Adolphe, si j'ai bien deviné votre caractère, vous aurez des vertus estimables et des passions dangereuses. Je tremble pour vous, je tremble pour votre mère; c'est sur le bord du tombeau que j'essaie encore de veiller sur deux êtres qui me font regretter la vie. Mon fils, acquittez ma dette auprès d'une épouse adorée, à qui j'ai dû plus de félicité que l'humanité n'a droit d'en espérer. Je le répète pour la dernière fois, car mes forces s'épuisent, obéissez à votre mère, sous peine de la malédiction d'un père qui vous à toujours chéri. Adieu, mon fils ».

Le lendemain à mon réveil, je reçus le billet suivant:

Adolphe *à mad.* de Senneterre.

« Mon père sera satisfait, madame, et vous continuerez long-temps à me plaindre. Ne voulant point vous rendre témoin de ma douleur, craignant de ne pouvoir

résister, si je revoyois celle que je dois fuir, sûr de n'avoir pas la force de la voir sacrifiée à un époux indigne d'elle, j'ai pris la résolution de quitter le château cette nuit même, défendant à qui que ce fût de vous avertir. Je vais à Paris. Je ne vous recommande pas Suzette, je connois votre bonté. Si j'osois avoir une volonté, je souhaiterois qu'elle restât libre; si vous l'ordonnez autrement, puis-je espérer, ma mère, qu'en lui remettant cet anneau, vous lui prescrirez de le porter toujours comme un gage de votre protection? C'est le seul présent que je veuille lui faire, j'abandonne le reste à votre générosité ».

Ce billet, qui me prouvoit trop combien Adolphe souffroit dans son obéissance, me rendit encore plus peinée de son départ. Je fis avertir mon oncle. Il reçut une confidence entière, et ce vieillard, en soutenant que mon fils étoit fou d'aimer ainsi une villageoise, s'attendrissoit autant que moi sur sa douleur. Je penchois à différer le mariage de Suzette jusqu'au moment où j'aurois la certitude

que la santé de notre fugitif ne courroit aucun danger. Mais mon oncle me fit sentir que l'instant étoit décisif, et qu'il falloit dorénavant s'exposer à la voir l'épouse de son amant, ou rompre tout espoir. Je me rendis à ce conseil. Le soir même j'écrivis à mon fils; je lui renvoyai un ordre en blanc pour toucher sur mon homme d'affaires la somme qu'il croiroit nécessaire à ses plaisirs. Je lui parlai peu de sa résolution, pas du tout de Suzette. Le lendemain matin, je fis avertir cette jeune fille de venir me parler.

« Qu'avez-vous, Suzette? lui dis-je en la voyant, vous êtes pâle; on croiroit que vous avez pleuré?—Oui, madame.—Si jeune encore, vous avez donc aussi des chagrins? — Oui, madame. —Est-ce que vous n'êtes pas bien dans cette maison?—Si, madame.— Je veux, Suzette, achever ce que j'ai fait pour vous, en vous donnant un mari qui vous rende heureuse. Auriez-vous de la répugnance à vous marier? ajoutai-je en voyant qu'elle soupiroit.—Madame.... —Parlez-moi franchement. Est-il dans

le village quelque garçon qui vons ait témoigné de l'amitié, et pour lequel vous ayez de l'inclination ? — Oh ! mon dieu non, madame.—Ainsi vous n'aurez point de chagrin en acceptant un époux de mon choix ? — Madame.... M. le comte....—Eh bien ! M. le comte ?—Il m'a défendu de jamais me marier sans sa permission. — Mon fils vous a fait cette défense ?—Oui, madame, bien des fois. —Querépondiez-vous, Suzette?— Qu'il étoit le maître, madame. — Et si c'étoit d'accord avec mon fils que je cherchasse à vous trouver un établissement, que diriez-vous » ? Elle se mit à pleurer, et sa douleur me prouva trop que l'infortunée n'étoit pas insensible à la passion d'Adolphe. Sa résistance la rendoit plus intéressante. Je crus devoir quitter avec elle le ton d'une maîtresse ; et la faisant asseoir, je la consolai et lui parlai raison. Suzette ne m'interrompoit que par ses sanglots, ou pour convenir qu'elle s'étoit répété cent fois ce que je lui disois ; qu'elle n'auroit jamais oublié ce qu'elle devoit à sa bienfaitrice, et que

ce n'étoit pas sa faute si M. le comte avoit continué à lui témoigner tant de bonté, qu'elle en étoit attendrie jusqu'au fond de l'ame, quoiqu'elle n'en fît pas semblant avec lui. Je lui persuadai que le soin de sa réputation, et peut-être aussi la reconnoissance, lui imposoient l'obligation d'accepter un époux; je recommençai à la questionner sur celui qui pourroit lui convenir; elle me répondit qu'elle n'aimeroit jamais l'un plus que l'autre, mais qu'elle recevroit celui qu'ordonneroit la mère de M. le comte. Je la renvoyai presqu'aussi attendrie qu'elle, lui donnant, pour gage du contentement que me causoit sa soumission, l'anneau dont mon fils m'avoit rendue dépositaire. Je n'étois pas intérieurement très-satisfaite de cet acte de condescendance; mais le courage de cette enfant, le souvenir de mon fils, qui n'avoit mis que ce prix à un sacrifice dont sa douleur me faisoit assez connoître l'étendue, l'emportèrent sur la réflexion. Les volontés d'une ame déchirée par une passion forte, deviennent sacrées pour les cœurs sensibles,

alors même que la raison les condamne.

Quand on veut marier une jeune fille, il suffit d'en laisser percer le desir, et l'on peut être sûr que toutes les femmes d'une maison se feront un honneur d'y contribuer pour quelque chose. Ce fut ma femme-de-chambre qui me parla la première d'un nommé Chenu, métayer d'une petite portion de terre à trois lieues de mon château, et qui joignoit à sa métairie un trafic de bestiaux, dont le profit lui procuroit une certaine aisance. Il connoissoit Suzette, et avoit dit plusieurs fois qu'il l'épouseroit volontiers, parce qu'elle savoit lire et écrire, ce qui lui seroit bien utile pour son commerce, étant obligé de s'en rapporter à sa mémoire, qui souvent le mettoit en défaut. Je donnai ordre à mon concierge de voir cet homme, de lui faire part de mes dispositions, et de l'engager à venir me trouver, s'il étoit toujours dans les mêmes intentions.

Chenu ne fit pas attendre sa visite. Il paroissoit avoir trente ans, et son physique n'offroit rien qui pût séduire, rien

qui pût repousser. Il se présenta avec une assurance qui me fit bien augurer de son caractère; mais je voulus le mettre à l'épreuve.

» En quoi puis-je vous obliger, M. Chenu? lui dis-je pendant qu'il me saluoit; parlez-moi sans contrainte. — Madame, on m'a dit que vous vouliez pourvoir mademoiselle Suzette, et si ma proposition vous agrée, je vous demande la préférence. — Vous aimez donc Suzette? — A vrai dire, elle ne me déplaît pas, et tout le monde parle de sa douceur. — On assure que vous faites bien vos affaires, M. Chenu, et Suzette n'a rien. — Les bontés de madame ne lui manqueront pas, j'espère. — Ce que vous appellez mes bontés, M. Chenu, appartient de droit aux malheureux, et Suzette cessera d'en avoir besoin en vous épousant. Je me chargerai de son trousseau, c'est tout ce que je puis faire. — On ne m'avoit pas dit ça; mais si c'est la dernière volonté de madame, il faudra bien s'en arranger; car enfin, quand j'en épouserois une autre qui auroit quel-

qu'argent, je n'y trouverois pas, comme dans mademoiselle Suzette, l'avantage d'une femme qui sût écrire, et c'est tout ce que j'ambitionne. Cependant, une petite somme n'auroit rien gâté; cela m'auroit donné les moyens d'augmenter mon commerce, dans lequel il y a à gagner; mais il faut de l'avance. — Eh bien! dites-moi franchement, M. Chenu, quelle somme vous comptiez que je donnerois à Suzette pour sa dot? — Ah! madame, ça ne peut pas se dire. — Pourquoi donc, si je veux le savoir? Mon intention est d'assurer le bonheur de cette enfant, qui le mérite à tous égards; et si vos prétentions ne surpassoient pas mes facultés, je serois bien aise de faire quelque chose pour elle et pour vous; car vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas, M. Chenu? — Pardine, madame, ça n'est pas difficile. D'abord je suis la moitié du temps en voyage; il n'est pas de foires à dix lieues à la ronde où je n'aille. Quand je reviendrai à la maison bien fatigué, que Suzette aura écrit mes affaires, j'aurai

plus besoin de repos que de troubler celui des autres. On dit que j'ai de l'ambition; mais j'ai toujours remarqué qu'un homme bien occupé n'est pas un mari querelleur. Suzette, qui a de l'intelligence, fera valoir la métairie; quoiqu'elle ne soit pas d'un grand produit, encore y a-t-il de quoi surveiller. Quand les foires seront bonnes, je compte bien ne pas revenir sans lui apporter quelque chose. Elle est belle, et je sais que les femmes aiment un peu la parure; d'ailleurs, les bontés de madame l'y ont accoutumée, c'est bien naturel. Laissez faire que les marchés aillent bien elle ne se plaindra pas, ni moi non plus. — Je suis contente de vos dispositions, M. Chenu, mais revenons à notre premier point. Combien croyiez-vous que Suzette vous apporteroit en dot? — Ma foi, madame, puisque vous le voulez absolument, je vous dirai qu'indépendamment de son trousseau, sur lequel je m'en fie à la générosité de madame, j'avois calculé que six cents livres d'argent sec me mettroient à même de courrir de bons

marchés. Les commencemens sont toujours difficiles; un peu de comptant, un peu de crédit, et cela va. — Allons, M. Chenu, puisque six cents livres vous paroissent nécessaires, et que vous auriez épousé Suzette sans cette somme; je suis charmée de pouvoir récompenser votre désintéressement. — Madame est trop bonne. — Je parlerai à cette enfant; revenez demain, et si elle vous accepte, comme je n'en doute pas, vous pouvez dès aujourd'hui compter sur une dot de douze cents livres ».

J'aurois pu faire sans doute davantage pour Suzette; mais fidelle à mon principe de ne pas faire sortir de leur état ceux qui risquent leur bonheur en le quittant, j'avois encore un autre motif. L'amour de mon fils pour cette intéressante créature avoit fait un certain éclat dans le château, c'étoit exposer sa réputation que de ne pas borner mes bienfaits. Je voulois d'ailleurs veiller toujours sur elle, et j'espérois procurer un jour un fermage considérable à son époux : espoir que les évènemens ont annéanti, et qui m'ont

fait trouver des bienfaiteurs dans ceux que je regardois alors comme des protégés.

Je ne doutois pas de la résignation de Suzette, j'aurois désiré qu'elle lui coûtât le moins possible; je lui appris les dispositions que j'avois faites pour elle, et j'embellis de toute mon éloquence sa destinée à venir, pour la consoler de ses chagrins présens. » Vous êtes trop bonne, madame, étoit son unique réponse. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour être heureuse, et si je ne le suis pas, ma consolation du moins sera que vous m'avez cru digne de l'être ». Je ne passai pas un seul jour sans la voir jusqu'à son mariage, qui se fit promptement; le régisseur de ma terre présida au contrat, et je lui servis de mère pour la cérémonie.

Dans nos conversations, Suzette s'étoit enhardie jusqu'à me demander quelquefois si je recevois des nouvelles de mon fils; je ne doutai pas qu'elle n'eût appris la cause de son brusque départ, et que la certitude d'être toujours aimée

ne la consolât en partie du sacrifice qu'elle faisait à la tranquillité de tous. Adolphe ne m'écrivoit pas, mais j'étois indirectement informée de sa conduite. Je savois qu'il se montroit peu dans les sociétés, qu'il sortoit souvent seul, presque toujours à cheval, et qu'une mélancolie très-prononcée affligeoit ses amis, sans cependant donner aucune inquiétude pour sa santé. C'étoit tout ce que je pouvois desirer.

Libre de soins à l'égard de Suzette, je me disposai à retourner à Paris avec mon oncle, qui ne pouvoit, plus que moi, vivre séparé de mon fils, quand je reçus la lettre suivante.

ADOLPHE *à mad. de* SENNETERRE.

» En vous fuyant, ma mère, pour mieux vous obéir, je vous avois fait entendre mon vœu pour qu'au moins Suzette restât libre; vous en avez ordonné autrement. Je viens d'apprendre, par un homme sûr que j'ai laissé au château, un mariage qui, en m'ôtant tout espoir, m'a ravi la force de supporter mon af-

freuse position. Je n'ose vous accuser, je ne m'en prends qu'à la fatalité de ma destinée. Suzette aussi vous a obéi, mon exemple a décidé le sien. Puisse l'infortunée ne jamais s'en repentir! Je sais, madame, que vous alez revenir à Paris; si c'est moi seul qui vous y attire, épargnez-vous un voyage inutile. Ce que je dois à mon nom m'a empêché d'être heureux. J'accomplirai le sacrifice. Je pars cette nuit, guidé par mon désespoir. Que ne puis-je mettre le monde entier entre moi et mes souvenirs, entre la douleur et l'amour! Ma mère, je suis si malheurenx, que je crois vous servir en vous ôtant le triste spectacle d'un fils consumé de chagrin. Si le ciel exauce vos prières, il me ramenera digne d'apprécier ce que vous avez cru devoir faire pour mon bonheur, ce dont mon cœur gémit sans oser en murmurer. Si le ciel écoutoit mes vœux.... Ah! ma mère continuez de plaindre votre fils ».

Cette lettre me jeta dans un anéantissement total; je la relus vingt fois,

sans pouvoir me persuader la vérité de ce qu'elle contenoit. Mon fils fugitif, mon fils s'éloignant de moi, livré au plus sombre désespoir; quel coup terrible pour une mère qui croyoit n'avoir que de la reconnoissance à attendre! Cependant, j'en atteste le ciel, mon premier mouvement fut de m'accuser de trop de sévérité; et si le passé eût été en ma puissance, si mon Adolphe eût été présent, les préjugés, l'ambition, mes principes même, tout eût cédé au desir de le conserver près de moi. Jeunesse imprudente! que vous nous faites acheter chèrement les plaisirs dont la nature a mis le premier germe dans nos cœurs! Et quel empire n'avez-vous pas sur nous, puisque nous préférons souvent douter de notre raison, à la douleur cruelle de ne pouvoir douter de votre ingratitude.

Ainsi, ce jeune inconsidéré, ne calculant que sa passion, avoit méprisé la noblesse lorsqu'elle étoit un obstacle à l'accomplissement de ses desirs; il la prenoit pour guide de sa conduite, au mo-

ment où elle favorisoit ses desseins : dans l'une et dans l'autre circonstance, c'étoit à l'amour seul qu'il sacrifioit. Mon oncle fut pénétré de cette nouvelle foudroyante, et alarmé de l'effet qu'elle produisoit sur moi; mais incapable de s'arrêter à des consolations vagues, il remit le calme dans mon ame, en me proposant de partir à la première lettre que je recevrois de mon fils. S'il ne pouvoit le décider à revenir, son intention étoit de ne pas le quitter, de lui servir pour guide, et de profiter de l'occasion pour lui faire entreprendre des voyages qui missent le dernier sceau à son éducation. Ce projet, bien digne de l'amitié paternelle de ce bon vieillard, fut la dernière marque de son attachement. Il mourut au moment de le mettre à exécution.

Je restai donc abandonnée à moi-même, au milieu d'une révolution dont je ne parlerai que dans les rapports qu'elle aura avec moi. Je recevois quelques lettres d'Adolphe qui retardoit sans cesse un retour qu'il me faisoit sans cesse es-

pérer. Par la dernière, il m'annonçoit son projet de passer à Saint-Domingue, dans l'intention de voir son oncle et de revenir ensuite pour ne plus me quitter; mais avant qu'il pût acquitter sa promesse, j'eus la douleur de voir les loix élever une barrière éternelle entre mon fils et moi. Hélas! ce n'étoit que le commencement d'un enchaînement de malheurs qui devaient se dérouler avec une étonnante rapidité.

J'appris bientôt les désastres de Saint-Domingue; et en perdant toute ma fortune, il me fallut trembler pour les jours de mon fils, pour ceux d'un frère qui m'étoit cher à tant de titres. Les nouvelles qui arrivoient en France, n'annonçoient que des calamités; la cruelle renommée ne permettait pas de douter de l'ensemble des maux qui désolaient cette malheureuse colonie; mais elle laissoit sur les détails une incertitude accablante. J'implorai l'assistance du ciel pour ma famille: chaque intervalle de courrier étoit pour moi une année de souffrances. Enfin, je reçus de Philadel-

phie une lettre de mon fils. La voici :

ADOLPHE *à mad. de* SENNETERRE

« Madame, que ne suis-je auprès de vous pour recevoir vos consolations, pour vous soutenir de mon courage ! C'est dans des momens affreux que je sens trop combien l'amour m'égara, puisque je suis loin de ma mère. Ayez la force de vivre pour un fils qui ne respire aujourd'hui que pour vous, qui ne croiroit pas trop payer de sa vie la douceur de mêler ses larmes aux vôtres. Quel récit j'ai à vous faire ! le pourrai-je, grand Dieu ! ma main tremble, mon cœur se serre....

» Vous avez déjà sans doute entendu parler des évènemens arrivés à Saint-Domingue ; mais vous ignorez peut-être encore ce qui concerne notre malheureuse famille et nos propriétés. Je n'ai pu aborder ces contrées, où la guerre civile joint à ses fureurs ordinaires une activité aussi brûlante que le climat : c'est à Philadelphie qne j'ai appris que mon oncle et son épouse.... ils ont péri

au milieu des tourmens dont le souvenir seul épouvante l'imagination. Non, jamais, jamais je n'aurai le courage de rappeler ces massacres effroyables qui font frémir l'humanité entière. Puissiez-vous en ignorer toujours les détails !....

» On ne doute point ici que le machiavélisme d'un gouvernement dont la prospérité de Saint-Domingue humilioit l'orgueil, n'ait préparé de loin sa dévastation. Ses projets n'ont été que trop bien accomplis ; et lorsque tous les partis s'accusent, la ruine de cette colonie, il y a quelques jours encore si brillante, accuse tous les partis....

» Il ne faut pas se faire illusion, ma mère, nos habitations sont détruites de fond en comble, les ateliers brulés, le résultat d'un siècle de travaux, de prospérité et d'économie anéanti. La misère des colons réfugiés à Philadelphie feroit peine à leurs plus mortels ennemis ; ils sont d'autant plus à plaindre, que le passage de l'opulence à la détresse a eu pour eux la rapidité de l'éclair. Du moins, ma mère, vous ne connoîtrez

pas ce dernier terme du malheur ; tous les biens de mon père sont à vous. Ils vous appartiennent de droit, puisque vous les avez pour ainsi dire achetés ; ils vous appartiennent à un titre plus sacré; puisqu'ils sont les biens de votre fils. Ma mère, puissiez-vous en jouir long-temps ! puissions-nous, bientôt réunis, pleurer nos malheurs communs, et oublier ensemble les chagrins et les passions inséparables de la vie » !.....

L'infortuné Adolphe ne prévoyoit pas les malheurs qui alloient bientôt accabler sa mère. Je vis apposer les scellés chez moi ; j'appris qu'ils avoient été mis sur mon hôtel à Paris et sur les autres possessions de mon époux. A peine pus-je obtenir quelques-uns de mes effets particuliers, et la permission de conserver un logement dans le château que j'habitois.

Privée de fortune, dépouillée de toute splendeur, c'est alors que je connus l'humanité qui jusqu'à ce moment s'étoit embellie à mes yeux. Ceux qui ne m'abordoient que pour me plaire, ces-

sèrent de se contraindre quand ils n'eurent plus rien à espérer, et la pitié insultante des uns me révoltoit plus que l'ingratitude des autres. Les paysans que j'avois comblés de bienfaits, ne calculoient plus que ce qu'ils pouvoient tirer de mes dépouilles; ils abattoient les bois, ils se partageoient des terreins qui, depuis des siècles, appartenoient à la famille de M. de Senneterre, en cherchant à se persuader qu'ils étoient communaux.

Je les excuse aujourd'hui; alors leur ingratitude ajoutoit à mes supplices, et je me décidai à retourner à Paris pour me soustraire à un spectacle qui me brisoit le cœur. Il m'en coûta pour me séparer de mes domestiques, dont la plupart m'étoient entièrement dévoués; mais l'état de mes affaires exigeoit ce sacrifice que je retardois depuis trop long-temps. je n'amenai avec moi qu'Augustine, ma femme-de-chambre, qui vouloit absolument me suivre; et sans le domicile que son mari nous offrit à Paris, j'aurois été forcée de me loger en chambre garnie.

Depuis les désastres de Saint-Domingue, mes parens s'étoient réfugiés en province par économie; une partie de la famille de M. de Senneterre étoit émigrée, l'autre retirée dans ses terres. Un seul de ses cousins-germains avoit conservé son domicile dans la capitale; mais il m'avoit abandonné depuis le testament qui ne lui donnoit aucun droit à la tutèle de mon fils. Il avoit pris, dans la révolution, un parti qui lui acquit d'abord beaucoup de popularité, et qui finit par le conduire à l'échafaud. Je lui rendrai justice cependant; il eut de l'ambition, mais il ne fut pas traître envers ceux dont il avoit embrassé la cause. Dans ma position d'ailleurs, je ne pouvois pas chercher à le voir; je préférois à un reste d'éclat sans indépendance, une retraite profonde où je pusse m'occuper en liberté de mon fils et de ma douleur.

Cette retraite me fut bientôt enlevée. Je ne pus, ni ne cherchai à me soustraire au décret qui ordonnoit d'incarcérer les parens d'émigrés. Je ne tenois plus à l'existence que par une résigna-

tion religieuse; privée même de la consolation de recevoir des nouvelles de mon Adolphe, accablée du sort dont il étoit menacé, j'aurois remercié mes bourreaux du coup qui m'eût arraché la vie. Dans ces momens affreux, où tout étoit ravi jusqu'à l'espoir, il falloit plus de courage pour vivre que pour se résoudre à mourir.

Je passai treize mois en prison, et surtout les six derniers, sans autres secours que ceux que la crainte de nous voir périr de faim arrachoit à nos geoliers; en butte à toutes les humiliations, oubliant nos malheurs au récit de ceux de nos compagnes; n'osant céder à l'impulsion qui nous portoit à nous aimer, pour éviter la douleur d'une séparation éternelle; éprouvant cependant cette douleur sans avoir joui des charmes de l'amitié; tantôt accusant la lenteur de la mort, tantôt frémissant involontairement à l'idée de la destruction; ne recevant du dehors d'autres nouvelles qu'un journal chargé de la longue liste des victimes qui avoient péri la veille, parmi lesquelles

nous cherchions, avec autant d'effroi que d'avidité, le nom de nos parens, de nos amis, des infortunées que, le jour précédent encore, nous avions serrées dans nos bras.... Non, l'ame ne peut supporter le souvenir de cette situation. Je le dirai cependant, je le répéterai jusqu'à mon dernier soupir, parce que la vérité doit être connue : ces prisons où nous étions entassées comme des animaux destinés à la boucherie, où nous étions traitées plus sévèrement que les plus grands criminels, si nos tyrans avoient osé y demeurer parmi nous ; ils auroient eux-mêmes admiré combien l'exercice de toutes les vertus y étoit facile, ils auroient reculé devant la fatalité qui les entraînoit à égorger tant de Français, dont la plupart étoient l'ornement de leur siècle, et dont l'exemple, dans la société, l'eût garantie peut-être d'une dépravation que les loix les plus sages auront bien de la peine à arrêter.

Enfin les massacres cessèrent, et les prisons s'ouvrirent. Graces à l'activité de ma femme-de-chambre, de cette bonne

Augustine, qui étoit alors ma seule amie, mon tour arriva. Elle m'apporta elle-même l'ordre de ma liberté, qui ne me causa une joie momentanée, que pour me faire réfléchir plus profondément sur l'étendue de ma misère. Je n'avois plus rien, rien que quelques bijoux, avec lesquels j'étois décidée à mourir; c'étoient les portraits de mon fils et de mon époux. Je ne voulois pas rester à la charge de cette femme respectable, que les malheurs des circonstances avoient forcée à chercher une nouvelle condition. Quoiqu'elle fît tout pour me cacher la grandeur de ses sacrifices, mon cœur la devinoit, et la reconnoissance n'ôtoit rien au supplice de vivre de ses privations. Je savois tout ce qu'une femme peut savoir, excepté vivre du travail de ses mains; d'ailleurs le chagrin avoit miné ma santé, au point de me ravir la possibilité d'une occupation continue.

Il ne me restoit qu'une ressource; c'étoit de servir. La première fois que je l'envisageai, des larmes de sang coulèrent de mes yeux. La fierté, qui sauve

souvent du vice, qu'il faut modérer et jamais restreindre, se révolta avec une violence dont il seroit impossible de calculer la force. Moi, née avec une fortune immense, entourée d'esclaves pendant ma jeunesse, de protégés dans tous les temps; moi, n'ayant plus rien qu'un nom respectable par des traits héroïques que l'histoire attestera à la postérité la plus reculée.... servir! Oh! mon Dieu, vous vîntes encore à mon secours, et l'orgueil s'abaissa devant les *préceptes de votre morale.*

A force d'y réfléchir, je me rendis peu à peu cette idée plus familière; je m'y accoutumai enfin, au point de pouvoir en parler à Augustine, sans lui découvrir une répugnance plutôt vaincue que détruite. Elle voulut s'y opposer, mais je fus inflexible, et je la suppliai d'employer tous ses efforts pour me procurer une place telle que je la desirois, c'est-à-dire, le soin de présider à l'éducation de quelques jeunes personnes, seul emploi auquel je fusse véritablement propre. Il étoit inutile de lui prescrire de me recom-

mander sous un autre nom que le mien, et seulement comme une infortunée qui avoit tout perdu dans la révolution.

Quelques semaines après, Augustine, le cœur gros, les yeux mouillés de larmes, vint me dire qu'elle m'avoit obéie, et me présenta une lettre pour une jeune femme fort riche, qui desiroit avoir auprès d'elle une personne instruite, de mœurs respectables, et pour laquelle elle promettoit les plus grands égards. Je pris la lettre, et ne pus remercier Augustine autrement qu'en lui serrant la main. Je m'appesentirai sur cette époque si remarquable de ma vie.

Je tenois la lettre destinée à me servir de recommandation, j'avois les yeux fixés sur l'adresse, et je ne la voyois pas. Absorbée dans l'immensité des pensées qui se succédoient, je ne pensois plus. La foudre, je crois, eût tombé à mes pieds, que je n'aurois pas été émue. Insensiblement mes idées s'éclaircirent; et je me demandai : Que dirai-je? Je ne trouvois pas de réponse à cette question. J'examinai enfin le nom de la personne

que j'allois servir; elle s'appeloit Depréval, et je refléchissois machinalement sur ce nom, comme s'il eût pu m'apprendre quelque chose de l'avenir que je redoutois. Extrêmement fatiguée de ne pouvoir m'arrêter à rien, je me couchai. Pas un instant de sommeil. Une femme, la veille d'être présentée à la cour, n'étoit pas plus occupée de sa toilette que moi de la mienne. Je craignois d'inspirer la pitié; je craignois encore plus de ne pouvoir modifier un air de dignité que la nature et l'habitude de commander avoient répandu sur toute ma personne. Je redoutois sur-tout de ne pouvoir supporter avec résignation les questions auxquelles il falloit m'attendre. Le jour me surprit, que je n'avois encore rien résolu. J'aurois souhaité éloigner le moment fatal, et j'appréhendois, en le différant, de manquer l'occasion de cesser d'être à charge à la pauvre Augustine. Ceux qui n'ont pas connu l'éclat et l'opulence en naissant, se font difficilement une idée de ce qu'il en coûte pour subir l'humiliation. Il ne faut qu'un jour pour payer

bien cher des jouissances qui pourtant ne donnent aucun véritable plaisir, puisqu'elles ont toujours eu la monotonie de l'habitude. On ne les apprécie qu'en les perdant.

A dix heures j'étois prête, et je balançois encore. L'idée d'arriver trop tôt, de faire antichambre, de me trouver, pour essai, la camarade peut-être d'un de mes anciens laquais; l'idée plus affreuse d'être congédiée après avoir subi un insolent interrogatoire, me poursuivoit involontairement. Enfin, je m'arme de courage, je descends rapidement l'escalier, et me voilà dans les rues marchant à pas précipités, tremblante qu'on ne lût sur mon visage ce qui se passoit dans le fond de mon ame. J'étois vêtue de noir, et je n'osois fixer personne, quoiqu'un voile assez épais me mît à l'abri des regards. J'arrive à la porte de ma maîtresse future; je la demande, appréhendant qu'elle ne fût sortie; on me répond qu'elle est chez elle, et j'en éprouve une sorte de chagrin. Je monte, mes genoux fléchissoient, je m'adresse au pre-

mier domestique que je rencontre, en le priant de me faire parler à sa maîtresse; il me dit d'attendre, qu'il va faire avertir une des femmes de madame; je m'assieds et j'attends. Une dimi-heure se passe, pendant laquelle une foule d'allans et de venans, tous pour monsieur, m'ôtent la faculté de réfléchir sur autre chose que la crainte d'être reconnue. Une femme arrive, me demande qui je suis, et ce que je veux à sa maîtresse?—Je desire lui parler. —De quelle part?—De la mienne.—Votre nom?—Je ne peux le dire qu'à elle-même.—Madame est rentrée fort tard; elle n'a point encore sonné. —J'attendrai.

Madame sonna à l'instant même, et presqu'aussi-tôt on vint me dire que je pouvois entrer. Je suis mon introductrice à travers plusieurs pièces, dont l'ameublement, l'élégance, la richesse m'étonnoient, moi qui avois joui de tout ce qu'on admiroit autrefois. Nous entrons dans une chambre à coucher où il faisoit un léger demi-jour; madame étoit encore au lit. Je lui présente ma lettre en trem-

blant, elle m'engage à m'asseoir, me demande excuse de s'habiller devant moi, ajoutant qu'elle avoit préferé me faire entrer, à me laisser dans une autre chambre où il passoit continuellement du monde. Son ton d'aménité me rassura ; cependant je n'osois lever les yeux sur elle: Tout ce que je pus remarquer tandis qu'on lui présentoit une robe du matin, garnie de dentelles, c'est qu'elle étoit d'une taille admirable et remplie de graces naturelles. Enfin la toilette s'achève, elle ordonne à sa femme-de-chambre d'ouvrir et de nous laisser. Tandis qu'elle brise le cachet de la lettre, la parcourt, je baisse les yeux, je jette mon voile en arrière. Au même instant, j'entends un cri perçant ; cette femme tombe à mes pieds, en répétant : « Madame de Senneterre ! ciel ! madame de Senneterre» ! Je la regarde, c'étoit Suzette.

Elle étoit sans connoissance, je la porte sur son lit ; je sonne, on accourt, on lui prodigue des secours dont j'avois presqu'autant besoin qu'elle, car j'étois retombée sur un fauteil, ne pouvant ni

parler, ni agir. Son mari, les personnes qui se trouvoient chez lui, tous les gens de la maison étoient accourus et attendoient avec inquiétude qu'elle reprît ses esprits. Bientôt elle ouvre les yeux et me cherche; la foule me cachoit; elle me demande et j'approche.

» Oh! madame, ma bienfaitrice »! s'écrie-t-elle. Je lui mets la main sur la bouche, en lui recommandant le secret.

» Impossible, impossible, madame. Comment cacherois-je ma joie? pourquoi rougirois-je de ma reconnoissance? pourquoi rougiriez-vous de vos malheurs, vous dont la vie fut un acte continuel de vertus et de bienfaisance? Monsieur, dit-elle à son mari, vous ne la reconnoissez donc pas? elle est si changée! vous ne reconnoissez pas madame de Senneterre? »

Son mari s'approcha de moi avec autant d'embarras que d'empressement, et me fit un compliment qui me prouva ce qu'il est si facile de vérifier chaque jour, que chez les femmes, la sensibilité et le goût suppléent à l'éducation, tandis

qu'un homme qui a eu le malheur de n'en pas recevoir, n'est jamais plus mal placé que dans une situation qui fixe les regards sur lui.

Suzette demanda qu'on nous laissât seules, avertit son mari, d'un ton caressant, qu'elle n'iroit pas dîner en ville, le pria de l'excuser sur sa santé, et aussitôt que nous fûmes tête-à-tête, elle me prodigua des caresses d'un ton si aimable et si respectueux, qu'elle fit passer dans mon ame toutes les émotions qui agitaient la sienne.

„ Vous ne me quitterez point, n'est-il pas vrai, madame ? Vous aurez ici votre appartement, vous y serez servie comme si vous étiez ma mère. Eh ! ne l'avez-vous pas été ? Libre de commander dans toute la maison, moi-même je ne me présenterai chez vous que lorsque vous le permettrez. Qu'est devenue Augustine ? Est-ce qu'elle vous a aussi abandonnée „ ?

„ Non, madame, lui dis-je d'un ton un peu embarrassé. — Madame ! reprit-elle avec chagrin. Si je ne suis pas Su-

zette pour vous, je ne le serai donc plus pour personne au monde. Voyez, voyez l'anneau que vous m'avez recommandé de ne pas quitter, le voilà. Toujours à mon doigt, il me rappeloit.... ». Elle s'arrêta en rougissant. « Madame, ajouta-t-elle les yeux humides, appelez-moi Suzette, cela soulagera mon cœur. »

« Eh bien ! Suzette ma fille, lui dis-je en l'embrassant, Augustine ne m'a point abandonnée ; mais elle n'est pas heureuse. Le fruit de ses économies, placé d'abord avantageusement, lui a été remboursé en papier. Forcée de se remettre en maison, c'est moi qui ai voulu cesser d'être à sa charge ».

« Il faut la reprendre, madame ; il n'y a qu'elle et moi qui puissions avoir pour vous les attentions qui vous sont dues. Ah ! si j'avois su vos malheurs. Mais deux craintes enchaînoient mes pas, celle d'humilier ma bienfaitrice par mon opulence, et celle de vous faire soupçonner que votre fils... Il doit être aussi bien à plaindre, votre fils, madame » !

Cette réflexion de Suzette me fit ré-

pandre des larmes ; elle crut alors ne devoir plus cacher les siennes. Quand nous fûmes un peu remises, je pris la parole.

« Mon amie, en prenant soin de votre enfance, j'ai rempli un devoir; ce que j'ai fait pour vous depuis, n'étoit qu'une dette que je payois à la générosité de votre conduite. Je suis sensible à votre reconnoissance, et je rougirois de moi-même, si j'éprouvois la moindre répugnance à en profiter; mais, ma Suzette, il faut en borner les effets. Je suis résignée à mon sort, et j'ai plus besoin de tranquillité que des dehors de l'opulence. Songez d'ailleurs que vous êtes en puissance de mari, et que telle considérable que puisse être votre fortune, elle vous appartient moins qu'à lui. Laissons Augustine..... »

« Pardon, madame, si je vous interromps; mais vous ne connoissez ni ma situation, ni mon cœur. M. Chenu ou Depréval, comme il vous plaira de l'appeler, n'a d'autres volontés que les miennes, et n'a jamais desiré que de me

rendre heureuse. Depuis mon mariage, le premier moment de bonheur que j'ai éprouvé est celui où j'ai vu la possibilité d'être utile à ma bienfaitrice. Plus je ferai pour vous, plus je m'appercevrai que mes soins vous seront agréables, et plus j'approcherai de la félicité qu'il m'est permis d'espérer. Pourvu que mon époux voye la joie répandue sur ma figure, il applaudira à tout ce que je ferai, et, en verité, Augustine de plus ou de moins dans la maison ne le frapperoit même pas, si je n'étois très-décidée à la lui faire assez remarquer, pour qu'il la récompense de sa conduite envers vous. Mais laissant à part le prix inappréciable que mon cœur trouve à réparer, autant qu'il est en moi, l'injustice du sort à vòtre égard, quand vous connoîtrez mon histoire, vous conviendrez, madame, que la reconnoissance sera toujours de mon côté et les bienfaits du vôtre. Nous aurons le temps de parler de moi, c'est de vous, de vons seule qu'il faut nous occuper aujourd'hui ».

A peine m'eut-elle installée dans l'ap-

partement qui m'étoit destiné, qu'elle écrivit à Augustine, le soir même je l'avois auprès de moi. Son activité sembloit doubler son existence pour prévenir mes goûts, et je ne pouvois m'opposer à rien de ce qu'elle faisoit pour moi, sans l'affliger. Mais le lendemain, je ne la vis qu'un instant, le jour suivant de même. Quoique j'eusse trouvé chacune de ces journées ma toilette chargée de plus d'étoffes qu'il n'étoit nécessaire, dans ma position, pour réparer ce que le temps et les malheurs m'avoient ravi, j'étois peinée de sa conduite, et humiliée de ses bienfaits. Je ne savois comment concilier ce que j'avois éprouvé de sa sensibilité, avec un abandon aussi extraordinaire. Suzette, élevée par moi, Suzette, telle que je l'avois vue lorsque le hasard me conduisit chez elle, étoit une amie à laquelle je pouvois tout devoir sans rougir; mais madame Depréval, livrée à la dissipation, n'avoit ni le droit ni le pouvoir de me faire rien accepter. Je tremblois que l'opulence ne l'eût corrompue, et dès-lors sans emploi, sans considération,

il me devenoit impossible de rester dans sa maison, d'associer mon nom à celui d'une femme jeune, belle, riche, et entièrement asservie aux plaisirs. La misère est plus facile à supporter que la honte. Il m'en coûtoit cependant de la juger aussi sévèrement; j'attendois avec impatience le moment de m'expliquer, en conservant ce que je devois à mes principes, et les ménagemens qu'exigeoient ma position servile, et l'indépendance de madame Depréval.

Le troisième jour, elle me fit demander à déjeûner chez moi. En entrant, elle me prodigua les plus tendres caresses! « Je ne sais, me dit-elle, ce que vous aurez pensé de moi; mais j'avois des engagemens qu'il m'étoit impossible de rompre sans affliger mon époux, et je voulais être entièrement libre, afin de vous ouvrir mon cœur. Je ne suis pas heureuse; j'aime la vie solitaire, et je suis forcée de me livrer à la société; j'aime la simplicité, et le luxe, la prodigalité m'entourent. Ecoutez-moi, madame, avant de me juger. Suzette a be-

soin de vos conseils; et comment la guiderez-vous, si vous ne connoissez pas entièrement sa situation ? L'histoire de ma vie n'est, pour ainsi dire, que le tableau des mœurs du siècle ; j'ai bien peur qu'elle soit sans intérêt pour vous ».

Sa franchise me rendit la bonne opinion que j'avois conçue d'elle ; je l'assurai que j'étois disposée à l'écouter avec indulgence, et que, jetée dans un monde qui me paroissoit effectivement bien nouveau pour moi, je lui saurois gré de ne m'épargner aucun détail. Nous nous assîmes plus près l'une de l'autre, et elle commença en ces termes :

« Je voudrois en vain vous le cacher, me le dissimuler à moi-même, j'aimois votre fils au point que le sacrifice de ma vie pour lui épargner un instant de peine, ne m'auroit pas coûté un seul soupir. Graces à vos soins, à l'exemple que vous donniez à votre maison, la vertu m'étoit aussi chère que mon amour; je pouvois souffrir, mais non manquer à mes devoirs. Vous mavez vue résignée à mon sort, je l'étois même

après mon mariage, et s'il m'étoit impossible d'échapper à mes souvenirs, du moins mes souvenirs n'existoient-ils que dans le secret de mon ame.

« M. Chenu n'avoit pas d'amour pour moi ; je crois que ce sentiment lui sera toujours étranger ; mais il me respectoit comme un être qui lui eût été supérieur. L'ordre que je mettois dans ses affaires, les avis que j'étois à même de lui suggérer lorsque j'écrivois ses marchés, me donnèrent auprès de lui la plus grande considération. Il n'est pas d'homme sans passion, la sienne étoit d'acquérir, et tout lui prospéroit depuis son mariage. Aussi ne trouvoit-il pas extraordinaire ce que tout autre que lui eût blâmé dans une femme de mon état. Je passois à lire tous mes momens loisibles, et lorsque M. Chenu me pressoit de lui dire ce que je desirois qu'il me rapportât de telle ou telle ville où son commerce l'appeloit, c'étoit toujours des livres que je lui demandois. Comme il n'en a jamais ouvert un de sa vie, que sa fortune augmentoit considérablement

il se persuada que plus je me livrois à la lecture, plus j'étois à même de gérer ses affaires : je l'entretins dans une erreur qui le rendoit si docile à mes goûts. Dès ma tendre jeunesse, je senti un desir insurmontable de savoir, et c'est à votre fils que j'ai dû les premiers livres qui m'ont été confiés. Je peux affirmer encore aujourd'hui qu'il n'en est pas un, madame, que vous m'eussiez interdit ; c'étoit des romans, il est vrai, mais dans lesquels les mœurs et le bon sens étoient respectés.

« Plus le commerce de M. Chenu s'étendoit, plus je lui devenois nécessaire. Il quitta la métairie que nous faisions valoir ; il acheta, à l'entrée du fauxbourg de la ville la plus prochaine, une maison considérable par l'étendue des bâtimens, et qui cependant suffisoit à peine à contenir les bestiaux qu'il y déposoit momentanément, et qui se succédoient avec une promptitude vraiment étonnante. Il ne comprenoit pas comment je pouvois tenir des registres si exacts de toutes ses opérations, que jamais la

moindre erreur ne se glissât dans ses comptes; il me révéroit comme l'instrument de sa fortune, et voulut, pour la première fois, que je fusse vêtue et servie en dame; ce furent ses expressions. Que vous dirai-je? il fit des soumissions, des fournitures, s'associa à des compagnies, prit des commis, n'en conserva pas moins l'habitude de les faire travailler avec moi comme il y travailloit autrefois lui-même. Son opulence devint telle qu'il ne la connoissoit plus; toujours simple, toujours laborieux, il ne savoit pas dépenser, et ne croit pas qu'on pût rien ajouter au bonheur dont il jouissoit. Que n'a-t-il toujours pensé de même !

« De nouvelles entreprises l'amenèrent à Paris; les plaisirs y regnoient. Il exigea qne j'y vinsse avec lui, espérant que ce voyage me seroit agréable, et convaincu qu'il n'entreprendroit rien d'avantageux s'il ne m'avoit pas là pour me consulter. Nous descendîmes dans un hôtel garni, où nous prîmes un appartement commode et modeste. Le len-

demain, M. Chenu me dit que nous irions dîner chez un de ses associés, et me parla, pour la première fois, de la nécessité de faire une grande toilette. Il ne cessoit de m'entretenir de la maison de son associé, de ses laquais, de ses équipages, revenoit de nouveau à ma toilette, et me recommandoit sur-tout de ne rien épargner.

« Accoutumée à ne jamais contrarier, et n'ayant nulle idée de Paris et de la société dans laquelle j'allois me trouver, je me parai de ce que j'avois de plus beau, et crus sur-tout mettre le dernier degré de luxe à mon ajustement, en m'accablant de joyaux d'or que M. Chenu m'avoit rapportés de ses différens voyages. On peut dire qu'il les achetoit au poids. Nous partons de notre hôtel garni à quatre heures; nous étions à l'entrée de l'hiver. Un fiacre nous attendoit à la porte. Il accroche en route, casse: heureusement nous ne sommes pas blessés; mais la peur m'avoit saisie au point que nous fûmes obligés d'entrer chez une marchande qui eut la

complaisance de me donner les secours nécessaires dans mon état, et d'envoyer chercher une autre voiture. M. Chenu étoit plus occupé de ma toilette que de ma santé ; il en parla tant, que la marchande crut l'obliger en y rajustant ce que la chute pouvoit avoir dérangé, attention qui effectivement lui fit tant de plaisir, qu'il promit de lui donner sa pratique lorsqu'il monteroit sa maison. Ces mots me frappèrent. Enfin la voiture arrive ; nous nous y plaçons, et, à cinq heures et un quart, nous arrivons à la Chaussée d'Antin, où logeoit l'associé de mon mari.

„ La porte cochère s'ouvre ; notre fiacre enfile une avenue garnie d'arbres de chaque côté, et éclairée de deux fanaux soutenus par des statues de bronze. Il s'arrête dans une cour superbe, où des réverbères, placés à égale distance, me font appercevoir huit ou dix équipages magnifiques, dont les chevaux à peine domptés frappoient le pavé avec impatience, et se cabroient dans des harnois d'une richesse éblouissante. Je ne

sais quel sentiment j'éprouvai ; mais en descendant de la voiture, mes genoux trembloient au point que j'avois peine à me soutenir. Nous entrâmes dans un vestibule décoré par des colonnes de marbre, et après avoir traversé plusieurs pièces, qu'un nuage répandu sur mes yeux m'empêcha de distinguer, nous arrivons à une porte fermée. Un domestique pousse les deux battans, crie : *Monsieur et madame Chenu*, et, sans savoir comment, je me trouve au milieu d'un cercle nombreux, où les éclats de rire et les révérences m'accueillent à-la-fois.

» Tout le monde restoit de bout ; le sang me portoit à la tête, au point que je crus, dix fois dans une minute, être au moment de perdre connoissance. Enfin, la maîtresse de la maison faisant tous les efforts pour prendre un air sérieux, que les contorsions de sa bouche trahissoient involontairement, vient à moi, m'embrasse et me fait asseoir auprès d'elle. Malgré son air moqueur, je l'aurois aussi embrassée de bon cœur pour m'avoir ôté d'une position dans

laquelle, je crois, je serois encore sans son secours.

» A peine fus-je assise, que les jeunes gens se mirent à tourner derrière moi, et les mots : C'est charmant, admirable, impayable, interrompoient seuls le silence ou les éclats de rire qui se succédoient alternativement. Les hommes à argent, parmi lesquels étoit M. Chenu, s'étoient retirés dans un coin du salon, où, sans doute, ils parloient d'affaires. Huit femmes, en me comptant occupoient le contour de la cheminée. Je n'osois les fixer, mais en vain je détournois les yeux; de tous côtés, les glaces me montroient les regards attachés sur moi, et les grimaces, les coups-d'œil qui servoient d'interprètes entre ces dames et les jeunes cavaliers. Je sentois trop bien que j'étois ridicule, pour ne pas être humiliée qu'on me le fît sentir. En effet, quand je comparois ma toilette sur laquelle M. Chenu s'étoit extasié, les joyaux dont j'étois chargée, le lourd bonnet qui m'enterroit la figure, et que j'avois soigneusement rapporté

de ma province ; quand je comparois tout cela aux robes légères et richement brodées de ces dames ; aux diamans qui seuls couvroient leur poitrine entièrement nue, et décoroient leurs bras découverts jusqu'aux épaules, à ces cheveux artistement rangés, dont la couleur cependant me paroissoit extraordinaire, car elles étoient toutes brunes avec des sourcils blonds, ou blondes avec des sourcils noirs, je ne les trouvois pas jolies assurément ; mais un instinct secret m'avertissoit qu'une de ces femmes, dans un cercle de ma province, eût parue aussi bizarre que je l'étois dans ce cercle d'élégantes, et il m'eût suffi d'en faire la remarque pour être au supplice. Je m'en rapporte au cœur de toutes les femmes pour dire ce que je devois souffrir ; mais je n'étois pas au bout.

„ Madame va sans doute ce soir au concert du théâtre Feydeau », me dit en grasseyant une femme que je regardai alors en face, dont la gorge rebondie, les gros bras rouges, le costume grec et la figure enluminée me rappelèrent

involontairement une bacchante que l'on admiroit dans la galerie du château de Senneterre.

» Il falloit répondre à cette question, c'étoit pour moi un très-grand embarras; je n'avois pas encore ouvert la bouche, et je craignois de dire une sottise, car je ne savois pas ce que c'étoit que le concert du théâtre de la rue Feydeau, et dans le fond de mon ame, j'aurois donné tout ce que je possédois pour être seule chez moi ou dans ma maison de province; mais il n'étoit pas question de partir; il s'agissoit de répondre, et je gardois le silence.

» Sans doute, madame viendra avec nous, répondit pour moi la maîtresse de la maison; il faut bien qu'elle connoisse ce qu'il y a de plus délicieux à Paris ».

« Si monsieur Chenu l'ordonne, madame, je me ferai un plaisir de lui obéir ».

« Pendant cinq minutes, j'entendis bourdonner à mes oreilles le nom de M. Chenu par les jeunes gens qui m'entouroient. Enfin l'un d'eux s'approcha tout-à-fait de moi ».

« Madame, me dit-il, M. Chenu n'est pour rien dans cette affaire. Si vous le permettez, nous nous ferons tous un devoir de vous apprendre les usages de Paris. Il y a en vous de quoi faire une jolie femme, et, ma parole, il seroit affreux que M. Chenu conservât le moindre empire sur vos volontés. M. Chenu est né pour gagner de l'argent, vous pour le dépenser ; M. Chenu est venu à Paris pour ses affaires, vous pour jouir des plaisirs, et tandis que M. Chenu travaillera, calculera, et fera tout ce que M. Chenu doit faire, nous serons à vos ordres. Vous viendrez à Feydeau, et je me charge d'être votre cavalier. Ma parole d'honneur, vous y produirez la plus grande sensation ».

« Comment donc ! s'écrièrent tous les autres à-la-fois, madame y fera époque ».

« Votre bonnet est-il de chez Leroy ou de chez mademoiselle Despeaux » ? ajouta un de ces vieux petits-maîtres, qui ont plus d'impudence que les jeunes, sans avoir les graces ou l'étourderie qui la font pardonner. J'étois pi-

quée, et mon humeur tomba sur lui ».

« Comme, à votre question, monsieur, je peux, sans vous faire injure, vous croire très-désœuvré, je vous charge de vous informer si mon bonnet est de chez Leroy ou de chez mademoiselle Despeaux; pour moi, je n'ai pas encore eu le temps d'y songer. Vous ne refuserez pas ce service à une provinciale dans laquelle ces messieurs viennent de déclarer qu'il y avoit de quoi faire une jolie femme ».

« Charmant, impayable, de l'esprit, de l'épigramme, ma parole d'honneur! Charmant », murmurèrent encore à l'unisson les étourdis qui m'assiégeoient.

« Madame, me dit en concentrant sa colère la bacchante, qui la première m'avoit adressé la porole, monsieur n'avoit pas cru vous faire une demande injurieuse ».

« Ni moi, madame, une réponse déplacée: c'est au plus curieux à s'instruire, et monsieur l'est incontestablement plus que moi ».

« Elle jeta sur mon ajustement un

regard dédaigneux, et, se tournant vers une glace, elle arrangea ou dérangea les cheveux noirs qui serpentoient sur son front. Mais le coup étoit porté, tous les étourdis étoient pour moi, et les femmes me regardèrent dès-lors avec plus de jalousie que de dédain. Ce sentiment, dans tous les cas, nous flatte autant que l'autre nous humilie.

M. Chenu, M. Chenu, cria le jeune homme qui s'étoit offert pour être mon cavalier, laissez donc vos affaires, et approchez-vous ici. Savez-vous que vous avez pour femme un trésor? elle a de l'esprit comme un ange. Nous avons voulu rire, et, ma parole d'honneur, c'est elle qui nous a joués. Pour un début, c'est admirable. J'aime les femmes d'esprit, et dès ce moment, M. Chenu, je m'attache à vous comme à mon meilleur ami ».

« Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi, répondit mon mari; il est vrai que ma femme a plus d'esprit dans son petit doigt que moi dans tout mon corps; et pourtant je me porte bien ».

« J'étois au supplice, car la bacchante triomphoit encore une fois, et le vieux petit-maître se vengeoit de moi sur mon mari ».

« Comment, lui dit-il, si vous vous portez bien; mais vous pesez au moins cent cinquante. — Oh! que non, répliqua naïvement M. Chenu ».

« Eh bien! ajouta un enfant de dix-huit ans, dont la figure ressembloit à celle de l'Amour, supposons que M. Chenu ne pèse que cent trente, et qu'il y ait un gros d'esprit dans tout son corps, en calculant ce que le doigt de madame est au corps entier de monsieur, on pourroit au juste...... »

» Il fut interrompu par une grande femme maigre, dont le nez, le menton et les coudes étoient extraordinairement pointus : s'approchant de lui, et lui appliquant un léger soufflet d'une main qui fut aussi-tôt baisée, elle lui reprocha de mal profiter de l'éducation qu'elle lui avoit donnée. Croyant avoir trouvé une occasion favorable de détourner la conversation, je lui demandai avec em-

pressement si c'étoit monsieur son fils. Cette question, qui me paroissoit si naturelle, excita un rire général; j'en excepte cependant la dame grande et maigre, qui ne rioit pas du tout. Heureusement on vint avertir que le dîner étoit servi.

« J'ai des torts envers vous, me dit tout bas la maîtresse de la maison, en me conduisant à la salle à manger; mais je suis disposée à tout faire pour les réparer et acquérir votre amitié; car vous me convenez beaucoup ». Sa franchise me fit tant de plaisir, qu'elle me rendit une entière liberté d'esprit. Elle me plaça à table entre elle et le jeune calculateur de l'esprit de M. Chenu. Cet enfant eut pour moi les plus grands égards, et sourioit, en me regardant, chaque fois que la dame grande et maigre lui adressoit la parole. Je distinguois bien qu'elle vouloit qu'il ne s'occupât que d'elle; je voyois également qu'il se faisoit un malin plaisir de ne s'occuper que de moi; je jouissois, je l'avoue, du supplice de cette femme qui, avec la bacchante,

avoit été la plus indécente dans la mystification que j'avois éprouvée.

« Au premier service, on ne parla point, on dévoroit. En voyant ces dames manger de la viande à pleines mains (il m'est impossible de trouver une autre expression), je ne pus m'empêcher de penser que la mode des robes qui ne serrent point la taille, me paroissoit d'accord avec l'appétit des femmes du jour. Je fis part de ma réflexion à mon jeune voisin, elle excita sa gaîté; il me répondit par quelques saillies, et nous rîmes de si bon cœur, que toutes les femmes, et particulièrement celle que j'avois prise pour sa mère, voulurent savoir le sujet de notre entretien. Il s'en défendit en piquant davantage leur curiosité, et la conversation étant devenue générale et bruyante, je recommençai mes observations; en vérité, ces belles dames qui m'avoient éblouie, commencèrent à me faire pitié. Pas une phrase dans laquelle la langue française ne reçût quatre ou cinq démentis les plus formels, un assemblage d'expressions triviales et de ter-

mes recherchés presque toujours placés à contre-sens ; et ce qui mettoit le dernier coup au tableau, c'est que toutes ces dames en savoient assez pour se moquer les unes des autres, tandis que les jeunes gens se moquoient généralement de toutes. Pour les maris, il sembloit convenu qu'ils pouvoient s'exprimer comme ils vouloient. N'ayant d'autres prétentions que celle de gagner de l'argent, leur bonhomie et d'excellent vin les mettoient à l'abri de la critique.

» Je m'amusois à mon tour de celles qui s'étoient jouées de moi ; mon jeune voisin et la maîtresse de la maison me secondoient à ravir ; elle ne manquoit ni d'esprit, ni d'usage, aussi étoit-elle la seule qui fût jeune et jolie.

» Il y avoit une heure que l'on étoit à table, et l'on parla de nouveau du concert du théâtre Faydeau. Le vieux petit-maître demanda à M. Chenu s'il m'accorderoit la permission d'y venir ; M. Chenu répondit que tout ce qui m'amuseroit lui conviendroit toujours beaucoup, et, d'une voix unanime, les jeu-

nes lui déclarèrent qu'il étoit le meilleur des maris. Il prit l'éloge au sérieux, et alloit commencer mon apologie, quand je l'interrompis pour assurer que mon intention étoit de rentrer chez-moi. Je ne voulois m'exposer, ni à une scène publique, ni procurer un triomphe complet à ces dames, dont les yeux brilloient déjà du plaisir de me donner en spectacle. Je fus entourée, pressée, sollicitée; je résistai opiniâtrément. La maîtresse de la maison m'offrit de me faire reconduire; ce que j'acceptai, et M. Chenu partit avec la société pour le concert.

« Arrivée chez moi, je ne pus m'empêcher de considérer ma toilette, et j'aurois volontiers pleuré de la scène à laquelle elle m'avoit exposée. Pour la première fois de ma vie, mon amour-propre étoit piqué, et il l'étoit vivement. J'éprouvois un chagrin d'autant plus pénible, que je ne pouvois dissimuler la futilité, et cependant j'y cédois avec une foiblesse dont je rougis aujourd'hui. Je jetai au feu le bonnet que j'avois rapporté

avec tant de soin de ma province ; je me promis d'obtenir de M. Chenu de partir dès le lendemain, ou si des obstacles s'y opposoient, de rester confinée dans mon appartement. Quand je fus plus tranquille, je réfléchis sur les femmes qui m'avoient humiliée, je les coiffai en imagination telle que j'avois paru à leurs yeux, je m'habillai en idée comme je les avois vues, et persuadée que leur avantage étoit tout entier dans leurs ajustemens, je me demandai avec satisfaction pourquoi je ne céderois pas à l'empire de la mode, et au desir si naturel à mon âge de déployer les attraits que j'avois reçus de la nature. Que vous dirai-je? Tout ce qui peut entraîner une femme jeune et sans expérience, se trouvoit réuni pour exciter ma vanité.

„ M. Chenu, qui auroit dû me servir de guide, revint du concert plus confirmé que jamais dans les nouveaux projets que lui avoit inspirés le luxe de son associé. Il ne parloit que d'avoir un hôtel, des laquais, des chevaux, et ne souffroit à cet égard aucune représentation.

« Je suis plus riche que tous ces gens-là, répétoit-il sans cesse ; pourquoi ne jouirois-je pas comme eux? Croyez-vous que je ne me sois pas apperçu qu'il se moquoient de vous et de moi? Ah ! je veux m'en moquer à mon tour ; je veux que vous ayez des diamans, des broderies, des bijoux à vous seule autant que toutes les femmes que j'ai vues aujourd'hui. Madame Darson viendra demain matin vous voir (c'étoit l'épouse de son associé), elle vous aime beaucoup, à ce qu'elle m'a dit, et je vous prie de suivre ses conseils si vous ne voulez pas me désobliger ». Dans la disposition d'esprit où je me trouvois, rien ne m'étoit plus facile que d'obéir à M. Chenu.

» Le lendemain il se leva de bonne heure, loua l'appartement le plus beau de l'hôtel garni dans lequel nous étions descendus, retint également les écuries, les remises, et me pressa de m'installer dans notre nouveau domicile, afin que madame Darson ne me trouvât pas dans une chambre, dont la simplicité le faisoit rougir. Il sortit pour acheter des

chevaux et une voiture, en m'avertissant de ne pas l'attendre de la journée.

» Madame Darson me fit effectivement la visite qu'elle m'avoit promise. « Je vous ai demandé votre amitié, me dit-elle en m'embrassant, et je veux la mériter. Je conviens d'abord que j'ai eu deux torts envers vous, le premier de ne pas venir vous inviter moi-même, le second de me prêter à la scène indécente qui s'est passée chez moi. Mais en vérité, ma chère, il étoit impossible d'y tenir; vous étiez à peindre ». Et elle se mit de nouveau à rire.

« Ah çà, continua-t-elle, par où commencerons-nous? Je vous ai d'abord amené une femme-de-chambre, c'est un vrai trésor, vous en serez contente. Elle nous attend dans ma voiture; venez, nous allons faire des emplettes. Ne prenez pas d'argent, me dit-elle, j'ai promis à M. Chenu d'être son trésorier, et d'ailleurs à peine en aurons-nous besoin pour quelques fantaisies. Nous allons chez les marchands où je me fournis d'habitude, ils enverront leurs mémoires ».

» Quand nous fûmes dans la voiture elle ajouta : « Savez-vous que vous allez décidément vous fixer à Paris ? c'est une affaire convenue hier entre M. Chenu et M. Darson. Je n'aime pas votre nom, il est trop commun ; il y auroit de quoi exciter les risées, lorsqu'à la sortie du spectacle, on appelleroit la voiture de madame Chenu. Je vous connois une propriété qui s'appelle Depréval, nous ajouterons ce nom au vôtre, ce sera le seul que vous porterez ; votre mari signera les deux, mais uniquement pour ses affaires ».

« Nous descendîmes au Palais-Egalité, où nous fîmes de nombreuses acquisitions ; nous allâmes ensuite chez Leroy et chez cette demoiselle Despeaux, dont on m'avoit parlé la veille, nous passâmes plus de quatre heures à courir les marchands, et par-tout nous achetâmes. Je n'étois pas intérieurement très-satisfaite de ce qu'on me faisoit faire, mais je n'avois ni la force, ni un desir bien prononcé de m'y opposer. Madame Darson revint chez moi, elle y passa la jour-

née entière. Ma femme-de-chambre avoit été avertir les ouvriers ; ils s'étoient présentés successivement ; et à dix heures du soir notre conversatiou n'avoit pas changé un seul instant d'objet ».

Ici Suzette s'arrêta pour me regarder avec une sorte d'inquiétude, puis elle me dit : « Que pensez-vous de moi, madame ? Mais je vous ai promis un aveu sincère, et je rougirois plus du sentiment qui m'engageroit à vous cacher mes fautes, que de l'inexpérience qui me les a fait commettre. — Si toute autre que vous, lui répondis-je, me donnoit ces détails, je refuserois de les entendre; mais quand Suzette s'accuse elle-même, j'ai lieu d'espérer que l'illusion est détruite, et que la raison a repris son empire ». Elle me baisa la main, et continua son récit.

« Si j'avois employé ma journée entière d'une manière si nouvelle pour moi, M. Chenu ou Depréval n'avoit pas perdu la sienne. Quand il rentra, il m'apprit avec joie, que le lendemain matin j'aurois à mes ordres une voiture, un cocher et deux

domestiques. « C'est assez, me dit-il, tant que nous resterons dans un hôtel garni ; mais j'espère que ce ne sera pas pour long-temps. On m'a parlé d'une maison charmante et en grande partie meublée, nous l'irons voir ensemble. C'est la folie d'un homme qui a plus consulté sa vanité que ses forces, il y a à parier que l'acquisition sera bonne ».

» Cette réflexion tomboit tellement d'à-plomb sur celui qui la faisoit, que je recommençai à lui parler des craintes que me donnoit le nouveau genre de vie auquel nous allions nous livrer, mais il me pria de n'avoir aucune inquétude, ajoutant que je ne connoissois pas les ressources que lui offroient les affaires dans lesquelles il s'engageoit ; qu'il vouloit dépenser beaucoup parce qu'il gagnoit beaucoup. Effectivement la maison fut achetée, et vous êtes à portée de juger, madame, ce qu'elle a dû coûter, et les dépenses immenses qu'elle a entraînées pour la meubler aussi somptueusement qu'elle l'est. Mais avant qu'elle fût en état de nous recevoir, je devois être cor-

rigée du plaisir que procure le luxe, pour ne connoître que les désagrémens qu'il amène.

» M. Chenu avoit la tête tournée, la vanité s'en étoit emparée, et comme cette passion n'est pas tellement exclusive qu'elle ne s'allie fort bien à l'amour de l'argent, c'étoit véritablement la seule que j'aurois dû craindre pour lui. Mais, de mon côté, si j'étois plus modeste sur certaines parties, je n'étois pas moins séduite sur ce qui avoit rapport à ma toilette. J'avois tout ce qu'une femme peut desirer pour humilier les autres, et j'attendois impatiemment le moment de me montrer avec éclat. Un nouveau concert étoit annoncé; madame Darson, pour qui une méchanceté étoit toujours délicieuse, pourvu qu'elle y contribuât, avoit exigé que je ne me montrasse nulle part jusqu'à ce jour, parce qu'elle avoit invité à dîner chez elle la même société, et qu'elle mettoit un grand plaisir à me ménager une vengeance. J'avoue que je la partageois.

» Ce jour vint enfin. Je ne vous dirai

pas, madame, ce que j'éprouvai en me voyant parée avec autant de goût que de richesse; mais je payai à l'empire de la mode un tribut bien sincère. M. Chenu s'extasioit en me regardant, il me disoit cent fois dans un quart-d'heure que j'étois la plus belle femme qu'il eût jamais vue, et j'aurois pu le soupçonner amoureux de moi, si ses expressions ne m'eussent avertie qu'il m'envisageoit du même œil que les beaux meubles destinés à montrer son opulence.

» Le premier jour que j'avois été dîner chez madame Darson, j'étois arrivée tard par un accident; cette fois je n'arrivai pas plutôt, mais j'avois à dessein calculé le temps. La même société se trouvoit réunie; la maîtresse de la maison s'étoit fait un amusement de remettre sur le tapis la sotte tournure de madame Chenu, sans dire qu'elle l'attendoit sous le nom de madame Depréval, et l'on rioit à mes dépens quand on m'annonça.

» Aussi-tôt tout le monde se lève, et de profondes révérences s'adressent à madame Depréval qui les reçoit avec une

légère inclination de tête. Les hommes se disputent à qui me présentera un fauteuil ; on me regarde, on m'admire ; la conversation s'engage, je la soutiens avec assez de vivacité pour ajouter à l'étonnement. Toutes les femmes croyoient se tromper en se rappelant mes traits ; elles gardoient le plus morne silence, et, sans la figure de M. Chenu qui, placé derrière mon siège, décéloit par tous ses gestes la joie qu'il éprouvoit, je crois qu'elles auroient préféré me regarder comme un personnage entièrement nouveau, à la honte de voir en moi la même femme qu'elles avoient humiliée, et qui se vengeoit si complètement ; car la plus forte vengeance pour une femme est de finir par l'emporter sur celles qui l'avoient un instant dédaignée.

« Madame Darson, incapable de s'arrêter en si beau chemin, leur donnoit à entendre que, par mes airs provinciaux, je les avois toutes jouées dans ma première entrevue ; et comme de l'aveu même des oracles, je n'avois pas manqué d'esprit, comme j'avois sur-tout ri avec

la maîtresse de la maison et le jeune homme placé près de moi pendant le dîner, ces dames penchoient à croire que je n'avois voulu que m'amuser. Mais ce qui les confirma dans cette idée, fut M. Chenu qui ne cessoit de leur répéter : « Eh bien ! mesdames, qu'en dites-vous aujourd'hui ? Ma femme n'est-elle pas très-belle ? Répondez donc, mesdames ; est-ce qu'elle ne vous paroît pas la plus belle femme du monde » ? Moins ces dames montroient de bonne volonté à lui répondre, plus il montroit d'obstination à les prendre pour juges, et ne pouvant s'imaginer qu'il leur fît de bonne-foi des questions dont tout autre que lui eût senti l'inconvenance, elles se persuadèrent qu'il ne cherchoit qu'à se venger de la manière dont elles m'avoient accueillie.

» On se mit à table dans ces dispositions ; j'aurois pu me croire la divinité de la maison ; tous les égards marqués, toutes les préférences délicates étoient pour moi ; c'étoit à qui auroit le bonheur de me servir, à qui pourroit fixer mon attention. Plus ces dames montroient

d'humeur, plus elles me plaçoient dans un jour avantageux. L'abondance des vins qu'il seroit aussi permis de croire à la mode, tant notre sexe en fait usage, leur rendit la gaîté ou du moins la faculté de parler, et la conversation resta générale jusqu'au moment de notre départ.

» Les jeunes gens qui m'avoient accablée de fadeurs se disputèrent l'honneur de m'offrir la main ; il n'en étoit pas un seul qui n'eût été enchanté de se montrer avec moi au spectacle. Celui qui se croyoit le plus de droit à ma bienveillance, étoit le jeune homme dont je vous ai déjà parlé, et qui se nommoit Alphonse ; mais la dame grande et maigre s'en étoit emparée impérativement. Je remerciai tous les autres, et j'offris moi-même mon bras au vieux petit-maître qui m'avoit raillée. Honteux, il ne m'avoit pas approchée de la journée : s'il eût osé, je crois qu'il m'auroit refusée en ce moment.

» Nous arrivons au concert. Excepté les loges louées pour notre société, la salle étoit entièrement remplie. Une sym-

phonie excitoit l'attention publique, et commandoit le plus grand calme. Jugez de mon étonnement, quand je vis ces dames prendre plaisir à laisser tomber les banquettes avec un bruit effroyable; le parterre crioit silence; tous les yeux étoient tournés de notre côté, je ne savois comment me cacher. Mais ces dames poussoient de longs éclats de rire; affectant d'avancer la tête dans la salle, et regardant de tous côtés comme pour chercher la cause du scandale, elles étoient cependant flattées qu'on ne pût l'attribuer qu'à elles. Enfin le bruit cessa, et certaine de n'être plus remarquée, j'osai considérer un spectacle si nouveau pour moi.

» J'étois éblouie. Des bougies adroitement placées de distance en distance, donnoient un éclat singulier aux femmes, dont les costumes, à-la-fois bizarres et élégans, sans en offrir deux qui se ressemblassent, avoit tous cependant quelque rapport entre eux. Aux conversations qui régnoient dans les loges, au soin que chaque femme prenoit de se pla-

cer dans l'attitude qui lui donnoit le plus d'avantages, je m'apperçus promptement que le desir d'être vu faisoit le seul mérite du concert, et que le spectacle principal étoit plutôt dans les loges que sur le théâtre. J'eus ma part de la curiosité publique.

» Dans l'intervalle d'un morceau à un autre, tout le monde se leva; les hommes sortirent des loges, circulèrent dans les corridors, et l'empressement qu'ils mettoient à aller saluer des femmes qu'ils connoissoient à peine, étoit d'autant mieux accueilli, que ces dames trouvoient alors un motif plausible de se retourner, et de déployer en public les graces de leur taille ou la richesse de leur costume. Je restois tranquillement à ma place, trop heureuse quand personne ne s'occupoit de moi. Je recueillois en silence les diverses sensations que j'éprouvois, sans pouvoir en définir une seule, en un mot, j'étois fatiguée d'étonnement.

« Vous amusez-vous, me dit en venant s'asseoir derrière moi le jeune Alphonse?—Pas trop, lui répondis-je ».

« Oh bien, j'ai eu le bonheur d'échapper à ma grand'maman, tandis qu'elle recevoit les adorations qu'il est impossible de lui refuser, car elle les exige, et je viens vous tenir compagnie. Voulez-vous causer avec moi?—Et que dirons-nous?—Que je vous adore, madame, et que votre mari n'est pas le seul qui vous trouve la plus belle femme du monde; pour moi je sens qu'il me sera désormais impossible de vivre sans vous». Ce ton léger auquel je n'étois pas accoutumée, auquel je ne m'accoutumerai jamais, me blessa.

« Si vous n'étiez pas un enfant, lui répondis-je froidement, votre langage m'offenseroit; je le pardonne à votre âge, et vous prie de terminer cette conversation ».

« C'est bien ridicule au moins ce que vous me dites-là; mais si vous pardonnez à mon âge, je dois, moi, pardonner à votre peu d'expérience, ainsi nous voilà quittes, mais toujours bons amis, n'est-ce pas, madame »?

» Il n'attendit point ma réponse, je

n'en avois pas à lui faire. Il se leva sans sortir de la loge, et promenant ses regards de tous côtés, je crois qu'il ne fut pas une femme qui ne reçût son salut.

« Vous voyez, me dit-il en s'asseyant de nouveau et souriant avec finesse, que mon âge me sert aussi d'excuse auprès de beaucoup de jolies femmes. Que ne pardonne-t-on pas à un enfant comme moi ! Demandez plutôt à ma grand'maman ».

» Sa fatuité m'avoit rendue sérieuse ; mais cette dernière phrase me fit rire d'autant plus aisément, que, pendant ses nombreuses salutations, j'avois remarqué que sa grand'maman le suivoit des yeux avec inquiétude, et qu'elle faisoit autant de grimaces qu'il faisoit de révérences.

« Vous aimez à rire, me dit-il aussitôt, eh bien ! oublions un instant la passion que vous m'inspirez, et amusons-nous aux dépens du public ; aussi bien vous devez avoir besoin d'instruction. Un concert est comme une exposition de tableaux, si l'on n'a pas le catalogue et

la critique, on ne voit que des figures ».
Sans attendre mon approbation, il ajouta:

« Cette femme si gaie, qui est dans la loge vis-à-vis de la vôtre, est d'une des plus anciennes familles de France. Elle a eu le malheur d'être prisonnière pendant un an, et le chagrin affreux de perdre son père, sa mère et son époux. On avoit cru qu'elle mourroit de désespoir, mais la philosophie l'a soutenue. On la rencontre maintenant par-tout, dans les bals, aux promenades, aux spectacles. On prétend qu'elle va se marier de nouveau ; ce seroit un meurtre ; car elle est le charme et l'enjouement de la société.

» A côté d'elle est une femme de beaucoup d'esprit, mais d'une fierté insupportable. Elle est veuve d'un homme qui portoit un grand nom, et qui a péri comme tant d'autres. Elle aime l'intrigue; aussi la voit-on toujours suivre le parti qui domine. Elle va dans tous les endroits publics, non pour se faire voir, mais pour rencontrer tout le monde. Un sot en place lui paroît toujours une bonne connoissance, et le desir qu'elle a de

montrer son importance, fait quelquefois de sa maison une réunion bien extraordinaire. Elle force à dîner côtes à côtes des gens qui se dévoreroient par-tout ailleurs ; et sans jamais chercher à les concilier, elle a l'art de les faire vivre ensemble.

» Voyez-vous dans la loge à droite ces deux femmes si belles, si somptueusement parées, dont la cour est si nombreuse ? Elles étoient mariées à de riches bourgeois très-estimés, mais elles viennent de divorcer pour se livrer entièrement au plaisir. L'une a deux enfans, l'autre venoit d'accoucher. Nées sans fortune, leur beauté leur avoit procuré de bons établissemens. On ignore de quoi elles vivent maintenant, car leur dot remboursée ne suffiroit pas à un jour de leur dépense, et pourtant elles ont une excellente maison, équipages, etc. ; elles sont très-bonne compagnie dans leur genre.

« Eh ! quoi, pensai-je en soupirant, voilà donc des femmes qui fixent les regards, et auxquelles on va m'assimiler »!

» Il alloit continuer, mais en avançant la tête pour mieux me désigner quelqu'un, il fut apperçu par une femme placée dans la loge près de celle où j'étois; elle l'appella, et il me quitta aussi-tôt.

« Avec qui êtes-vous donc là, Alphonse »? lui dit-elle assez haut pour que je pusse l'entendre, sans même prêter l'oreille.

« Avec une nouvelle débarquée, lui répondit-il sur le même ton, dont le mari a fait aussi ses affaires dans la révolution; ces gens-là sortent de dessous terre. Elle est assez jolie et ne manque pas d'esprit. Elle avoit rapporté de son village une toilette et des préjugés gothiques; elle a déjà quitté l'une, et, malgré sa pruderie, je gagerois qu'elle ne sera guère plus long-temps à se défaire des autres. Je vous conterai son histoire, c'est à mourir de rire ».

» Je suffoquois de honte et de dépit, et j'étois plus humiliée d'une élégance qui m'exposoit à de pareilles remarques, que je ne l'avois été de la simplicité qui

m'avoit livrée aux railleries. Alors je n'avois rien à me reprocher.

« Comment, jolie ! dit cette femme en s'avançant pour m'examiner (je n'osois tourner les yeux sur elle), elle me paroît belle et l'air assez décent. Est-elle seule ici » ?

« Non, vraiment, elle est en nombreuse société. Tenez, regardez cette grosse commère qui cherche à se faire voir et qui devroit se cacher (c'étoit la bacchante), elles sont venues ensemble. J'oserois jurer qu'elles ne s'aimeront jamais ; l'une est trop jolie, l'autre trop laide ».

« Vous ne savez pas le nom de cette grosse femme ? — Je ne connois qu'elle ; j'ai l'honneur d'être admis à lui faire ma cour. — Je vous en fait mon compliment ».

« Que voulez-vous ! il n'y a plus que ces gens-là qui aient une maison, il faut bien se décider à les voir ou à périr d'ennui. Elle se nomme Dutilo ; elle a été long-temps couturière et son mari coiffeur. Le cher homme a tant

travaillé les assignats, les marchandises, les maisons et les terres, qu'après avoir acheté et revendu la moitié de la France, il en a gardé une partie pour lui. C'est un adroit coquin ».

« Et cette jeune femme qui est auprès d'elle, vous la connoissez sans doute aussi » ?

« Qui ne connoît pas madame Darson ? inconstante en amour, perfide en amitié, fausse avec l'apparence de la plus grande franchise, menant son mari comme un sot, elle se moque de toutes les femmes qui sont laides, et perd de réputation celles dont la beauté lui porte ombrage. Elle a de l'esprit comme un petit diable ».

» Quel nouveau sujet de réflexions pour moi !

» Un homme singulièrement vêtu parut sur le théâtre; tandis qu'il s'avançoit une main dans sa poche et tenant sa cravatte de l'autre, chacun courut reprendre sa place. Le silence qui régna subitement me fit croire qu'il avoit un talent prodigieux, ou qu'il étoit du bon ton

de l'écouter. Pendant la ritournelle de l'air qu'il alloit chanter, j'entendis la femme, placée dans la loge à côté de la mienne, dire à quelqu'un que je ne pus voir :

« Ce jeune Alphonse est entièrement perdu. Qui croiroit qu'un enfant d'une famille aussi respectable, et qui a éprouvé tant de malheurs, pût se livrer à la plus mauvaise société afin de satisfaire son goût pour les plaisirs ? Regardez cette vieille femme près de laquelle il s'assied et qui a l'air de lui faire des reproches ; c'est une ancienne femme-de-chambre de sa mère, dont le mari a eu des entreprises pour les hôpitaux, pour les armées, et les diamans de sa moitié viennent de ce qui se trouve de moins sur les chemises de soldats, ou sur les drogues nécessaires pour soulager les malheureux. Cette vieille femme a la fureur d'inspirer des passions qui lui coûtent fort cher. Elle se ruine aujourd'hui pour le fils de celle qu'elle servoit autrefois ».

» Je vous laisse à penser, madame, ajouta Suzette, combien je rougissois

de la société dans laquelle je me trouvois, et combien j'étois étonnée de cet essai sur les mœurs de mon siècle. L'envie de paroître, que l'humiliation de mon début dans le monde m'avoit inspirée, s'évanouit devant les dangers qui m'entouroient. J'aurois voulu pouvoir me cacher à tous les yeux, et, en sortant du concert, tous les yeux étoient fixés sur moi. J'étois anéantie. Quand je fus rentrée, une sombre tristesse s'empara de mon cœur; j'essayai de faire entendre à M. Chenu les raisons qui me faisoient desirer vivre d'une manière plus simple, mais il ne me comprit seulement pas. Il ne s'occupoit que de l'embellissement de sa maison, et m'assuroit que lorsque j'y serois établie, il me feroit voir tant de monde, que l'ennui m'abandonneroit.

» Je suis donc condamnée à un luxe qu'on envie, et qui fait mon supplice; je suis condamnée à visiter, recevoir, accueillir une société qui ne me convient nullement. Plus je suis triste, plus M. Chenu fait de dépenses, persuadé que

la richesse est ce qu'il y a de mieux au monde, et que l'éclat équivaut au bonheur.

„ A la tête d'une maison dans laquelle il m'est impossible de mettre de l'ordre, volée impitoyablement par mes domestiques, tourmentée par mon époux qui, dans une circonstance, jette l'argent par la fenêtre, et dans une autre où sa vanité n'est pas intéressée, revient à ce premier amour du gain qui n'abandonne presque jamais ceux qui ont commencé comme lui, j'éprouve, par un effet entièrement opposé, le même chagrin que vous. C'est dans cette position que mon ancien goût pour l'étude s'est présenté à moi comme une consolation nécessaire; j'ai desiré trouver une infortunée qui pût me servir de guide, devenir mon amie, contribuer à ma tranquillité et m'offrir l'occasion de sécher ses larmes. Le hasard, ou plutôt le ciel m'a envoyé ma bienfaitrice, et maintenant je sens le prix des richesses. Oui, madame, vous m'apprendrez à en jouir, vous m'enseignerez à me conduire dans une

situation si nouvelle pour moi ; votre exemple sera la meilleure et la plus profitable de vos leçons. Si vous pouviez oublier que je vous dois tout ce que je possède, vous sentirez bientôt que, du côté de la dépense, M. Chenu sera trop dédommagé par l'ordre que vous m'instruirez à mettre dans une maison vraiment au-dessus de mes forces ».

C'est ainsi que madame Depréval m'ouvrit son ame ; je la plaignis et l'estimai davantage. Je l'exhortois souvent moi-même à ne pas désobliger son mari, dont le plus grand bonheur étoit de la mener avec lui, et de l'engager dans toutes les parties sans attendre son aveu. Elle lui déguisoit jusqu'à sa complaisance, et ne se faisoit prier que lorsqu'elle vouloit arracher de lui quelques services qu'il n'eût pas rendus sans cela. Une place pour le mari d'Augustine paroissoit difficile à obtenir ; elle consentit à paroître dans une fête dont le motif lui déplaisoit, et le lendemain le mari d'Augustine fut placé, ce qui m'obligea beaucoup, car j'étois hors d'état de ré-

compenser les services que ces braves gens m'avoient rendus.

« Je jouissois donc enfin de quelque tranquillité, seul bonheur possible dans ma position. Eloignée de mon fils, je ne pouvois en parler qu'avec Suzette, et trop de raison me forçoient à éviter d'en faire le sujet de nos conversations. Combien de fois, sans nous rien dire, nous eûmes la certitude que le même objet nous occupoit également! Nous avions tellement pris l'habitude de nous taire et de nous entendre, que lorsque Suzette me voyoit pleurer, elle me disoit aussi-tôt : « Vous le reverrez, madame; je suis sûre que vous le reverrez ». Quand je la voyois triste, je ne pouvois lui offrir la même consolation.

Cette femme intéressante me devint bientôt si chère, que j'eusse préféré, sans balancer, ma misère, Suzette et mon fils, à l'opulence sans elle ou sans lui; mon cœur ne faisoit plus nulle différence entre eux. Quelle ame noble! quelle résignation à son sort! avec quelle amabilité elle se prêtoit aux desirs de

son époux, dont tous les goûts étoient en contradiction avec les siens ! Plus son esprit se développoit, plus elle reprenoit cet amour de la simplicité qui n'appartient qu'aux grands caractères dans les hommes, à la délicatesse des sentimens dans les femmes. Forcée souvent de recevoir du monde, ou de courir les fêtes, avec quel plaisir elle revenoit partager ma solitude ! dîner tête-à-tête avec moi, étoit pour elle une jouissance préférable à tout. Elle avoit voulu que je fusse toujours servie dans mon appartement, et c'étoit là qu'elle aimoit à se trouver, c'étoit là que nous faisions nos lectures, et qu'elle recevoit les leçons de divers talens qui lui devinreut bientôt si familiers. Instruire Suzette n'étoit vraiment que développer en elle le germe de toutes les vertus que la nature y avoit placées.

Je passai un an sans aucun événement remarquable, espérant toujours recevoir des nouvelles de mon Adolphe. Hélas ! c'étoit tout ce qu'il m'étoit permis d'espérer, s'il vivoit encore.

Une nuit Suzette entra chez moi ; elle revenoit d'un bal. A son retour, le portier lui avoit remis le billet suivant, qu'elle accourut aussi-tôt me communiquer, bien sûre que je ne lui en voudrois pas d'avoir troublé mon sommeil.

« Madame, j'arrive d'Angleterre, où je n'ai rien négligé pour m'informer du sort de M. de Senneterre. Quoiqu'il demeure à Londres, je n'ai pas eu l'honneur de le voir; il étoit absent; mais j'ai su qu'il se portoit bien. Si vous voulez me recevoir demain dans la matinée, je me ferai un véritable plaisir de vous donner des renseignemens plus détaillés ».

La joie de Suzette tenoit du délire; la mienne surpassoit les forces de mon ame. « Il vit, répétoit-elle à chaque instant. — Est-il heureux du moins, m'écriai-je » ? Cette réflexion nous attendrit également toutes deux, et nous passâmes une grande partie de la nuit à tenter vainement de savoir ce qu'on nous apprendroit le lendemain, et à hâter, par nos vœux, l'heure de la visite qui nous étoit promise.

« Quelle est la personne qui vous a écrit ce billet, demandai-je à Suzette? Vous ne m'aviez pas parlé de cela ».

« Je craignois, madame, de vous faire partager mon inquiétude. Je savois que votre fils n'étoit plus à Philadelphie. M. Chenu, de concert avec moi, avoit fait prendre des renseignemens, et nous étions convenus de les taire, puisqu'ils n'offroient rien de satisfaisant. Il y a un mois environ que je me trouvai dans une maison où quelqu'un parloit d'un voyage qu'il étoit obligé de faire à Londres; sachant que tous les Français y sont enregistrés, je le priai si instamment de s'informer de M. de Senneterre, de lui parler s'il parvenoit à le rencontrer, qu'il me promit de remplir exactement ma commission. Il me demanda de quelle part il faudroit qu'il lui fît des questions: « Est-ce de la vôtre, madame, ajouta-t-il? — Cette demande me fit rougir involontairement. — « Non, monsieur, lui répondis-je, vous lui parlerez au nom de la plus tendre des mères ». Il m'observa qu'il

seroit peut-être plus sûr de le charger d'une lettre ; mais je lui fis sentir combien il seroit cruel pour cette mère infortunée, de se livrer à un nouvel espoir dont rien ne garantissoit la certitude; je lui peignis votre amour pour ce fils unique avec tant de chaleur, qu'il jura de ne rien épargner pour vous satisfaire. « Il viendra demain, madame, ajouta-t-elle ; le recevrez-vous en vous faisant connoître? Le recevrai-je seule? — Nous le recevrons toutes deux, mon amie, et si vous voulez donner des ordres pour qu'on le fasse monter chez moi, nous y serons plus en liberté ».

Elle m'embrassa en m'exhortant à réparer le sommeil perdu, je lui fis le même souhait ; mais en nous revoyant le matin, nous ne nous demandâmes ni l'une ni l'autre comment nous avions passé la nuit.

Le voyageur qui avoit fait annoncer sa visite fut exact. Après les complimens d'usage, il me dit :

« Je suis fâché, madame, que mes affaires ne m'aient pas permis d'attendre

le retour de M. de Senneterre; j'aurois eu trop de satisfaction à rapporter à sa mère les consolations dont elle a besoin. J'ai dîné chez M. Birton, négociant à Londres; c'est chez lui que votre fils demeure. L'éloge que j'en ai entendu faire est au-dessus des expressions que je pourrois employer. Consolez-vous, madame, il a trouvé des amis dans son malheur ».

« Saura-t-il du moins, monsieur, que c'est sa mère infortunée qui a décidé votre démarche » ?

« Quand je vous ai nommée, madame, il m'a été facile de voir que vous n'étiez pas inconnue à la famille de M. Birton. Excellente mère, m'a dit cet homme, excellent fils; rien n'adoucira son chagrin d'en être séparé. Il en parle sans cesse, et ne peut se pardonner de l'avoir quittée. En vérité, ajouta M. Birton, je ne puis concevoir les motifs qui l'y ont décidé, car ce jeune homme est trop sage pour ne pas connoître l'étendue de ses devoirs, et c'en étoit un pour lui de ne pas abandonner sa mère ».

En ce moment je regardai Suzette ; elle étoit pâle et tremblante, comme si le reproche de M. Birton se fût directement addressé à elle ; je lui pris la main avec amitié, et je m'empressai de répondre que l'âge de mon fils étoit sa première excuse ; que les découvertes que j'avois été à portée de faire depuis son départ, m'avoient fait regretter d'y avoir contribué moi-même. Je n'avois pas abandonné la main de Suzette ; elle serra la mienne avec l'expression de la plus vive reconnaissance.

« Que je m'en veux aujourd'hui de ma prudence ! dit-elle. Si je n'avois craint votre sensibilité, madame, monsieur se seroit volontiers chargé d'une lettre, et votre fils n'auroit pas été privé du plus grand des bonheurs ».

« N'ayant pas l'honneur de connoître madame de Senneterre, répondit le voyageur, j'ai laissé chez M. Birton l'adresse de madame Depréval, en assurant que les lettres que votre fils enverroit, vous seroient exactement remises ; de son côté, M. Birton m'a donné l'adresse de

son correspondant à Hambourg ; la voici, madame, ainsi tout sera bientôt réparé. Je dois ajouter cependant que cet honnête négociant a paru étonné que vous n'ayez pas reçu des nouvelles de M. de Senneterre ; il assure qu'il n'a négligé aucune occasion possible de vous écrire ».

« Et qui auroit pu me découvrir, m'écriai-je ? les malheureux sont si vîte oubliés ! Pauvre Adolphe ! qu'auras-tu pensé de mon silence ? Mais, monsieur, est-ce là tout ce que vous savez de mon fils ? votre billet nous a donné l'espérance qu'il se portoit bien ».

« On me l'a dit à moi-même, madame, en m'observant qu'une tristesse profonde nuisoit seule à sa santé ; il a des accès de mélancolie dont rien ne peut le distraire. Un Français que j'ai rencontré à Londres, et qui connoît M. de Senneterre, le soupçonne de regretter en ce pays une autre personne que sa mère. J'ignore ce qu'il y a de vrai dans cette assertion ; je la révoquerois d'autant plus volontiers en doute, que le

négociant auquel j'étois adressé, m'a affirmé qu'une des filles de M Birton, très-belle, j'ai eu l'honneur de la voir, avoit conçu de l'inclination pour votre fils, et que M. Birton lui-même, qui passe pour être fort riche, verroit ce mariage avec plaisir ».

La figure de Suzette se couvrit des couleurs les plus vives; il étoit trop facile de voir que cette nouvelle imprévue la jetoit dans un trouble qu'elle vouloit en vain se dissimuler à elle-même; aussi se pressa-t-elle d'affirmer que ce mariage combleroit de joie les amis de M. de Senneterre, s'il lui procuroit un bonheur..... Il lui fut impossible d'achever.

« Il n'y a peut-être rien de réel dans tout cela, reprit le voyageur; mais j'ai cru devoir vous dire ce que j'ai appris. En effet, si votre fils, madame, aimoit avant de sortir de France, et que cet amour augmente encore aujourd'hui la tristesse qu'il éprouve loin de sa mère et de sa patrie, il est difficile de croire qu'il pense à se marier. L'espoir n'abandonne jamais les hommes, sur-tout

quand leur cœur est vivement affecté ».

« De l'espoir ! s'écria Suzette, il est des positions dans lesquelles on n'en conçoit plus. J'ignore si c'est la sienne, dit-elle effrayée de son exclamation ; mais il seroit à souhaiter qu'il épousât mademoiselle Birton. Vous dites qu'elle est très-belle, monsieur » ?

« Sans vouloir lui faire un compliment, on pourroit affirmer qu'elle vous ressemble beaucoup ». Suzette étouffa un soupir. « Cependant, ajouta-t-il, elle n'a pas cette teinte de sensibilité répandue sur tous vos traits, et la sévérité de sa figure nuit beaucoup à son agrément. Elle n'est que belle ».

Suzette se leva, je l'imitai ; je souffrois de sa position. Nous fîmes les remercîmens les plus vifs à la personne qui avoit si obligeamment secondé les intentions de madame Depréval, et nous nous retirâmes chacune dans notre appartement.

Plus les hommes multiplient leurs affections, plus ils augmentent leurs plaisirs et leurs chagrins. J'aurois dû être

heureuse de savoir mon fils estimé, chéri dans une maison devenue son asyle; j'aurois dû jouir d'avance de l'espoir de recevoir une lettre de lui, et de pouvoir bientôt lui envoyer les bénédictions de sa mère; mais ma joie même me devenoit pénible par les efforts que j'étois réduite à faire pour la concentrer. Chaque jour me dévoiloit le cœur de madame Depréval; j'y lisois un amour malheureux que je ne pouvois autoriser et que sa vertu la forçoit de me cacher. Il y auroit eu de la barbarie de ma part à la ramener sans cesse sur un objet pénible si elle le redoutoit, et de l'imprudence à l'en entretenir si elle le desiroit. Elle étoit plus triste qu'à l'ordinaire, et craignant d'en approfondir la cause, je n'osois plus lui parler; elle me fuyoit également, et nous étions toutes deux réellement à plaindre. Cet état ne pouvoit durer; mais je ne savois comment en sortir. Occupée de ces réflexions, je versois un matin des larmes sur ma cruelle destinée, quand Suzette entra chez moi. Tout en elle annonçoit qu'un grand des-

sein occupoit son esprit ; elle avoit dans tous ses gestes, dans l'expression de sa physionomie, quelque chose de triste et de sublime tout à-la-fois. Elle se plaça vis-à-vis de moi, puis me prenant les mains et fixant ses yeux sur les miens, elle me dit :

« Pensez-vous à écrire à votre fils ? — Je ne pense qu'à lui, Suzette. — Lui écrire suffit donc à votre cœur ? — Que pourrois-je espérer davantage ? — Ah ! madame, que n'espère-t-on pas quand on est libre ; et vous avez le bonheur de l'être. — Que voulez-vous dire, mon amie ? — Qu'il faut partir, madame. — Partir ! — Oui, partir, ajouta-t-elle avec un courage qui trahissoit à peine son émotion. Tout est prévu, tout est prêt, tout, excepté votre aveu. Votre fils souffre loin de sa mère ; votre tristesse trahit malgré vous les tourmens de votre ame. Je vous ai obtenu un passeport, le mari d'Augustine vous accompagnera ; vous le renverrez quand vous croirez n'en avoir plus besoin ; vous le garderez, si des événemens que je ne

peux prévoir vous engagent à revenir. Ses ordres, et il les remplira, sont de ne consulter que votre volonté et de lui obéir. Que rien de ce qui pourroit enchaîner vos pas ne vous occupe; je le répète; tout est prévu. O ma bienfaitrice! je n'ose m'expliquer davantage; mais la fortune de Suzette n'est que le produit de sa dot; elle vous appartient toute entière ».

Revoir mon Adolphe, le presser contre mon sein, Dieu puissant! m'avez-vous réservé tant de bonheur! Telle fut ma première pensée; mais la réflexion vint bientôt la dissiper. « Cruelle amie dis-je à madame Depréval, deviez-vous tenter le cœur d'une mère? Moi, vous abandonner! le pourrai-je sans ingratitude? n'êtes-vous pas aussi ma fille? Réunir mon fils et Suzette n'est pas en mon pouvoir, et cependant j'éprouve violemment qu'il me seroit impossible de vivre avec l'un sans regretter l'autre. Je souffre à Paris, je souffrirois à Londres. Ne me parlez plus de ce voyage, vous me feriez mourir de l'excès de ma

joie ou de l'excès de mon désespoir. Mon fils, Suzette, douleur et consolation de ma vie! O mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je en tombant à genoux, ayez pitié de moi ».

Je restois dans cette attitude, les mains fortement appuyées sur mon front, craignant de ne pas résister à la force des émotions qui sembloient vouloir dissoudre tout mon être. Madame Depréval se promenoit à grands pas dans la chambre, s'adressant différentes phrases dont les sons inarticulés frappoient mes oreilles; je ne distinguois clairement que le mot *courage* plusieurs fois répété; et de longs soupirs qui me brisoient le cœur. Enfin, elle s'approcha, et me prenant dans ses bras pour me placer sur mon siège, elle resta long-temps debout devant moi, dans un état d'immobilité absolue.

« Je comptois sur le courage de madame de Senneterre, dit-elle sans m'adresser directement la parole; elle est plus foible que Suzette. Il fut une époque dans ma vie où l'on exigea le sacrifice de toutes mes affections; l'honneur

et la mère de celui que j'aimois me tracèrent mon devoir ; mon ame fut déchirée et mon devoir accompli. Etoit-ce pour rejoindre un fils, un être cher à mon cœur, qu'il falloit renoncer à ceux près de qui mon enfance s'étoit doucement écoulée ? O mon Dieu ! vous seul connoissiez ce qui se passoit alors en moi. Vous pleurez, madame ! comparez votre situation à la mienne. Tout est bonheur pour vous, tout est malheur pour moi. Affligée dans le passé, accablée du présent, je n'ai pas même de ressources dans l'avenir ».

« Quel moment, Suzette, prenez-vous pour me reprocher ma conduite trop sévère envers vous » ?

« Des reproches ! moi ! Ah ! madame, vous ne le croyez pas. Vous n'avez fait que ce que vous deviez faire, et ma vie entière vous prouvera que Suzette est bien loin d'accuser sa bienfaitrice. Mais quand je vous vois balancer.... ».

« Reproche-moi donc aussi mon amitié pour toi, cruelle enfant, m'écriai-je; reproche-moi de ne pouvoir vaincre ma

reconnoissance, et de céder à ce charme irrésistible qui, dans mon cœur, t'a confondue avec mon fils. Toi seule m'as soulagée dans l'infortune la plus amère; sans toi je cesserois peut-être d'exister, et quand je te sais malheureuse, sans autres consolations que les caresses et les conseils d'une mère, car je suis la tienne, tu veux que je t'abandonne! Ah! Suzette, dans la triste situation que tu viens de me rappeler si cruellement, le devoir étoit d'un côté, la honte ou le bonheur de l'autre, dans ma position, le devoir, la félicité et le désespoir sont tellement partagés, que mon cœur se déchire sans pouvoir se décider. Pourquoi m'as-tu parlé de ce voyage »?

« Parce que vous n'en auriez jamais parlé, madame, et que la gloire de vous rendre à votre fils, adoucissoit la douleur d'être séparée de ma bienfaitrice. Si j'osois approfondir mes pensées les plus secrètes, peut-être trouverai-je la récompense de ma conduite, dans la certitude qu'il saura que c'est moi qui lui ai rendu sa mère. N'est-ce pas moi qui l'en ai privé,

ajouta-t-elle en se jetant dans mes bras; mais vous n'en voulez pas à Suzette; vous avez dit qu'elle étoit la fille de votre cœur. Suzette, l'infortunée Suzette, la fille de madame de Senneterre ! et je pourrois me plaindre de ma destinée ! Ah! je ne l'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui ; ce n'est pas la fortune, c'est l'amitié, la vertu qui rapprochent les distances ».

Je la tenois pressée contre mon sein, et nos larmes se confondoient, quand M. Dépréval entra.

« Je vous demande pardon, me dit-il en nous regardant d'un air étonné ; mais je cherchois ma femme pour lui apprendre qu'elle ne pourra se dispenser du bal auquel elle est engagée pour demain. Quoique cela me contrariât beaucoup, j'avois consenti à ce qu'elle n'y allât pas, ce qui étoit très-désagréable, mais elle est si triste depuis quelques jours, que je suis fort aise de trouver cette occasion de la forcer à s'amuser. N'est-il pas vrai, madame, il faut que les jeunes femmes se dissipent. Je ne la conçois pas, ajou-

ta-t-il en voyant que Suzette annonçoit par un mouvement de tête que le bal ne lui convenoit pas; qu'est-ce qui lui manque ? Si elle veut faire remonter ses diamans, je ne m'y oppose pas ; en veut-elle de nouveaux ? qu'elle en achète. Je sens bien que ma femme ne doit être éclipsée par personne ; aussi, ma foi, je remarque que c'est toujours elle que l'on admire, et ça me fait honneur. Quand on a de l'argent, ne faut-il pas s'en parer ? Il y tant de gens qui n'en ont pas, qu'on est trop heureux de faire voir qu'on ne leur ressemble point. Mais je vous dérange : vous pleuriez là toutes deux de si bon cœur.... C'est drôle cela, je n'ai jamais pleuré de ma vie. Quand j'étois petit cependant, et que par le grand froid j'allois... mais il y a si long-temps! Ah ! je devine ce qui vous afflige; c'est le grand voyage, n'est-il pas vrai ? Avouez que madame Depréval a eu là une excellente idée. Je n'y aurois jamais pensé, moi, quoiqu'avec certaines précautions ce soit la chose du monde la plus facile. Mais ma femme pense pour

nous deux ; elle a une si bonne tête»!

« Et un cœur encore meilleur, monsieur, lui dis-je. Vous avez raison d'être fier d'une pareille épouse ; les diamans sont sa moindre parure ».

« Ça n'y gâte rien, madame, ça n'y gâte rien, quoique je convienne avec vous qu'elle est toujours belle. Eh bien ! qu'est-ce que vous dites du voyage? Etes-vous bien contente » ?

Suzette ne me laissa pas répondre. « Mon ami, dit-elle à son mari, croirois-tu que madame de Senneterre est assez bonne pour que le plaisir de revoir son fils, balance dans son cœur le regret de nous quitter? J'étois si sensible aux témoignages de son amitié, que lorsque tu es entré, je ne trouvois que des larmes pour lui exprimer notre reconnoissance».

« C'est bien fait à elle de nous aimer, car nous l'aimons bien aussi ; je ne lui dis pas, moi, parce que je sais que tu lui expliques cela mieux que moi. Mais tu conviendras que je n'ai jamais mis aucun obstacle à ce que tu as desiré pour elle : au contraire, n'est-ce pas »?

Suzette ne répondit à son mari qu'en l'embrassant de tout son cœur.

« Eh bien ! dit-il en passant la main sur ses yeux, je crois que tu vas me faire pleurer aussi. Oh ! que les femmes sont donc.... pas toutes cependant; mais cette bonne madame de Senneterre qui t'a fait apprendre à écrire, qui a mis tant d'ordre dans notre maison depuis qu'elle y est, qu'en dépensant moitié moins, nous avons l'air de gens plus comme il faut. Et puis je me rappellerai toujours de la dot; vous souvenez-vous de ça, madame, me dit-il en riant ? Combien vous faudroit-il, M. Chenu ? (car je ne m'appelois que Chenu.) Madame.... j'étois si embarrassé, et pourtant vous n'étiez pas fière.—Je veux absolument que vous me le disiez. — Dame, madame, six cents livres (c'étoit beaucoup dans ce temps-là.)—Rendez-la heureuse, M. Chenu, et comptez, dès ce moment, sur une dot de douze cents livres. Je m'en rapporte à vous, madame, n'est-elle pas bien henreuse ? N'est-ce pas, ma petite Suzette, (entre nous je peux t'appeler

Suzette) n'est-ce pas que tu es bien heureuse » ?

« Oui, mon ami, lui dit-elle en s'efforçant de sourire ».

« Ainsi voilà qui est convenu ; madame de Senneterre partira dans quatre jours, et toi tu viendras au bal demain, car je veux absolument que tu t'amuses. Vas-tu encore me refuser » ?

« C'est selon, lui répondit cette femme intéressante de l'air de la plus franche gaîté. Si tu veux que j'aille au bal demain, il faut me promettre que nous conduirons madame de Senneterre jusqu'à Anvers. Je dis nous, parce que j'exige que tu nous accompagnes. Cela nous empêchera toutes deux, ajouta-t-elle en me regardant, de nous livrer à une douleur vraiment au-dessus de nos forces ».

« Et tu viendras au bal?—Oui, mon ami.—Dans une superbe toilette? Oui, mon ami.—Tu acheteras des diamans nouveaux ?—Oui, mon ami.—Eh bien! c'est arrangé, dit-il en se frottant les mains. Aussi bien divers employés de notre compagnie sont en retard sur bien

des choses, et je profiterai de l'occasion pour visiter tout cela. Par ce moyen, la société paiera en grande partie les frais de mon voyage ». Il nous quitta l'homme le plus content du monde.

« Vous l'emportez, Suzette, lui dis-je aussi-tôt que nous fûmes seules.—Nous parlerons de cela dans un moment plus tranqnille, me répondit-elle. Ne faut-il pas que je pense à ma toilette de bal » ? et elle se retira dans son appartement.

Abandonnée à moi-même, j'essayai en vain de concentrer toutes mes idées sur le fils chéri que j'allois revoir; je ne pensois qu'à Suzette, dont la conduite excitoit si vivement ma reconnoissance et mon admiration. Je me répétois sans cesse combien ses sentimens la mettoient au-dessous des titres et de la fortune, et je regrettois amèrement de l'avoir sacrifiée. Je sentois trop que, n'eût-elle pas conservé pour mon fils un tendre souvenir, son bonheur n'auroit pas été mieux assuré avec M. Depréval. Plus il s'efforçoit de faire oublier Chenu, plus il le rappeloit aux autres et à lui-même; sa fem-

me, intéressante au contraire, sembloit ne vouloir être toujours Suzette que pour s'élever plus aisément au-dessus d'elle-même. Je me persuadai qu'elle cherchoit à rompre avec tout ce qui la contraignoit à s'occuper sans cesse de son premier amour, et la manière noble et courageuse dont elle accomplissoit ce devoir, m'imposoit l'obligation de lui cacher mes regrets de la quitter, ma joie d'aller embrasser mon fils.

Ne voulant pas me priver du plaisir de la voir aussi souvent que cela me seroit possible, pendant le peu de jour que nous devions passer ensemble, évitant, avec une prudence dont elle me donnoit l'exemple, les occasions de nous trouver tête-à-tête, contre mon habitude, j'étois plus volontiers dans son appartement que dans le mien. J'assistai à cette toilette promise à son époux, pour prix de sa complaisance. Quelle richesse dans ses ajustemens! mais sur-tout quelle noble élégance dans la manière de les placer! La coquetterie la plus exercée est bornée dans ses ressources; le goût, chez une

femme jeune et sensible, n'a véritablement pas de bornes. Madame Depréval étoit ravissante, et toute autre que moi auroit pu croire qu'elle jouissoit d'un plaisir si naturel à son âge, et sur-tout à son sexe. Quand ses femmes furent sorties, elle me tendit la main.

« Vous me regardez de l'œil d'une mère, me dit-elle; mais si l'envie que je vais inspirer pouvoit lire dans le fond de mon cœur, elle obtiendroit un bien grand triomphe. Quel pénible effort! le sourire sur les lèvres et la mort dans le cœur. Voilà cependant presque toujours le partage de cette opulence qui fait des ennemis de ceux qu'elle humilie, sans contribuer à la félicité de ceux qui l'étalent. Ah! si jamais je peux suivre mes goûts, c'est dans une douce médiocrité que je chercherai, non le bonheur, j'y ai renoncé, mais la tranquillité et la jouissance de moi-même. Combien d'infortunés qui n'ont pas mérité leur sort, vivroient du prix d'un luxe qui m'assomme »! M. Chenu entra accompagné de deux jeunes gens, et rompit à propos notre entretien.

L'instant de mon départ arriva. Augustine me fit les plus tendres adieux, et trouva, dans la certitude de rester auprès de madame Depréval, un adoucissement au chagrin que son amitié lui faisoit éprouver en se séparant de moi; le même motif me rendoit aussi cette séparation moins pénible. Le mari de cette excellente créature couroit devant notre voiture. M. Depréval soutenoit seul la conversation; sa femme et moi, nous ne pouvions que nous regarder, cacher nos larmes, et faire des vœux pour que les événemens nous permissent un jour de nous réunir. Enfin, je m'embarquai avec le mari d'Augustine.

Je ne tenterai pas de rappeler ce que je souffris alors; il est des situations au-dessus des expressions connues. Heureux ceux qui n'ont pas éprouvé les terribles sensations qui déchirent le cœur, lorsqu'un vaisseau, poussé par les vents, nous éloigne impérieusement de nos amis au moment où nos caresses vont encore se confondre avec les leurs! On croit les presser pour la dernière fois contre son

sein, et l'on n'embrasse que le vide, image effrayante de l'avenir qui s'ouvre devant nous. Pauvre Suzette! toi seule m'occupois alors; mais il étoit écrit que, de près ou de loin, tu déciderois de toutes les impressions de mon ame. A peine fus-je placée dans le vaisseau que le mari d'Augustine me remit un paquet cacheté; madame Depréval lui avoit ordonné de ne me le rendre qu'au moment où les élémens nous auroient séparées. Je l'ouvris, et je vis une boîte dont la richesse auroit fixé mon attention, si elle n'eût été absorbée par le portrait de cette amie chérie, non telle que je venois de la quitter, mais sous ses habits villageois, symbole de la pureté qu'elle avoit conservée dans l'opulence. Je l'ouvris, et je m'apperçus que ce présent n'étoit qu'une nouvelle invention de sa reconnoissance; en effet la boîte contenoit plusieurs billets de banque, et ce peu de mots écrits de sa main: *la dot et le cœur de Suzette*.

J'arrivai à Londres sans le moindre accident, et je revis enfin cet Adolphe tant desiré. En le serrant dans mes bras,

j'oubliai tous mes malheurs. Combien je le trouvai changé ! quelle teinte de tristesse les événemens avoient empreinte sur ce visage autrefois l'image vivante de la gaîté et de la douceur ! mais aussi combien son caractère, si heureusement disposé par la nature et l'éducation, avoit acquis d'à-plomb et d'énergie ! S'il est vrai que les Français soient le peuple le plus léger que l'on connoisse, il n'est pas moins vrai qu'il est le seul aussi que l'infortune ne puisse atteindre sans déployer en lui des qualités qui forcent l'admiration même de ses ennemis. A vingt-six ans, mon fils étoit un homme dont tous les Gouvernemens se seroient honorés, et que toute autre qu'une mère n'eût pu aimer sans être fière de son amour. Aux marques d'amitié que je reçus de la famille de M. Birton, il me fut aisé de m'appercevoir combien mon fils en étoit chéri.

Quand je fus retirée dans mon appartement, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur le danger d'entretenir Adolphe de cette Suzette qui, dans les premiers

élans de sa vie, avoit à jamais décidé de son sort ; mais je sentois qu'il me seroit impossible de parler de moi sans lui parler de mon amie, je sentois vivement encore le besoin d'exprimer ma reconnoissance. L'image de Suzette étoit gravée dans mon cœur, son nom étoit à chaque instant sur mes lèvres. Me taire devenoit un effort dont je me sentois incapable. J'aurois cru être ingrate en cachant le nom de ma bienfaitrice. Je m'accusois dans ma conduite passée en la nommant; mais la vérité étoit le seul parti compatible avec la justice et mes sentimens, ce fut aussi celui que j'adoptai.

Ainsi que je l'avois prévu, mon fils vint à mon réveil; il étoit pressé du desir si naturel de connoître ce qui avoit rapport à sa mère. Je ne lui cachai rien de mes malheurs, mais je ne lui parlai de ma bienfaitrice que sous le nom de madame Depréval. Avec quelle sensibilité il appeloit les bénédictions du ciel sur cette femme qui l'avoit remplacé près de moi, tandis qu'il gémissoit au loin sur les suites d'une passion si malheureuse ! « Ah !

ma mère, si je peux jamais voir madame Depréval, c'est à genoux que je la remercîrai d'avoir adouci les malheurs dans lesquels votre fils vous a entraînée. Tant de bonté, tant de grandeur d'ame, unies, dites-vous, à la beauté la plus parfaite; si cette femme n'est pas heureuse, pour qui donc la divinité a-t-elle réservé le bonheur? — On aime, lui répondis-je, à fixer ses idées sur ceux que l'on n'a jamais vus, et dont on entend souvent parler; comme il me seroit cruel de ne pouvoir vous entretenir de mon amie, regardez son portrait, mon fils, et dites-moi franchement si ma conversation ne troublera pas votre tranquillité». Je lui présentai ma boîte.

Il examina le portrait de Suzette, et me fixant ensuite avec des yeux qui me firent trembler de l'épreuve que je venois de tenter, il s'écria: « Malheureux, son image te suivra donc par-tout! Ah! madame, deviez-vous déchirer le cœur de votre fils, ajouta-t-il après un long silence pendant lequel il n'avoit cessé de considérer le portrait; voilà bien tous les

traits de l'infortunée qui m'a séparé de ma mère ; mais qu'ont-ils de commun avec celle qui me l'a rendue ?—Madame Depréval, lui dis-je, ma bienfaitrice, celle qui vous a éloigné de moi, celle qui m'a rapprochée de vous, cette femme enfin qui m'a fait connoître ce qu'il y a de plus cruel et de plus doux dans la vie, c'est.... Suzette. Répondez-moi, mon fils, me sera-t-il défendu d'en parler » ?

« Je vous entends, ma mère, et j'ose vous jurer que jamais mon amour n'imposera silence à votre reconnoissance. Bonne Suzette, excellente Suzette, mon cœur t'avoit devinée, et ta conduite a justifié jusqu'aux écarts de la mienne. Nous en parlerons, madame, nous en parlerons souvent, toujours ; la joie ne peut faire de mal à votre fils. Suzette, bienfaitrice de ma mère, n'est plus une femme pour moi ; c'est une divinité dont je peux entendre prononcer le nom sans danger, mais non sans plaisir. Il est un terme où l'amour se suffit à lui-même, et je crois l'avoir atteint. Bonne Suzette, tu n'es pas si heureuse que moi, ajou-

ta-t-il en soupirant, tu es séparée de ma mère, et tu n'es plus libre ».

Depuis ce moment, Adolphe ne me parla plus de son amour; mais chaque jour, il me pressoit de lui répéter quelques circonstances du temps que j'avois passé chez madame Depréval; les plus petits détails se gravoient dans sa mémoire, et quelquefois il me les racontoit à son tour. Jamais nos conversations ne finissoient sans que je lui entendisse répéter: « Pauvre Suzette! elle n'est pas heureuse; c'est tout ce qui m'afflige ».

Je pensai bientôt à renvoyer le mari d'Augustine qui ne m'étoit d'aucune utilité, et que d'ailleurs je ne voulois pas tenir éloigné de sa femme et de la place que M. Depréval lui avoit donnée. Mon fils le récompensa de son zèle, et je le chargeai de la lettre suivante pour mon amie:

Madame de SENNETERRE *à*
Madame DEPRÉVAL.

« Je suis arrivée, ma chère fille, sans aucun accident. Mon voyage a été bien

triste, vous le croirez sans peine, vous dont le cœur est toujours d'accord avec le mien. J'avois pour consolation l'espoir de rejoindre mon fils; vous, mon amie, vous aurez trouvé le soulagement de notre séparation dans cette ame sensible et généreuse qui vous éleve au-dessus de ce qui vous est personnel, quand vous avez des devoirs à remplir ou des bienfaits à répandre. Je vous renvoie la dot de Suzette dont je peux me passer, ainsi que vous en conviendrez vous-même; mais je garderai toute ma vie son cœur et son portrait.

» Au plaisir que j'éprouve en le considérant, je jouis d'avance de celui qu'aura ma fille en recevant le mien; c'est celui que je donnai à M. de Senneterre la veille de mon mariage. Si dans l'éternité où il repose, il peut connoître tous les motifs qui me portent à vous l'offrir, j'ose affirmer, ma chère fille, qu'il applaudira à cette action. Le temps et les chagrins ont ôté à sa ressemblance, mais le temps, les malheurs ou l'opulence ne vous empêcheront pas de dire

en le considérant : Toujours, toujours ma mère, comme je répéterai jusqu'à mon dernier soupir en fixant le vôtre : Toujours, toujours Suzette.

» J'ai retrouvé mon fils, et je me contenterai de vous dire que tout ce qui peut justifier l'amour-propre, si naturel quand on parle de ses enfans, est réuni en lui. Sa santé est très-bonne ; la joie de me revoir et de connoître la situation heureuse de ma bienfaitrice, a diminué en partie cette mélancolie dont on m'avoit parlé, et qui m'avoit singulièrement frappé le premier jour de mon arrivée.

» Sans approcher de l'opulence dans laquelle il étoit né, et qui si rarement influe sur le bonheur, il jouit d'une honnête aisance. Mon frère qui est mort d'une manière si terrible à Saint-Domingue, avoit cinquante mille écus placés chez un négociant de Philadelphie, correspondant et associé de M. Birton, chez lequel nous demeurons. C'est lui qui a adressé mon fils à cette famille respectable, quand il a desiré se rapprocher de la France, dans l'espoir de trouver plus

facilement du moins l'occasion de savoir des nouvelles de sa mère. Mon fils étoit encore mineur, et d'ailleurs ces fonds m'appartenoient; mais heureusement les loix de ce pays à l'égard des émigrés français, permettent à ceux qui y résident de jouir par anticipation, sans autre condition que celle de rendre le fonds au premier possesseur s'il se présente, et sous le serment, prononcé sur l'évangile, de ne pas faire sortir de l'argent du royaume. Ainsi Adolphe étoit à l'abri du besoin, et la somme principale restée dans le commerce de M. Birton, a progressivement augmenté. Vous voyez, ma chère amie, que le ciel a exaucé les prières que je lui adressois pour mon fils. Ah! sans doute, il écoutoit aussi les vœux qu'il formoit pour sa mère, quand il me conduisit chez-vous.

» Il est probable qu'Adolphe n'a jamais pensé à contracter aucun engagement avec miss Anna Birton, qui effectivement est aussi belle qu'on nous l'avoit dépeinte, car, depuis mon arrivée, il me presse de quitter Londres dont la vie

n'auroit rien d'agréable pour moi, et d'acheter un petit bien où je pourrai vivre doucement au milieu de toutes mes anciennes habitudes. Vous m'avez prouvé, Suzette, que la bienfaisance est la plus belle des vertus, et que les bons cœurs trouvent toujours des motifs pour ne s'en corriger jamais. Il est certain que la campagne me plaira beaucoup; j'en ai pour garant le plaisir qu'Adolphe se promet, en y vivant avec moi, et nous allons sérieusement penser à cette affaire. Si les circonstances permettent un jour, et il faut l'espérer, que madame Depréval vienne m'y rendre visite, je jouirai de tout le bonheur que mon cœur ne cessera de desirer jusqu'à cette époque.

» Bonjour, ma véritable amie, ne négligez aucune occasion où vous pourrez me donner de vos nouvelles. Votre mère vous bénit, vous embrasse, et vous recommande l'exercice des vertus qui vous sont si faciles.

P. S. » Mon fils vouloit ajouter quelques mots à ma lettre, j'ai cru plus honnête qu'il s'adressât à votre époux;

je renferme la lettre qu'il lui adresse, dans la mienne ».

ADOLPHE DE SENNETERRE *à* M. DEPRÉVAL.

« MONSIEUR, daignez recevoir mes remercîmens bien sincères des bons offices que vous avez rendus à ma mère; l'expression manque à ma reconnoissance, mais je sens vivement qu'elle ne finira qu'avec ma vie. Soyez, je vous prie, auprès de votre épouse, l'interprète de mes sentimens. Ce que madame de Senneterre m'a dit de ses vertus, de sa sensibilité, m'a rappelé que, dès son enfance, j'avois deviné toutes les qualités qu'elle posséderoit un jour. Lorsque tout a changé autour de soi, on est trop heureux de retrouver, dans ses souvenirs, quelque-chose qui nous ramène à notre ancienne existence, et rien ne peut me la faire envisager sous un rapport plus conforme à la situation de mon cœur, que l'amitié qui lie aujourd'hui madame Depréval et ma mère. J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc ».

M. Birton mit tant de zéle à nous obliger, que, cinq semaines après mon arrivée en Angleterre, je terminai l'acquisition d'une terre telle que je la desirois dans ma situation, et avec la somme dont je pouvois disposer. Elle n'étoit qu'à vingt milles de Londres. Nous nous y rendîmes de suite, mon fils et moi, afin d'être à même d'y recevoir la famille de cet honnête négociant qui se faisoit un plaisir de nous prouver, par cette visite, l'intention bien marquée de continuer la liaison formée entre eux et nous.

Lorsque M. Birton arriva, il me remit une lettre qu'il avoit reçue depuis mon départ. Elle étoit de *Suzette*. Je saisis le premier instant où il me fut possible de me retirer pour la lire, pressée de jouir à-la-fois du plaisir d'être au milieu de mes nouveaux amis, et de m'entretenir un moment avec celle que j'avois laissée en France. Que devins-je en apprenant les nouvelles suivantes!

Madame Depréval *à madame* de Senneterre.

« Madame, que je me plaindrois aujourd'hui d'être séparée de vous, si le bonheur dont vous jouissez n'imposoit silence à mes regrets; jamais Suzette n'eut autant besoin de vos conseils et de vos consolations. M. Depréval n'est plus; un accident terrible m'a ravi un époux que je devois aimer, puisqu'il a fait mon bonheur autant qu'il a dépendu de lui. Mes pleurs sont sincères, vous le croirez, madame, vous qui avez été témoin de ses bontés pour moi; vous le croirez, quand vous connoîtrez la manière dont il a péri.

» A peine étions-nous de retour à Paris, que M. Depréval, frappé de la tristesse qui me consumoit, et que tous mes efforts ne pouvoient lui cacher, crut qu'une fête dont je serois l'objet deviendroit pour moi un sujet de dissipation. Il m'avoit forcée à me montrer dans tant de bals cet hiver, qu'il nous devenoit indispensable de rassembler une fois,

dans notre maison, ceux chez qui nous avions été reçus. Je respectois son motif, et vous savez d'ailleurs que mon habitude fut toujours de ne pas m'opposer à ses jouissances. Les préparatifs de cette fête furent pour lui une occupation délicieuse; il mettoit de l'amour-propre à surpasser tout ce qu'il avoit vu.

» Après avoir fait abattre et reconstruire pour décorer une salle telle qu'il la desiroit, après avoir présidé à tous les travaux, il examinoit son ouvrage; il en jouissoit. Le mari d'Augustine venoit d'arriver, et m'avoit remis le paquet dont vous l'aviez chargé pour moi. Oh! ma mère! de combien de baisers je couvris ces caractères sacrés, avec quelle ardeur je me promis de me rendre toujours digne d'une amitié si honorable pour votre fille infortunée! Pressée de remettre à M. Depréval la lettre de votre fils, je cours à son cabinet; on me dit qu'il est dans le salon avec quelques ouvriers, j'y passe, et l'embrassant dans toute la joie de mon cœur, je lui présente l'écrit qui lui étoit destiné. Pendant que je le

lui lisois, un lustre que l'on arrangeoit et sous lequel il étoit placé, tombe. M. Depréval est renversé. Un morceau de cristal entre si profondement dans sa tête, qu'il perdit aussi-tôt connoissance. Noyé dans son sang, je le fais transporter sur son lit; ses douleurs lui arrachoient des cris aigus qui me déchiroient l'ame. Les chirurgiens appelés n'osent donner aucun espoir avant l'opération, et c'est pendant l'opération même, au milieu de tourmens inouis, que mon époux expire.

» Seule au monde, sans parens, avec beaucoup trop de connoissance et pas un ami, atterrée par cette mort subite et violente, je gémissois dans mon appartement, quand Augustine eut le conrage de m'apprendre toute l'horreur de ma situation. Depuis notre séjour à Paris, M. Depréval avoit perdu l'habitude de me confier ses affaires, ses associés lui ayant persuadé que rien n'étoit plus ridicule. Forcée d'examiner ses papiers, de me faire rendre compte par les commis, je me suis bientôt convaincue que cette opulence fastueuse n'avoit aucun fonde-

ment solide. Une grande circulation d'argent rendoit faciles de grandes dépenses; on lui doit beaucoup, mais consultant plus sa vanité que tout autre sentiment lorsqu'il prêtoit, la plupart des billets n'ont aucune valeur réelle. Il doit aussi de son côté, et comme il y a eu de fortes parties mises à l'arriéré par le Gouvernement, rien n'est plus difficile que de termi er de pareils comptes, dès l'instant que M. Depréval cesse de pouvoir continuer les mêmes opérations. Ajoutez les prétentions de sa famille, dont plusieurs membres se sont déjà installés dans ma maison, et me regardent comme la ruine de leurs prétentions ou l'obstacle à leur rapacité, et vous aurez à-peu-près l'idée de ma situation.

» Toutes mes connoissances disparoissent; je n'en suis ni surprise ni affligée: si j'eusse été libre de mes actions, je les aurois prévenues dans cette désertion, qui n'est indécente que par le moment qu'elles choisissent. Je sais que pour se disculper de la bassesse de leur conduite envers moi, elles m'accusent d'avoir

ruiné mon époux par mon luxe et ma coquetterie. Mais j'ai appris de vous, ma mère, qu'il n'y a de vrai juge que sa conscience, et la mienne est tranquille. Ah! si vous étiez encore avec moi, je ne balancerois pas à faire un abandon total de mes droits aux héritiers de M. Depréval, car je suis persuadée que ses affaires arrangées laisseront encore un actif assez considérable. Mes diamans seuls suffiroient pour nous faire vivre dans cette médiocrité après laquelle j'ai toujours soupiré. Conseillez-moi, que dois-je faire? que deviendrai-je? Seule, absolument seule au monde, à mon âge! ô ma mère! vous plaindrez votre Suzette; votre amitié est l'unique bien qu'elle desire, le seul aussi que les événemens ne pourront jamais lui enlever.

» Je ne le cacherai pas à celle qui a l'habitude de connoître mes plus secrètes pensées; bien des fois je me sens prête à céder au découragement; mais quand je fixe les yeux sur votre portrait, que je me rappelle ce que vous avez été, et la résignation avez laquelle vous avez sup-

porté les coups du sort, je retrouve un peu de courage. Seule dans le monde, cependant; madame, cette idée est affreuse! Ah! si votre fils eût épousé miss Anna Birton, j'aurois du moins l'espoir que vos bras me seroient ouverts. Il n'y faut pas penser, je ne le sens que trop ».

Quand je revins vers la société que j'avois chez moi, je fis tous mes effors pour cacher le chagrin que m'avoit donné la lettre de Suzette; c'est à l'œil de mon fils sur-tout que je voulois faire illusion. Il n'ignoroit pas que j'avois reçu des nouvelles de France, et la curiosité qui perçoit dans ces regards augmentoit l'embarras de ma position. « Elle se porte bien, m'empressai-je de lui dire en lui serrant la main; ce soir, venez me trouver dans mon appartement, et je vous donnerai de plus grands détails ». Ce peu de mots suffirent pour le calmer, et nous pûmes nous livrer entièrement à la satisfaction de posséder la famille de M. Birton. Elle n'attendoit pas de nous des éclats de gaîté, mais cette amitié douce

et sensible qui n'appartient qu'au cœur, et que n'excluoient par les diverses sensations que la lettre de Suzette avoit fait naître en moi.

« Mon fils, dis-je à Adolphe aussi-tôt que nous fûmes sans témoin, voilà les nouvelles que j'ai reçues ; lisez-les, et dites-moi sans détour l'effet qu'elles produiront sur vous. Pour vous engager à la confiance, je vous avouerai que quels que soient vos projets, je les approuve d'avance. Je sais ce qu'il m'en a coûté pour avoir voulu être plus sage que vous ; je me contenterai désormais de vous donner des conseils, si vous les réclamez, mais jamais de décider votre conduite ».

Je lui remis alors ma lettre de madame Depréval. Je le considérois avec attention pendant qu'il la lisoit ; mais sa physionomie changeoit si souvent, tant de sentimens s'y peignoient successivement et souvent à-la-fois, qu'il m'étoit impossible de distinguer lequel dominoit en lui. Il garda quelque temps le silence, et recommença de nouveau à lire la lettre entière, mais avec le plus grand calme.

« Vous m'avez promis, madame, de ne vous opposer en rien à mes volontés; eh bien! dans la malheureuse situation où se trouve votre fille, il n'est qu'un parti â prendre. Ecrivez-lui, ma mère, pressez-la de venir vous joindre, et chargez-moi de porter votre lettre ».

« Vous, Adolphe? m'écriai-je. — Elle est seule au monde, madame, et il n'y a que l'un de nous qui puisse voler à son secours. — Et le danger pour vous de rentrer en France? — Si je ne considérois que moi, je les braverois sans effroi; mais je n'oublie pas ce que je dois à ma mère, et j'ose vous répondre que les dangers sont bien foibles auprès des motifs qui me déterminent. A cet égard, je consens à m'en rapporter à M. Birton; nous le consulterons, si vous le desirez. — Tout ce que vous voudrez, mon fils, je le répète encore; mais croyez-vous que Suzette consente à vous suivre? — Elle ne m'aime donc plus, madame! plusieurs fois, vos discours m'avoient fait soupçonner le con-

traire ». Je gardai le silence. « Eh bien ! ajouta-t-il, quand elle auroit cessé de m'aimer, seroit-ce une raison pour moi de changer de résolution ? Ne dois-je pas mon existence entière à la bienfaitrice de ma mère, à celle qui me l'a conservée, qui a fait plus, qui me l'a rendue ? Si j'étois marié, dit-elle, elle viendroit se jeter dans vos bras : j'en fais ici le serment, s'il falloit ce sacrifice à son bonheur et au vôtre, je n'hésiterois pas un seul instant ».

« Embrassez-moi, mon fils, vos sentimens font la gloire et la félicité de votre mère. Ah ! je l'avoue avec joie, Suzette et vous étiez nés l'un pour l'autre. Doués de la même sensibilité, capables tous deux de sacrifier à vos devoirs la passion la plus vive à votre âge, j'ose espérer que votre réunion ne trouvera pas d'obstacles. Mais quelle nécessité de vous exposer à des nouveaux orages ? Suzette viendra, n'en doutez nullement ; une lettre de sa mère suffira ».

« Le croyez-vous, madame, vous qui la connoissez ? Une lettre peut se

perdre ; mais quand elle arriveroit assez vîte pour empêcher que votre fille ne succombât à cette solitude qui fait son désespoir, ne tremblez-vous pas que l'excès de sa délicatesse ne l'égare ? Elle craindra de ne devoir votre approbation qu'à mes larmes ; elle se croira généreuse en renonçant au bonheur ; elle prolongera notre incertitude et ses tourmens. Telle abandonnée qu'elle soit dans le monde, ah ! qu'une femme aussi sensible que Suzette aura d'efforts à faire avant de se décider à venir au-devant d'un époux, si vous prononcez ce nom ; et si vous ne le prononcez pas, n'est-il pas de son devoir de s'éloigner plus que jamais de votre fils? Dans sa position, que de bienséances à respecter ! Elles sont des obligations pour les cœurs délicats. Qui peut les vaincre, si ce n'est l'amour ? Qui plaidera devant Suzette sa propre cause, si ce n'est moi? Mais je compte à peine sur l'amour ; ce qui la décidera, ma mère, ce qui seul en effet pourra vaincre tous les obstacles, c'est l'apparence du danger auxquel je m'ex-

poserai pour elle. Elle me suivra, dans la crainte de vous ravir encore une fois votre fils ».

« Adolphe, Adolphe, je le vois trop; il n'est qu'un sentiment auquel rien ne soit impossible; c'est l'amour. Mettez, sans hésiter, au nombre des motifs qui vous entraînent, le plaisir de la revoir plutôt, de jouir des émotions que lui inspirera votre vue, de goûter enfin dans toute son étendue le bonheur d'être aimé ».

« Eh bien! ma mère, si votre fils aspiroit à tant de félicité, le blâmeriezvous? — Non, mon ami. Nous consulterons M. Birton, et je vous promets de m'en rapporter à lui». Il m'embrassa, et je restai trop occupée de sa joie, de son espoir et de mes craintes, pour pouvoir me livrer au sommeil. Autant que lui, je desirois posséder Suzette; je sentois depuis long-temps que notre bonheur naturel étoit dans cette réunion. Elle seule pouvoit exercer et satisfaire cette profonde sensibilité qui avoit toujours fait le principal caractère d'Adolphe; j'avois assez

lu dans son cœur pour être persuadée qu'Adolphe devoit seul la rendre heureuse ; et sans elle ou sans mon fils, mon existence n'étoit réellement pas complète. Cette disposition ne me calmoit pas sur le projet du voyage, mais elle m'ôtoit la force de m'y opposer. D'ailleurs, parmi les motifs que l'amour avoit suggérés à Adolphe, il y en avait plusieurs qui me paroissoient aussi plausibles qu'à lui. J'avois promis de m'en rapporter à M. Birton, j'attendis avec inquiétude ce qu'il décideroit.

Le lendemain, de bonne heure, mon fils l'amena dans mon appartement ; il lui avoit déjà fait confidence de son voyage, et ne lui avoit rien caché des raisons qui le déterminoient à l'entreprendre. M. Birton me demanda si j'avois quelques motifs particuliers d'appuyer ce projet ; « car ajouta-t-il, jusqu'à présent je ne vois encore nulle nécessité de vous séparer de nouveau, et je ne l'ai pas caché à votre fils. Quand on me consulte, moi, je crois que c'est pour avoir mon avis, et je le donne. Je

conviens que tous les sentimens qui font le charme de la vie, la reconnoissance sur-tout, se trouvent d'accord dans le desir que vous avez de posséder promptement madame Depréval; mais tout cela peut s'arranger par lettres, et je vous promets que les moyens que j'emploierai pour les faire parvenir sûrement, ne vous laisseront aucune inquiétude à cet égard. Mon ami, dit-il, en s'adressant à Adolphe, je vous le répète, vous ne seriez d'aucune utilité à madame Depréval pour ses affaires; au contraire les dangers auxquels elle vous verroit exposé, nuiroient à la tranquillité dont elle a besoin pour les terminer d'une manière ou d'une autre. Sans doute la solitude dans laquelle elle se trouve est triste, mais vous n'espérez pas qu'elle fera d'abord de vous sa société intime, et je soutiens que l'espoir, la certitude de venir se réfugier dans le sein de madame de Senneterre, suffira seule pour calmer ses esprits. Vous devez ménager sa délicatesse, et penser à votre mère. Aujourd'hui je le crois, vous pourriez,

sans danger, parcourir la France; mais qui vous répond que demain, dans huit jours, il vous seroit possible d'en sortir? Vos diables de Français... — M. Birton! s'écria mon fils. — Oui, oui, je sais que vous n'aimez pas que l'on dise du mal de votre patrie, et vous avez raison. Allons, ne nous occupons que de votre mère. Songez-vous à tout ce que l'incertitude auroit de cruel pour elle, pour ma famille, pour moi, monsieur, qui ai l'amitié d'un père à votre égard? Si j'en avois l'autorité, vous ne partiriez pas. Le souvenir du passé me donneroit la force de vous résister, et madame de Senneterre sera de mon avis ».

« Monsieur, lui répondis-je, quand je vis qu'Adolphe gardoit le silence, je n'ose en vérité avoir une volonté, Le souvenir du passé que vous réclamez avec raison, est cependant ce qui m'ôte le courage, je sens trop vivement ce que je souffrirois en sachant mon fils exposé à la vengeance des loix qui le proscrivent; mais je sens également que s'il perdoit encore une fois, par ma faute, l'occasion

d'être heureux, sa douleur me conduiroit au tombeau ».

« Eh bien! madame, qu'il accorde les premiers jours à sa mère, à la prudence, à ses amis; qu'il se contente d'aller attendre madame Depréval au port neutre où elle peut s'embarquer, et abandonnons à cette femme, dont l'amitié et le courage vous sont connus, le soin de la conduite qu'il tiendra ».

Cet avis étoit trop sage pour qu'Adolphe pût se défendre de l'adopter; il me convenoit beaucoup aussi; je pouvois, sans crainte, confier à Suzette le soin de mon bonheur et les jours de mon fils; ce fut donc à ce dernier parti que nous nous arrêtâmes. M. Birton devoit retourner le lendemain à Londres avec sa famille. Je remis à Adolphe, qui les accompagna, la lettre suivante, et mes pleurs à l'instant de son départ, lui apprirent, mieux que mes discours l'auroient pu faire, combien ma destinée étoit liée à la sienne.

Mad. DE SENNETERRE *à madame* DEPRÉVAL.

« COMMENT ma fille chérie peut-elle se croire seule au monde? Ai-je donc cessé d'exister ? Et faut-il que mon fils soit malheureux pour que Suzette trouve un asyle auprès de sa mère ? Ah ! mon amie, j'ai si souvent regretté de m'être opposée à un mariage qui seul pouvoit faire le bonheur de deux êtres en qui reposent toutes mes affections, que vous ne me punirez pas de nouveau par un refus. Ne l'ai-je pas été suffisamment par le départ d'Adolphe, par les larmes que vous me dérobiez; et dont il m'étoit si facile de deviner la cause?

» Mon amie, j'ai lu dans votre cœur, et c'est sur lui le seul que je compte aujourd'hui. Vous n'avez encore vécu que pour remplir des devoirs sacrés et pénibles; le temps est venu où ils seront tous d'accord avec votre bonheur. Venez, mon amie, venez recevoir aux pieds des autels un nom que depuis long-temps ma reconnoissance vous a donné. Nous

ne demandons pas de fortune, nous ne voulons que Suzette. Je sens, ma chère fille, combien votre délicatesse aura à souffrir; je sais que c'est moi qui devrois aller au-devant de vous; mais il est des situations, et c'est la mienne, devant lesquelles toutes les nuances de société disparoissent iuvinciblement.

» Suzette, c'est à genoux que votre mère vous demande le bonheur de son fils; la refuserez-vous, quand vous saurez que ce fils qui n'a jamais cessé de vous aimer, qui adore en vous celle qui m'a sauvée de l'humiliation, est décidé, si vous balancez un moment, à aller lui-même réclamer votre main au péril de sa vie? Eh bien! ce projet, qui vous fera frémir, a reçu mon consentement; tant il est vrai que la mort nous paroît, à l'un et à l'autre, préférable à la douleur de vivre sans vous. Bonjour, mon amie; c'est Adolphe qui se charge de vous faire passer la prière de votre mère.

P. S. » Comme votre modestie pourroit vous faire craindre de ne devoir ma démarche qu'à l'amour de mon fils et à

ma reconnoissance, je vous dirai que nous avons consulté M. Birton, pour lequel nous n'avons rien de caché, depuis votre veuvage. Cet homme respectable assure que, fût-il pair d'Angleterre, s'il rencontroit une seconde Suzette, il la préféreroit à qui que ce fût pour son fils; mais qu'il n'y en a pas deux. Ce sont ses expressions ».

ADOLPHE *à madame* DEPRÉVAL

« MADAME, la lettre de ma mère vous apprendra qu'elle et M. Birton m'ont seuls empêché de braver tous les dangers pour aller tomber à vos genoux. Je ne sais quel espoir m'animoit à l'instant où j'en formois le projet; mais en approchant de vous pour apprendre plutôt la décision de mon sort, l'espérance s'est évanouie. Comment croirai-je en effet que celle que j'ai abandonnée, que j'ai laissé sacrifier, puisse se fier à mon amour, et veuille unir sa destinée à la mienne? Vous rappellerez-vous, Suzette (pardonnez-moi ce nom qui m'est si cher), que jamais un seul de vos regards ne m'a laissé

deviner si vous étiez sensible à la passion du malheureux Adolphe ? Ah ! si j'avois eu le bonheur de vous attendrir, si mon cœur avide eût pu concevoir la moindre espérance, si un aveu de Suzette eût enchaîné mes pas, je puis le jurer par tous les tourmens que j'ai endurés depuis mon fatal départ, aucune puissance au monde, aucune considération n'auroit pu rompre ce que l'amour auroit uni. Mais vous ne connoissez pas ce sentiment impérieux qui embrase l'ame, maîtrise toutes les pensées, et attachant l'existence entière à celle d'un objet adoré, décide du bonheur ou du malheur de la vie. Vous n'avez jamais aimé, Suzette ; je me le suis répété mille fois depuis notre séparation. Le ciel semble vous avoir fait naître pour les vertus, pour l'amitié, mais non pour partager l'amour que vous inspirez. Quelle sera donc ma destinée ? Que deviendrai-je ? Que deviendra ma mère, si vous nous abandonnez ? Je n'ose fixer mes pensées sur l'avenir.

» Mais puis-je vous entretenir de moi, quand votre situation, vos malheurs de-

vroient seuls m'occuper ? Ma mère vous offre un asyle, l'amitié qui vous unit ne vous laisseroit pas balancer un instant à l'accepter, si elle étoit seule, ou si j'étois.... Suzette, je n'ose achever cette phrase que vous avez froidement tracée dans notre dernière lettre. Moi marié ! Ah ! lorsque les obstacles m'interdisoient jusqu'à l'espérance, j'avois fait le serment de ne jamais lier ma destinée à celle d'une autre femme ; mes souvenirs suffisoient seuls au bonheur et au malheur du reste de ma vie. Cependant, madame, si ma présence devoit changer la félicité que vous vous promettez auprès de ma mère, parlez ; pourvu que vous soyez heureuse, il n'est pas de sacrifice au-dessus de mes forces. Vous, Suzette, vous seule ; voilà ce qui m'occupe, ce qui m'a occupé, et m'occupera jusqu'à mon dernier soupir. Que ne puis-je vous exprimer la pureté de mes sentimens ! j'ose croire que vous en seriez attendrie. Etoit-ce moi que je plaignois depuis notre séparation ? Etoit-ce sur mon bonheur que je tremblois ? Oh ! non, mon sort étoit accompli. Mais

je connoissois la délicatesse de Suzette, et je gémissois de la crainte qu'un mariage dans lequel elle n'avoit pas été consultée...... Affreux souvenir! Madame, ayez pitié de moi; j'attends vos ordres, j'attends avec autant d'inquiétude que d'effroi l'arrêt que vous prononcerez. Suzette, Suzette, il sagit de la vie du malheureux Adolphe ».

J'étois restée seule à la campagne, ayant refusé l'offre que M. Birton m'avoit faite, de laisser auprès de moi celle de ses filles dont la société me conviendroit le mieux. Il est des situations dans lesquelles la solitude a moins d'ennui que des distractions auxquelles il faut se prêter par complaisance, et qui cependant ne produisent nul effet sur les pensées qui vous occupent sans cesse. Plus j'approchois du bonheur, plus je considérois avec crainte toutes les chances qui pouvoient le retarder ou peut-être le renverser pour toujours. Mon fils m'avoit écrit pour m'apprendre que son voyage avoit été rapide. Je comptois les jours avec

inquiétude ; je le vis bientôt revenir, et revenir sans Suzette. Il me seroit impossible d'exprimer l'effet que son retour fit sur moi. Il s'en apperçut, et s'empressa de me rassurer en me disant qu'il avoit obéi aux ordres de madame Depréval. En même temps il me remit les deux lettres suivantes.

Madame Depréval *à monsieur* de Senneterre.

« Monsieur, j'ai reçu la lettre de madame votre mère, et je m'empresse d'y répondre ; je vous l'envoie sans être cachetée, afin que vous ne puissiez pas m'accuser de garder le silence sur la vôtre. Vous n'avez pu oublier depuis combien peu de temps j'ai perdu un époux dont les bontés m'ont souvent consolée dans les malheurs inséparables de la vie. Si j'ai sur vous autant d'empire que vous le dites, vous ne me refuserez pas de porter vous-même cette lettre à ma bienfaitrice. Croyez, monsieur, que votre projet de venir en France m'a vivement émue, et que je

ne me consolerois jamais de vous exposer à un danger dont mon cœur frémit à chaque instant ».

La même à Mad. DE SENNETERRE.

« EST-CE vous, ma mère, qui me demandez à genoux de faire le bonheur de votre fils, d'aller vivre toujours, toujours avec ma bienfaitrice ! Moi, Suzette, qui se serois trouvée trop heureuse de vous servir, et qu'une seule de vos caresses suffit pour consoler de l'adversité ! O madame ! vous dites que vous avez lu dans mon cœur. Hélas ! je craignois d'y lire moi-même, et je sens trop qu'il est des sentimens impossibles à vaincre et à cacher à l'œil de l'amitié. Je ne me pardonnerois pas ma foiblesse, si la bonté avec laquelle vous m'appelez votre fille, ne m'apprenoit que du moins j'ai fait tout ce qu'il étoit en mon pouvoir pour accomplir mes devoirs envers mon époux ; l'approbation de madame de Senneterre, plus que mes propres réflexions, m'empêche de rougir de moi-même.

„ Sans doute, vous le connoissez bien le cœur de Suzette, puisque trop sûre des sentimens qui l'ont toujours occupé, vous avez craint qu'elle ne refusât d'aller vivre auprès de vous. Mais, madame, sans croire aux éloges que votre bonté me prodigue, je ferai taire tout ce qui m'est personnel, pour vous assurer qu'un ordre, un desir de ma mère, seront toujours la seule règle de ma conduite. Suzette ira se jeter à vos genoux, et vous remercier de vos bienfaits. Mais, madame, trouverez-vous extraordinaire que j'exige que votre fils ne m'attende pas, et que je vous prie de venir au-devant de moi jusqu'à Londres. J'ai besoin de vous voir seule, ou du moins au milieu de la famille de M. Birton. Je compte tellement sur votre complaisance à cet égard, que je n'attendrai pas votre réponse. N'osant de même prévoir ce que fera M. de Senneterre, je suis très-décidée à ne pas l'instruire du lieu où je m'embarquerai, et il auroit d'autant plus de tort de venir à Paris en ce moment, qu'il ne m'y

trouveroit pas. Je ne sais quand j'y reviendrai; je ne sais même si j'y reviendrai avant mon départ.

» Adieu, ma mère, ma bienfaitrice, adieu pour bien peu de temps encore, et alors toujours à vos côtés, celle que vous avez élevée jusqu'à vous, apprendra, par votre exemple à se faire aimer de tous ceux qui auront attaché leur destinée à la sienne. Ah! madame, comme mon cœur s'agite à cette idée! Est-il vrai que je pourrai faire son bonheur »?

Toujours Suzette, m'écriai-je après avoir lu sa lettre. — Ah! oui, ma mère, me répondit Adolphe, toujours la même; ne sacrifiant rien à l'amour, et cependant forçant celui qui l'aime avec idolatrie à respecter ses volontés, à l'admirer jusques dans ses rigueurs. Telle elle étoit il y a sept ans, telle elle est aujourd'hui.

Nous partîmes pour Londres la semaine suivante; Adolphe croyoit avancer le temps en cédant à son impatience. Enfin le jour heureux arriva, et nous eûmes le bonheur d'être tous réunis. M.

Birton et son épouse se firent un plaisir de présenter Suzette aux autels. Sa modestie, sa sensibilité et les graces répandues sur toute sa personne, justifièrent promptement les éloges que nous lui avions donnés.

Avant de quitter la France, elle avoit assuré le sort d'Augustine et de son mari; elle avoit transigé avec les héritiers de M. Depréval, et sa fortune, dont mon fils lui abandonna l'entière disposition, fut placée dans la maison de l'honnête négociant qui lui servit de père à son mariage.

Nous retournâmes bientôt dans l'habitation que j'avois achetée des débris de mon ancienne opulence. C'est-là qu'entre l'amitié, l'amour, tous les sentimens qui attachent à la vie, Adolphe, son épouse et moi, nous jouissons d'une tranquillité achetée par tant de larmes, ne regrettant ni les richesses, ni les rangs, si souvent pénibles par les devoirs qu'ils imposent. Suzette, oubliant que nous lui devons le bonheur, se conduit comme si elle nous avoit des obliga-

tions de celui qu'elle éprouve, et, par toutes ses actions, nous force à répéter tous les jours avec un nouveau plaisir, *toujours*, *toujours Suzette*.

FIN.

OEUVRES

DE MADAME

DE FONTAINES.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE LITTÉRAIRE.

LA COMTESSE DE SAVOIE. HISTOIRE D'AMÉNOPHIS.

A PARIS,

Chez D'HAUTEL, Libraire, rue de la Harpe, n° 80, près le Collège de Justice.

1812.

NOTICE
SUR LES ROMANS
DE
MADAME DE FONTAINES.

Un roman aussi intéressant par lui-même que *la Comtesse de Savoie*, roman, auquel Voltaire est présumé avoir eu quelque part, et qui a fourni à ce grand poëte l'idée de deux de ses tragédies, méritoit bien l'honneur d'être réimprimé. Les deux premières éditions qui furent faites sous les yeux de l'auteur, l'une en 1722, l'autre peu d'années après, sont depuis long-temps devenues très-rares: elles étoient d'ailleurs imprimées avec une extrême négligence. Depuis ce temps, la *Comtesse de Savoie* n'a point été publiée séparément : on la trouve dans un ancien recueil, intitulé Bibliothèque de Campagne, et elle a été jointe à la collection in-8o. des Œuvres de Mesdames de La Fayette et de Tencin. Nous croyons donc rendre service aux

amateurs d'un genre de lecture aussi agréable, en donnant, dans un format commode et portatif, cette nouvelle édition des deux charmans ouvrages de madame de Fontaines.

On a peu de détails sur la vie de leur auteur. Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givry mariée au comte de Fontaines dont elle eut un fils et une fille, et que la mort enleva à la société et aux lettres en 1730, étoit fille d'un gouverneur de Metz. M. de Givry s'est acquis des droits éternels à la reconnoissance des Juifs de Metz, en procurant à ces descendans des Israélites fixés depuis long-temps dans cette province qui, sous le nom des Trois Evêchés, appartenoit à la France, dès l'année 1552, un établissement solide, et une protection plus efficace que celle dont ils avoient joui jusqu'alors. Il les soumit aussi à une surveillance sévère qui tourna à leur profit, parce qu'en faisant cesser les coupables abus auxquels se portoient des hommes réprouvés par les lois, elle les rendit moins odieux. Ces malheureux Juifs ne croyoient rien devoir à la société qui les avoit en horreur : ils enlevoient chaque jour des enfans chrétiens pour les instruire dans leur religion, et maintenir leur

nombre que de cruelles persécutions menaçoient d'éteindre. Peu de temps avant l'entrée en fonctions de M. de Givry, il s'étoit passé un événement atroce dont les *Causes Célèbres* nous ont transmis le souvenir. Un enfant de trois ans ayant été enlevé par les Juifs le jour de leur fète des Trompettes, on fit des recherches exactes dans tout le pays Messin. Le ravisseur fut découvert et condamné au supplice du feu. Les autres Juifs, pour sauver la vie de leur frère, eurent recours au plus affreux des expédiens; ce fut d'assassiner le malheureux enfant qu'ils avoient ravi, et d'exposer ses membres sanglans dans une forêt, comme s'il eût été déchiré par quelque bête féroce. L'artifice étoit trop grossier pour réussir : il ne fut pas permis de douter que ces misérables s'étoient efforcés de cacher, par un nouveau crime, plus barbare que le premier, celui qu'ils avoient déjà commis. Raphaël Lévi subit son arrêt; mais on ne put acquérir des preuves positives contre les autres Juifs, notamment contre Gédéon Lévi, qui fut seulement condamné au bannissement par un arrêt définitif. Dans cette circonstance, quoique la synagogue de Metz ne fût ni au-

torisée, ni reconnue par le gouvernement, le principal rabbin, Maïeur Schuaube, fut condamné à trois mille livres d'amende, comme n'ayant pas pris toutes les précautions convenables, soit pour empêcher un tel forfait, soit pour en faire connoître les auteurs.

M. de Givry, père de madame de Fontaines, représenta fort sagement que le meilleur moyen de prévenir désormais de pareils crimes, étoit de mettre les Israélites de Metz et des environs sous la surveillance de l'autorité, tout en paroissant favoriser leur culte. Ses projets furent adoptés : on établit à Metz une synagogue, et les Juifs, par reconnoissance, firent à M. de Givry une pension considérable, transmissible à ses descendans.

A l'époque où madame de Fontaines, fréquentant les meilleures sociétés de Paris, et particulièrement celles où brilloit déjà le jeune Voltaire, composoit et étoit sur le point de mettre au jour la *Comtesse de Savoie*, on fit contre les Juifs de Metz des plaintes d'un genre moins grave, mais qui excitèrent le gouvernement à user de moyens de répression. Les usures criantes des Israélites dans les Trois-Evêchés, don-

nèrent lieu à des griefs et à des mesures à peu près de la même nature que ceux qui ont fait, il y a peu d'années, l'objet d'un décret impérial. On ne se borna point à venir au secours des particuliers lésés; et l'on fit restituer aux Juifs de Metz, par de fortes *taxes*, une portion de leurs profits illégitimes. C'est à cette particularité que Voltaire fit allusion, dans une pièce de vers qu'il adressa à madame de Fontaines sur son nouveau roman. Voici cette pièce, qui porte la date de 1713 :

La Fayette et Segrais, couple sublime et tendre,
Le modèle avant vous de nos galans écrits,
Des Champs Élysiens, sur les aîles des Ris,
Vinrent depuis peu dans Paris.
D'où ne viendroit-on point, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus et pourtant pleins de joie,
Ils mirent Zayde aux pieds
De la Comtesse de Savoie.
Ils avoient bien raison. Quel Dieu, charmant auteur,
Quel Dieu, vous a donné ce langage enchanteur,
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse
Que Fénélon seul avoit joint,
Ce naturel aisé dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croiroit que l'amour vous inspire?
Mais vous vous contentez de vanter son empire;
De Mendoce amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuse foiblesse
D'une maîtresse,

Qui lui fait en fuyant un si charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,
Vous qui les pratiquez si peu?
C'est ainsi que Marot, sur sa lyre incrédule,
Du Dieu qu'il méconnut prôna la sainteté.
Vous avez pour l'amour aussi peu de scrupule :
Vous ne le servez point, et vous l'avez chanté.
Adieu. Malgré *mes épilogues*,
Puissiez-vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre synagogues (1)!

Voltaire n'avoit que dix-sept ans quand il composa ces vers, et cependant ils offrent la preuve incontestable que madame de Fontaines lui lisoit, à lui particuliè-

(1) Un des précédens éditeurs des romans de madame de Fontaines, a eu tort, selon nous, de regarder comme une censure de la conduite de son père, ce dernier vers, *Et taxer quatre synagogues*. Il suppose que M. de Givry *taxoit* à son profit les juifs à qui il rendoit service. « C'est évidemment, dit-il, au « parti que M. de Givry tira en cette occasion de ses « bons offices, que Voltaire fait allusion. » Il nous semble qu'un pareil compliment auroit été fort maladroit, et qu'il auroit été plus maladroit encore aux enfans de M. de Givry d'y donner de la publicité. Les détails historiques dans lesquels nous sommes entrés, expliquent suffisamment ce passage; et nous voyons déjà dans ce vers les traces de la haine que Voltaire paroît avoir toute sa vie vouée au peuple juif. Nous terminons cette note par faire remarquer que, dans le dictionnaire historique, édition de Caën, 1783, on prétend que ce furent les *jésuites* dont M. de Givry favorisa l'établissement à Metz.

rement, ses écrits; qu'elle les soumettoit à ses observations critiques, à ses corrections, ou comme il le dit lui-même à ses *épilogues*. D'après cela, il n'est pas étonnant qu'il ait regardé le sujet de la *Comtesse de Savoie*, comme lui appartenant, aussi bien qu'à madame de Fontaines: sa tragédie d'Artémire, qui fut jouée en 1720, offre absolument le même plan, la même marche, les mêmes détails; il n'y a que les noms à changer. Artémire, épouse de Cassandre, roi de Macédoine, tient la place de la Comtesse; au lieu du comte de Pancallier, c'est le ministre Pallante, qui veut perdre, par un odieux artifice, celle dont il n'a pu toucher le cœur; Philotas est l'amant aimé et vertueux de la reine: enfin, le dénoûment est à-peu-près le même. Au combat singulier, ou *jugement de Dieu*, qui n'étoit pas dans les mœurs macédoniennes, Voltaire a substitué une révolte du peuple, excité par Philotas, en faveur d'Artémire: Pallante et le roi perdent tous deux la vie dans la bataille; rien ne s'oppose plus à l'union d'Artémire et du généreux Philotas. Il ne reste de cette tragédie que des fragmens, et entr'autres le rôle entier d'Artémire: Voltaire avoit composé ce rôle pour une

actrice qui étoit sa maîtresse, et que lui-même s'étoit plû à former dans l'art dramatique. Tant de soins et le souvenir réçent du glorieux succès d'Œdipe ne purent faire réussir Artémire : cette pièce tomba dès la première représentation. La Harpe, en donnant dans son Cours de Littérature (1) l'analyse d'Artémire, déclare que le sujet n'en étoit pas bien choisi, que le plan étoit fort défectueux. Mais les raisons même qu'il allègue pour prouver que l'on ne pouvoit fonder une tragédie sur un pareil sujet, suffiroient pour démontrer qu'il étoit très-favorable à un roman.

Il paroît au surplus que, lorsque La Harpe publia les douze premiers volumes de son Lycée, il n'avoit point encore connoissance de la *Comtesse de Savoie*, puisqu'il ne cite point cette jolie production, comme ayant pu fournir quelques secours à l'auteur, soit d'Artémire, soit de Tancrède : c'est seulement dans un des derniers volumes qui servirent de complément à cet ouvrage, qu'il dit (2) que Voltaire pourroit bien avoir tiré le sujet de Tancrède de la *Comtesse de Savoie*.

(1) Tome IX, page 49.
(2) Tome XIV, page 250.

Cependant l'imitation est beaucoup plus sensible dans Artémire. Aménaïde n'est point mariée; elle n'est point victime des combinaisons perfides d'un amant jaloux. Une lettre qu'elle a écrite à Tancrède est surprise, et les apparences font croire qu'elle s'adresse à Solamir, l'ennemi de son pays. Tancrède lui-même, en embrassant sa défense, la croit coupable : cette situation est plus théâtrale; mais il auroit été difficile de prolonger dans un roman une pareille erreur avec quelque vraisemblance. Mendoce volant au secours de la comtesse calomniée, est certain de son innocence ; il ne peut pas dire comme Tancrède au père d'Aménaïde, lorsque celui-ci se plaint de ce qu'aucun défenseur ne s'est offert encore :

Il s'en présentera : gardez-vous d'en douter.
Il s'en présentera, non pas pour votre fille,
Elle est loin d'y prétendre et de le mériter ;
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire et pour votre vertu.

En un mot, comme l'a fort bien observé La Harpe, le nœud de la tragédie de Tancrède semble être une espèce de problême à résoudre. « Il faut, dit-il, trouver « le moyen de fonder l'intérêt de cinq

« actes uniquement sur l'amour; et cependant les deux amans ne pourront se voir et se parler qu'un seul moment au quatrième acte, entourés de témoins, et comme étrangers et inconnus l'un à l'autre. »

Or, ce n'est pas là du tout le plan de la *Comtesse de Savoie*; et nous avons vu que les rapports de ce même roman avec Artémire sont beaucoup plus frappans (1).

Au surplus, cette espèce de plagiat de Voltaire étoit d'autant plus excusable, que l'idée principale n'appartenoit pas tout-à-fait à madame de Fontaines. L'épisode de Genèvre et Ariodant de l'Arioste ne lui avoit pas été d'une médiocre assistance. Ajoutons à cela que madame de Fontaines, en payant aux productions de madame de La Fayette un juste tribut d'admiration, les a imitées dans quelques endroits un peu trop fidèlement.

L'idée de ce merveilleux portrait, qui, selon une prédiction, doit causer tant de

(1) On a observé que le nom de *Tancrède* se trouve dans l'ouvrage de madame de Fontaines; mais les fils de Tancrède de Hauteville, ces valeureux conquérans de la Sicile, ne jouent que des rôles très-secondaires; et le comte d'Eu, leur parent, n'est qu'un personnage épisodique.

malheurs, est empruntée de Zayde : on y voit, comme dans cette fiction charmante de madame de La Fayette, un don Ramir (1) au nombre des principaux personnages. La contrainte que s'imposent Men-

(1) Ce nom de *Ramir* n'est pas plus espagnol que celui de *Ramire*; il faudroit *Ramirez*. On devroit également dire Mendoze, et non pas Mendoce; de même que l'amant de Zayde devroit s'appeler *Gonzalve* et non pas *Consalve*. L'orthographe des noms propres dans les romans étant absolument indifférente, nous l'avons laissée telle que nous l'avons trouvée; mais nous devons observer ici que, notamment dans les OEuvres de madame de La Fayette, nous avons souvent restitué la véritable orthographe des noms de lieux, ou des personnages historiques. Toutes les éditions antérieures présentent le mot *don* avec un *m* devant les noms propres espagnols. On y voit *dom Ramire*, *dom Garcie*, etc. Ce mot ne s'écrit de cette manière que devant les noms des bénédictins, où il est directement l'abréviation de *Dominus*. En espagnol, on dit toujours *dòn* pour les hommes, et *dona* pour les femmes. Une chose assez digne de remarque, c'est que ce mot *don*, de même que le mot *sir* en anglais, s'emploie exclusivement devant les *prénoms* des nobles, et jamais devant les noms de famille. Le héros de Michel Cervantes, quoique gentilhomme, et ayant droit de prendre le *don*, fut obligé de rêver *huit grands jours* pour métamorphoser *Quixada* ou *Quesana*, qui étoit son vrai nom, en celui de Don Quichotte. Aucun des traducteurs de ce fameux roman ne s'est occupé d'éclaircir un passage, dont les lecteurs peu instruits ne peuvent saisir tout le sel.

doce et surtout la Comtesse est imitée de la *Princesse de Clèves*: il est vrai que les dénoûmens sont tout-à-fait opposés; mais quand il s'agit de comparaisons, les *dissemblances* sont tout autant à observer que les *ressemblances*.

Nous nous sommes étendus assez longuement sur ce qui concerne la *Comtesse de Savoie*, parce que cette discussion ne nous a point paru sans intérêt. Nous ne dirons rien d'*Aménophis*; nous ignorons si c'est un des trois ou quatre romans que madame de Fontaines devoit lire par année à son jeune Aristarque : ce qui autoriseroit à penser le contraire, c'est qu'il n'a pas, à beaucoup près, le mérite de la *Comtesse de Savoie*. Les événemens sont un peu confus; et l'on ne voit pas trop pourquoi l'auteur est allé en puiser le sujet dans l'histoire apocryphe d'une certaine reine de Libye, qui, en un seul accouchement, seroit devenue mère de sept princes.

Au reste, l'histoire d'Aménophis n'est pas sans agrémens, et, puisque nous n'avons que ces deux productions d'une femme si estimable par son talent, nous devions les réunir dans le même recueil, à l'exemple des Éditeurs qui nous ont précédés.

LA COMTESSE
DE SAVOIE.

Les annales d'Espagne sont remplies des fameux démêlés des Tolède et des Mendoce: ces deux maisons, les plus illustres du royaume, avoient l'une pour l'autre, une haine qui duroit depuis plusieurs siècles; et cette haine, en naissant, étoit, dans leur cœur, aussi naturelle que la vie: leur animosité parut plus vive que jamais, dans le temps que Henri Ier régnoit en France, et que la plupart des provinces d'Espagne avoient leur souverain particulier: celle de Murcie étoit possédée par les Mendoce. Le chef de cette maison se trouva, dans une grande jeunesse, maître de ses actions: non-seulement il étoit parfaitement beau et bien fait; mais il avoit encore toutes les qualités qui font les grands héros. Comme il ne respiroit que les occasions d'acquérir de la gloire, la paix qui régnoit dans toutes les Espagnes, lui fit former le dessein d'exercer sa valeur contre les Tolède,

ses ennemis déclarés. Il assembla ses vassaux, et mit sur pied un armée plus redoutable par le zèle et la valeur de ceux qui la composoient, que par leur grand nombre. Les Tolède, qui en furent avertis, assemblèrent de leur côté un corps de troupes considérable. Ils ne se laissèrent pas prévenir par Mendoce; ils marchèrent au-devant de lui : ces deux armées, animées par leur chef, se joignirent à quatre lieues de Carthagène, où elles commencèrent un des plus sanglans combats qui se soient jamais donnés. Il y avoit déjà un grand nombre de morts de part et d'autre, lorsque dona Isabelle, sœur de Mendoce, jeune veuve d'une piété et d'une vertu exemplaires, en fut avertie. Tremblante pour les jours de son frère qu'elle aimoit pasionnément, elle fit vœu de faire le voyage de Rome à pied, au cas qu'il revînt victorieux. Ces sortes de vœux étoient fort en usage en ce temps-là; celui de dona Isabelle fut exaucé : Mendoce combattit avec tant de valeur, qu'il remporta une entière victoire; les Tolède, malgré leur haine, se trouvèrent réduits à demander la paix. Mendoce, dont tous les sentimens étoient nobles et généreux, préféra aux avantages

qu'il auroit pu tirer de sa victoire, la gloire d'accorder la paix à ses ennemis vaincus et humiliés. Après l'avoir signée, il revint triomphant dans Carthagène, ville capitale de ses états. Il étoit lui-même le principal ornement de son triomphe : jamais on n'avoit vu tant de graces et de charmes dans une même personne, ni tant de gloire dans une si grande jeunesse. Les peuples enchantés ne pouvoient se lasser de l'admirer et de lui marquer leur zèle; mais la joie de dona Isabelle, de voir Mendoce échappé d'un si grand péril et vainqueur de ses ennemis ne se peut exprimer. Elle étoit persuadée que son vœu y avoit contribué : dans cette pensée, elle ne songea qu'à l'accomplir promptement ; elle en parla à son frère : quelque touché qu'il fût de cette marque d'amitié de sa sœur, il eut peine à l'approuver ; il trouvoit qu'il y avoit de l'imprudence à elle de s'être engagée à faire un voyage si long et si pénible à pied. Il n'oublia rien pour la détourner de ce dessein; mais dona Isabelle, qui croyoit devoir le salut de son frère au vœu qu'elle avoit fait, voulut absolument l'exécuter. Elle avoit épousé un prince des Asturies; et, depuis sa mort, elle s'é-

toit retirée auprès de Mendoce : il consentit enfin à la laisser partir ; il lui donna une suite nombreuse pour l'accompagner. Comme elle ne vouloit point se faire connoître, elle prit, en partant, un habit de pélerine, et en fit prendre à toute sa suite. Le zèle avec lequel elle entreprenoit un si grand voyage, lui en fit supporter les incommodités avec plaisir : elle traversa une partie de la France ; et, après avoir passé les Alpes, elle arriva à Turin.

Odon, comte de Maurienne et de Savoie, y faisoit son séjour, depuis qu'Adélaïde de Suze, dont il étoit veuf, lui avoit apporté en dot le comté de Turin, Suze et le Val d'Aouste ; il venoit d'épouser, en secondes noces, une sœur d'Edouard, roi d'Angleterre, qui passoit pour un chef-d'œuvre de la nature. Dona Isabelle en-put résister à la curiosité de juger par elle-même, si la beauté de la comtesse de Savoie étoit aussi parfaite qu'on le publioit. Elle s'informa des moyens de la voir ; on lui apprit que cette princesse alloit tous les jours se promener sur les bords du Pô : dona Isabelle se plaça sur son chemin, à l'heure qu'on lui avoit dit qu'elle devoit passer ; elle n'y fut pas long-temps sans la

voir paroître, suivie d'une cour pompeuse et galante. Le hasard favorisa le désir de dona Isabelle ; la comtesse s'arrêta pour donner quelqu'ordre précisément vis-à-vis d'elle, et lui donna le temps de la considérer. Quelque prévenue que fût dona Isabelle de la beauté de la comtesse, elle en fut si frappée, qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier en langage espagnol : Qu'elle est belle! si le ciel eût permis que mon frère et cette princesse eussent été unis, ils auroient fait l'admiration de toute la terre. La comtesse entendoit l'espagnol ; on est toujours flatté d'être admiré, quelqu'accoutumé que l'on soit à l'être : la comtesse regarda avec attention celle qui venoit de tenir ce discours ; elle lui trouva tant de beauté et un air si noble dans son habit de pélerine, qu'elle ne douta pas qu'elle ne fût une personne d'une condition relevée : ce qui contribua encore à l'affermir dans cette idée, c'est qu'elle remarqua que la suite nombreuse de pélerins et de pélerines qui accompagnoit dona Isabelle sembloit se tenir éloignée d'elle avec une sorte de respect. Elle continua cependant de marcher ; mais elle ordonna qu'on suivît cette étrangère, qu'on

lui dît de sa part qu'elle vouloit lui parler, et qu'elle l'attendît dans son palais au retour de la promenade. Cet ordre fut exécuté : dona Isabelle crut ne devoir pas refuser la comtesse ; elle consentit à ce qu'elle exigeoit d'elle ; et elle se laissa conduire au palais.

Cependant la comtesse, l'esprit occupé de la pélerine et de son discours, avoit une sorte de curiosité inquiète qui ne lui permit pas de goûter le plaisir de la promenade ; elle la finit de meilleure heure qu'elle n'avoit accoutumé : elle trouva en arrivant dona Isabelle dans son appartement ; et, voulant lui parler sans témoins, elle lui fit dire de la suivre dans son cabinet. Dès qu'elle y fut entrée, la comtesse la traita avec beaucoup de bonté ; elle lui fit plusieurs questions en espagnol : dona Isabelle y répondit avec tant d'esprit et de politesse, que la comtesse fut presque convaincue qu'elle étoit fort au-dessus de ce qu'elle vouloit paroître ; elle lui laissa voir ses soupçons, et elle la pria avec tant d'instance de ne se point cacher à elle, que dona Isabelle, malgré la répugnance qu'elle avoit de se faire connoître, se rendit aux manières flatteuses et engageantes

de la comtesse ; elle lui apprit sa naissance et le sujet de son voyage. Après les premiers complimens, la comtesse, regardant dona Isabelle, avec un souris charmant : A en juger, madame, lui dit-elle, par le voyage que vous faites et par le discours que vous avez tenu, quand j'ai passé auprès de vous, il faut convenir que jamais sœur n'a aimé un frère si tendrement que vous aimez Mendoce. Dona Isabelle fut d'abord un peu embarrassée de ce que son discours avoit été entendu ; elle se remit cependant, et elle répondit à la comtesse qu'il étoit vrai que son voyage marquoit sa tendresse pour son frère ; mais qu'à l'égard de ce qu'elle avoit dit d'avantageux de lui dans une langue qu'elle croyoit être ignorée d'elle, l'amitié n'y avoit nulle part. Je n'ai parlé de lui, continua-t-elle, que comme les personnes les plus indifférentes qui le connoissent en parlent ; et j'ose même vous assurer, ajouta-t-elle, qu'il passe dans toutes les Espagnes pour ce qu'on y a jamais vu de plus accompli ; mais, madame, dit dona Isabelle, en tirant de sa poche une boîte qu'elle présenta à la comtesse, si vous daignez jeter les yeux sur le portrait que renferme cette

boîte, vous jugerez vous-même, si j'ai eu tort de vanter la beauté de mon frère. La comtesse prit la boîte avec vivacité, elle considéra le portrait avec un trouble et une agitation qu'elle n'avoit jamais sentis : elle se seroit oubliée en le regardant, si l'arrivée du comte n'eût interrompu le plaisir qu'elle goûtoit à le considérer. La vue de son mari dans ce moment, la fit rougir ; elle craignit, sans savoir pourquoi, qu'il ne vît le portrait ; elle referma promptement la boîte ; et, par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, au lieu de la rendre à dona Isabelle, elle la garda ; et, s'avançant au-devant du comte avec cet air gracieux qui accompagnoit toutes ses actions, elle lui présenta dona Isabelle de Mendoce, et elle lui expliqua les raisons qui la faisoient voyager en habit de pélerine.

Le comte, après avoir rendu à dona Isabelle tout ce qu'il crut devoir à une personne d'une naissance si illustre, sur ce que la comtesse lui fit entendre que cette princesse ne vouloit point paroître en public, sortit pour ne la pas contraindre. Dona Isabelle et la comtesse passèrent le reste de la journée ensemble : Men-

doce fut presque toujours le sujet de la conversation : la comtesse pressa inutilement dona Isabelle de faire quelque séjour à Turin ; tout ce qu'elle put obtenir d'elle, ce fut d'y repasser à son retour de Rome. Pour m'assurer de la promesse que vous me faites, madame, lui dit la comtesse d'un air enjoué, je garderai le portrait de ce frère qui vous est si cher, comme un gage assuré de votre retour. Dona Isabelle parut un peu embarrassée ; elle eut envie de presser la comtesse de lui rendre ce portrait ; mais, croyant qu'un refus en cette occasion paroîtroit bizarre à cette princesse, et pourroit lui faire penser qu'elle répondoit mal à cette marque de son amitié : Je ne sais, madame, lui répondit-elle, si je fais bien d'avoir la complaisance de vous laisser ce prétendu gage ; mais je sais bien que, si mon frère savoit que j'eusse montré un portrait de lui, il m'en sauroit mauvais gré. Ce discours inspira de la curiosité à la comtesse ; elle pressa dona Isabelle de lui dire les raisons qui pourroient le faire trouver mauvais à Mendoce. Auroit-il quelque maîtresse jalouse d'une sœur, madame, dit la comtesse ? Dona Isabelle sourit ; et, après

avoir dit à la comtesse que son frère jusqu'alors avoit vécu dans une parfaite indifférence : Je vois bien, ajouta-t-elle, qu'il faut que je vous apprenne une particularité qui vous fera peut-être trouver un peu trop de foiblesse à Mendoce. On lui a prédit qu'un portrait de lui causeroit quelque jour de grands troubles dans sa vie; il a toujours refusé de se faire peindre; mais moi, qui ajoute peu de foi à ces sortes de prédictions, j'ai fait faire son portrait, sans qu'il l'ait su; je vous le laisse cependant sans crainte; je serois même charmée qu'il vous parût assez aimable pour le garder toujours. Après ce discours, elle prit congé de la comtesse; et, le lendemain, elle partit fort matin pour continuer son voyage.

Après son départ, la comtesse se trouva dans une espèce de tristesse et de langueur, dont elle ne pouvoit assez s'étonner elle-même; l'idée de Mendoce se présentoit incessamment à son esprit; tout ce que dona Isabelle lui avoit dit de lui, soutenu par les charmes qu'elle trouvoit dans son portrait, lui ôtoit le repos et interrompoit son sommeil; elle ne pouvoit comprendre la singularité de ses senti-

mens. Elle se sentoit du goût pour un homme qu'elle n'avoit jamais vu, que selon toutes les apparences, elle ne verroit jamais ; sa vertu étoit alarmée de tout ce qui se passoit dans son cœur et dans son esprit. Ses pensées, qui jusqu'alors avoient été si innocentes, lui paroissoient criminelles ; et cependant, malgré tout ce qu'elle se disoit à elle-même, elle se sentoit entraînée par un penchant dont elle n'étoit pas la maîtresse. Il est si naturel d'avoir envie de parler à quelqu'un de ce qui nous occupe, que la comtesse ne put s'empêcher de faire confidence de la situation où elle se trouvoit à Emilie, une fille qui étoit à elle, et la seule Anglaise qui l'eût suivie en Savoie. Émilie avoit de l'esprit et un grand attachement pour la comtesse ; elle fut touchée de l'état où elle la voyoit ; elle n'oublia rien pour rendre le calme à son cœur et à son esprit, et pour adoucir ses peines, en lui faisant envisager qu'elle s'alarmoit trop aisément. Il y a plus de curiosité que d'amour, madame, disoit-elle à la comtesse, dans les sentimens que vous croyez avoir pour Mendoce ; l'image charmante que vous vous faites de lui, est fondée sur les

discours d'une sœur et sur un portrait qui le flattent sans doute également l'un et l'autre; sa présence détruiroit peut-être l'idée avantageuse que vous avez de lui. La comtesse trouvoit de la raison à ce que disoit Emilie ; mais ce qu'elle sentoit dans son cœur pour Mendoce, étoit trop vif, pour qu'elle pût se flatter que la simple curiosité y eût part. On ne rend point raison des caprices du cœur : l'exemple de la comtesse n'est pas le seul qui nous ait prouvé la bizarrerie de ses sentimens. Depuis que cette princesse avoit confié les siens à Emilie, elle ne goûtoit plus d'autre plaisir que celui d'être en particulier avec elle ; tous les divertissemens qui jusqu'alors l'avoient amusée, lui devinrent ennuyeux. Elle vouloit oublier Mendoce ; et, cependant, elle en parloit toujours : le temps, qui d'ordinaire adoucit les plus grands maux, ne prit rien sur ceux de la comtesse ; et elle étoit plus agitée que jamais, lorsque dona Isabelle, comme elle l'avoit promis, revint à Turin. La comtesse fut ravie de la revoir, parce qu'elle étoit la sœur de Mendoce ; elle fut tentée de lui rendre le portrait ; mais elle n'en eut pas la force.

Dona Isabelle, pendant quelques jours qu'elle passa à Turin, prit beaucoup d'amitié pour la comtesse ; elle ne s'en sépara qu'avec peine ; et cette princesse, de son côté, eut un véritable chagrin de la voir partir : l'envie de lui plaire avoit suspendu la violence de ses combats secrets ; elle se faisoit un plaisir délicat de penser que cette princesse diroit à son frère qu'elle étoit aimable ; mais, après son départ, elle retomba dans ses rêveries ordinaires. Comme elle étoit naturellement gaie, ce changement d'humeur fit impression sur son tempérament ; elle tomba dangereusement malade ; le comte, qui avoit pour elle une véritable passion, étoit dans une affliction extrême ; il ne la quittoit point. La comtesse, qui naturellement aimoit son devoir, étoit touchée de la tendresse qu'il lui témoignoit ; elle se reprochoit ce qu'elle en ressentoit pour un autre, et les reproches secrets qu'elle se faisoit, augmentoient encore sa maladie. Cependant sa grande jeunesse surmonta la violence de son mal ; on ne craignit plus pour sa vie ; mais il lui resta une langueur contre laquelle tout l'art des médecins fut inutile.

En ce temps-là, il y avoit auprès des états de Mendoce, une fontaine célèbre qui avoit été découverte par le fameux Averroës, médecin arabe, qui l'avoit mise en réputation; les eaux s'en sont perdues depuis, par la négligence des Espagnols; les médecins ordonnèrent à la comtesse d'aller prendre les eaux de cette fontaine; elle sut que ces eaux n'étoient pas éloignées du séjour de Mendoce. Elle fut d'abord embarrassée sur le parti qu'elle devoit prendre; elle craignit de s'exposer au péril de voir un homme pour qui elle avoit déja des sentimens trop tendres: dans cette pensée, elle fut tentée de s'opposer au voyage qu'on lui proposoit; mais l'espérance de voir Mendoce, étoit trop flatteuse pour ne pas détruire des réflexions si prudentes. Cette joie douce que l'amour seul peut mettre dans le cœur, s'empara du sien; ses scrupules s'évanouirent, et elle ne fut plus occupée que de la crainte que sa santé ne fût rétablie avant son départ. Le comte, persuadé que la guérison de la comtesse dépendoit des eaux qu'on lui avoit ordonnées, quelque répugnance qu'il eût à se séparer d'elle, pressa son départ; il lui donna un équipage superbe,

et la fit accompagner d'une suite digne d'une grande princesse. L'espérance étoit un plaisir si nouveau pour la comtesse, qu'elle en goûtoit toute la douceur : rien ne contribue tant au rétablissement de la santé, que la satisfaction de l'esprit et du cœur; à mesure que la comtesse approchoit des états de Mendoce, ses charmes reprenoient tout leur éclat; elle se flattoit que, puisque le hasard, contre toute apparence, la conduisoit si près de lui, le même hasard lui fourniroit une occasion de le voir. Émilie, complaisante comme le sont d'ordinaire la plupart des favorites qui saisissent les occasions de plaire en applaudissant aux foiblesses des personnes dont elles ont la confiance, confirmoit la comtesse dans une idée qui lui étoit si agréable. Cette princesse ne fut pas trompée dans son attente. Quoiqu'il y eût long-temps que dona Isabelle fût partie de Turin, comme elle faisoit de très-petites journées, la comtesse la joignit à l'entrée des états de Mendoce : ces deux princesses furent charmées de se revoir. Dona Isabelle ne pouvoit comprendre par quelle aventure la comtesse étoit en Espagne; elle lui en témoigna son

étonnement : la comtesse lui dit en rougissant, qu'on lui avoit ordonné les eaux de la fontaine d'Averroës, pour le rétablissement de sa santé. Vous êtes si belle, madame, lui répondit dona Isabelle, en la regardant avec admiration, que je vous avouerai que, malgré l'inquiétude que me donneroient les moindres de vos maux, je ne puis m'alarmer de ceux dont vous vous plaignez; ils ne me paroissent pas assez considérables pour troubler la joie que j'ai de vous voir, et de penser que vous viendrez passer quelques jours, avec moi, à Carthagène; car j'ose me flatter que, puisque mon bonheur vous en a conduite si près, vous ne me refuserez pas cette marque de l'honneur de votre amitié. Le premier mouvement de la comtesse fut d'abord d'être charmée d'une proposition qui flattoit si fort son goût; mais la réflexion qu'elle fit, combien elle manqueroit à ce qu'elle devoit au comte de Savoie, et à ce qu'elle se devoit à elle-même, en faisant la démarche d'aller chez un prince pour qui elle se sentoit une inclination violente, la faisoit balancer sur la réponse qu'elle feroit. Dona Isabelle, qui s'aperçut de son irrésolution, et

qui étoit bien éloignée d'en pénétrer la cause, redoubla ses prières avec tant d'instance, que la comtesse, entraînée d'ailleurs par son penchant, n'eut pas la force de lui résister; elle consentit à aller à Carthagène.

Comme le vœu de dona Isabelle étoit fini du moment qu'elle étoit entrée sur les états de Mendoce, elle ne fit point de difficulté de monter dans le char de la comtesse pour se rendre à Carthagène. A peine y fut-elle placée, qu'elle vit paroître un grand nombre de cavaliers : elle crut reconnoître son frère qui marchoit à leur tête; elle ne se trompoit pas. Comme elle lui avoit fait savoir le jour de son arrivée, il venoit, par son empressement, lui marquer la joie qu'il avoit de la voir de retour d'un voyage qui étoit une preuve si extraordinaire et si sensible de son amitié pour lui. Mendoce aperçut de loin un char, et ce char lui parut si magnifique, qu'il ne put imaginer ce que ce pouvoit être; il s'avança lui-même pour le savoir; il reconnut sa sœur; il descendit de cheval pour l'embrasser; elle se hâta de lui apprendre que c'étoit la comtesse de Savoie avec qui elle étoit. Mendoce, suivi d'une

brillante jeunesse, étoit, ce jour-là, plus paré et plus charmant qu'il n'avoit jamais été : il fut si surpris de la beauté de la comtesse, que, lorsqu'il s'avança pour la saluer, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Cette princesse étoit agitée de tant de mouvemens différens, qu'il est impossible de les représenter; la joie et la crainte étoient peintes en même temps dans ses yeux; ils jetoient tant de feu, et animoient son visage de couleurs si vives, qu'il étoit impossible que Mendoce en pût soutenir l'éclat. Dona Isabelle, empressée à faire les honneurs des états de Mendoce à la comtesse, dit à son frère que cette princesse, après un assez grand voyage, devoit avoir besoin de repos, qu'il falloit aller à Carthagène. Le char des princesses continua de marcher, et Mendoce remonta à cheval pour les accompagner; la vue de la comtesse lui avoit causé un trouble et une agitation dont il ne démêloit pas encore bien la cause. En arrivant à Carthagène, il lui donna la main pour la conduire dans son appartement orné de tout ce que l'univers peut avoir de plus rare : dona Isabelle et lui, jugèrent à propos de la laisser en

liberté. Dès qu'ils furent sortis, la comtesse congédia tous ceux de sa suite; elle ne retint auprès d'elle que la seule Émilie. Qu'ai-je fait, ma chère Émilie, dit-elle, en m'exposant à voir Mendoce? sa vue n'a que trop déterminé mes sentimens; il ne m'est plus permis de douter de ma passion; mais quelqu'empire qu'elle prenne sur mon cœur, ma vertu sera la plus forte; je prévois l'abîme des maux où je me suis plongée par mon imprudence: le goût que j'avois pour Mendoce, avant que de l'avoir vu, n'étoit pas assez fort pour n'être pas détruit par le temps et par la raison : pourquoi suis-je venue si loin chercher mon malheur! Car enfin, je sens bien que ma passion est présentement trop forte pour pouvoir espérer que le temps et la raison puissent l'éteindre; je la cacherai éternellement; plût au ciel que je pusse me la cacher à moi-même!

Émilie s'aperçut qu'il tomboit quelques larmes des yeux de la comtesse: Ah! madame, dit-elle, pourquoi vous tourmenter vous-même? Trop de scrupule et de recherche de votre cœur vous font trouver en vous ce qui n'y est pas. Le moyen le plus sûr d'effacer de votre esprit l'impres-

sion que Mendoce y pourroit avoir faite, c'est de n'avoir point sur vous cette attention inquiète, plus propre à augmenter votre mal qu'à le guérir. Ne vous faites point un crime de trouver Mendoce aimable : vivez avec lui sans réflexions, et comme si vous ne le craigniez point. Vous trouverez par là votre repos et cette indifférence que vous croyez avoir perdue. On nous persuade aisément ce qui nous fait plaisir; la comtesse crut Émilie. Elle résolut de suivre ses conseils, et de ne plus s'affliger de trouver Mendoce aimable. Cette résolution calma ses agitations, et elle soutint, le reste du jour, la vue de Mendoce, avec moins de trouble et d'embarras qu'elle ne l'avoit imaginé; et, même, sans s'en apercevoir, elle n'oublia rien pour lui plaire. Les jours suivans ne furent pas si tranquilles qu'elle l'avoit espéré de ce premier calme. Mendoce étoit devenu éperdûment amoureux d'elle. Il avoit cru d'abord n'avoir que de l'admiration pour sa beauté : il s'aperçut enfin qu'il sentoit pour elle une passion dont toute sa raison n'étoit plus la maîtresse. Cette connoissance qu'il eut de ses sentimens, l'affligea. Nul espoir ne pouvoit le flatter. La com-

tesse étoit mariée; il alloit dans peu de jours en être séparé, apparemment pour toute sa vie. Ces réflexions, bien loin d'affoiblir son amour, lui donnoient de nouvelles forces. Il s'aperçut qu'il le combattoit inutilement; il résolut au moins de le cacher avec soin.

La timidité accompagne toujours les grandes passions. Mendoce appréhendoit que la comtesse ne s'aperçût de celle qu'il avoit pour elle, et qu'elle n'en fût offensée. N'osant lui parler de son amour, il voulut du moins, par la diversité des plaisirs et la magnificence des fêtes, lui en donner des marques qui ne pussent être soupçonnées, et qui rendroient à cette princesse le séjour de Carthage agréable; il crut même que le tumulte et la dissipation feroient qu'on auroit moins d'attention sur lui, et qu'il pourroit s'abandonner, avec moins de contrainte, au plaisir de la regarder. Le goût et la magnificence de Mendoce parurent dans les fêtes qu'il donna; jamais on n'en avoit vu de si superbes : on y trouvoit tant de galanterie mêlée avec la magnificence, qu'il étoit difficile qu'on ne s'aperçût pas qu'un amant avoit pris soin de les donner : il entroit

dans tous ces divertissemens avec cet enjouement et cette satisfaction que donne le plaisir d'amuser ce qu'on aime : attentif aux moindres actions de la comtesse, il remarqua qu'elle étoit souvent distraite et rêveuse comme une personne dont le cœur seroit prévenu d'une passion : il ne pouvoit croire que ce fût pour le comte de Savoie ; il savoit qu'il étoit d'un âge qui ne pouvoit donner pour lui à la comtesse qu'une amitié de devoir, qui ne devoit pas la faire souffrir de son absence : ingénieux à se tourmenter lui-même, il s'imagina qu'elle aimoit quelqu'un en Savoie, et qu'elle en étoit occupée : cette idée lui parut cruelle ; il ne se flattoit pas d'être aimé de la comtesse ; mais il ne pouvoit souffrir qu'elle en aimât un autre. Cette princesse l'examinoit avec les mêmes préventions ; elle attribuoit les rêveries et les inquiétudes qu'elle lui voyoit, ou au peu de plaisir qu'il avoit d'être avec elle, ou à quelque passion cachée qui n'étoit pas pour elle : quelquefois il lui paroissoit qu'elle en étoit bien aise, se persuadant que, n'étant point aimée de lui, elle retrouveroit sa première indifférence ; mais elle ne demeuroit pas long-temps dans ce senti-

ment, et elle étoit pénétrée de douleur de penser qu'elle n'avoit point touché son cœur. Quelque confiance qu'elle eût en Emilie, ce dernier sentiment lui parut si honteux, qu'elle voulut lui en faire un mystère : toujours agitée et inquiète, elle se leva un jour beaucoup plus matin qu'à son ordinaire; elle entra sur une terrasse qui étoit de plain-pied à son appartement d'où elle descendit seule dans les jardins du palais; l'art y avoit si bien secondé la nature, que tout autre que la comtesse n'auroit pu s'empêcher de les admirer; mais cette princesse, peu touchée de leurs beautés, prit le chemin d'un petit bois de myrte qui étoit assez éloigné du palais; elle s'y promena long-temps en rêvant, sans pouvoir convenir avec elle-même si elle auroit la force d'oublier Mendoce, ou si elle porteroit toute sa vie dans son cœur le mortel chagrin d'aimer malgré elle et de cacher toujours sa passion à celui qui la causoit : elle n'avoit pas un seul sentiment qui ne fût combattu par un autre; enfin, elle vint s'asseoir dans un cabinet dont la palissade au milieu du bois étoit ouverte par trois ou quatre portes qui donnoient sur autant d'allées; elle prit le por-

trait de Mendoce qu'elle avoit toujours; et, sans savoir ce qu'elle faisoit ni ce qu'elle vouloit, elle l'ouvrit, elle y attacha ses regards; et, en le considérant, elle s'abîma dans une si profonde rêverie, qu'elle ne voyoit et n'entendoit plus rien.

Mendoce, qui ignoroit son bonheur, et qui, bien éloigné de se croire aimé, osoit à peine s'avouer à lui-même qu'il en étoit amoureux, avoit passé la nuit sans dormir, et, avant le jour, il étoit venu dans ce bois où étoit la comtesse; il marchoit sans dessein, et le hasard le conduisit dans une de ces allées qui aboutissoient au cabinet où elle étoit : il y entra; elle étoit tournée de manière qu'il avança assez près d'elle, sans en être aperçu pour distinguer qu'elle tenoit un portrait, qui lui parut être celui d'un jeune homme; il ne s'y reconnut point; et quand même il eût su qu'il y avoit dans le monde un portrait de lui, il ne se seroit pas imaginé qu'il fût entre les mains de la comtesse, ni qu'il lui donnât cette attention passionnée qu'il reremarqua aisément en elle; il en fut si affligé, qu'il ne put s'empêcher de soupirer assez haut pour interrompre sa rêverie : elle tourna la tête; elle vit Mendoce :

la honte et l'embarras d'être surprise par lui, en regardant son portrait, la firent rougir. En se levant avec précipitation, elle ferma la boîte et la mit dans sa poche; et, aussi tremblante que si elle eût été surprise par le comte de Savoie dans une rêverie si offensante pour lui, elle regarda Mendoce sans avoir la force de lui parler; il avoit dans les yeux et sur son visage tant de trouble et tant de marques d'une agitation violente, que la comtesse ne savoit que penser de l'état où elle le voyoit. Ah! Madame, lui dit-il, puis-je vivre après ce que je viens de voir? Hé quoi! Mendoce, dit la comtesse tout interdite, qu'avez-vous donc vu qui vous cause tant d'étonnement? Un portrait, Madame, reprit-il brusquement, un portrait entre vos mains, et qui vous occupe au point que j'ai pu m'approcher de vous et marcher assez fort sans que vous m'ayez entendu. La comtesse, rassurée par ce discours, qui lui faisoit comprendre assez clairement qu'il ne s'y étoit pas reconnu, ne songea plus qu'à ne lui pas laisser penser que ce fût celui d'un amant : elle sourit avec un air de douceur; et, regardant Mendoce avec plus de confiance : Croyez-vous, lui dit-

elle, qu'il ne soit pas permis à une femme, qui est absente de son mari, de se faire un plaisir d'en considérer quelquefois le portrait? Ah! Madame, s'écria Mendoce, ce n'est pas celui du comte de Savoie que vous regardiez avec tant de plaisir et d'attention; j'ai eu assez de temps pour remarquer, dans ce portrait, les traits brillans de la jeunesse; vous cherchez inutilement à démentir mes yeux. Mais, Madame, continua-t-il, quel est donc cet homme heureux qui a pu toucher votre cœur? Est-il digne de la gloire d'être aimé de vous comme vous l'aimez?

La comtesse trouva l'air dont Mendoce lui parloit trop hardi; elle en fut offensée; et, voulant toujours lui faire croire qu'il se trompoit, et que c'étoit le portrait de son mari qu'il avoit vu entre ses mains, elle prit ce ton de hauteur et de fierté si naturel aux princesses, et qu'elles savent le mieux prendre lorsqu'elles ont le plus de tort. Mendoce, lui dit-elle, vous oubliez que c'est à moi que vous parlez? Non, Madame, répliqua-t-il, je ne l'oublie point; mais je n'oublierai jamais que c'est un autre portrait que celui du comte de Savoie dont vous m'avez paru si occupée. La com-

tesse, d'un ton de colère, lui demanda de quel droit il osoit lui témoigner une curiosité si indiscrète. Je l'avoue, Madame, répondit-il, je suis un téméraire : je manque au respect que je vous dois, je me manque à moi-même; mais ma raison n'a plus de pouvoir sur moi : j'ai eu assez de force pour vous cacher le violent amour que vous avez fait naître dans mon cœur dès le premier moment que je vous ai vue; mais je n'en ai pas assez pour vous cacher l'affreuse jalousie dont j'ai été saisi à la vue de ce fatal portrait qui met le comble à mon malheur : vous n'auriez jamais su, continua-t-il, que Mendoce mouroit d'amour pour vous, si ma malheureuse étoile ne m'avoit fait voir, malgré moi, que j'ai un rival et qu'il est aimé. La comtesse s'étoit fait jusqu'alors une si grande violence pour cacher à Mendoce la tendresse qu'elle avoit pour lui, qu'elle ne put se faire encore la cruelle douleur de lui laisser penser qu'elle en ressentoit pour un autre; toute sa raison l'abandonna; et, par un transport dont elle ne fut pas la maîtresse, elle tira de sa poche le portrait, et le jetant aux pieds de ce prince : Mendoce, lui dit-elle, en le regardant avec des yeux où sa passion

étoit entièrement déclarée, ce portrait vous fera connoître l'injustice de vos soupçons; si vous n'en croyez pas vos yeux, demandez à dona Isabelle si vous devez en être jaloux. En achevant ces mots, elle le quitta brusquement, et courut pour gagner son appartement; elle y arriva comme une personne éperdue et hors d'elle-même. Un repentir vif avoit suivi de près l'aveu qu'elle venoit de faire : la honte de penser que Mendoce n'ignoroit plus sa passion, se présenta à elle dans toute son horreur; la mort dans cet instant lui auroit semblé douce; elle ne pouvoit se pardonner d'avoir eu si peu de pouvoir sur elle; il lui parut que le seul parti qu'elle avoit à prendre pour se punir de sa foiblesse, c'étoit de s'arracher de la présence de Mendoce et de ne le voir de sa vie; elle s'imagina même qu'en s'imposant une loi si cruelle, elle répareroit en quelque façon la faute qu'elle venoit de faire. Elle s'affermit dans cette résolution; et, regardant Emilie qui étoit seule dans sa chambre, et qui toute interdite du nouveau trouble où elle voyoit la comtesse, n'avoit encore osé lui en demander la cause : Emilie, lui dit-elle, en versant un torrent de larmes, il faut partir de Carthagène et en partir dans

ce moment ; je ne puis trop tôt quitter un séjour si funeste à ma gloire et à mon repos. Allez, Emilie, continua-t-elle d'un ton absolu, allez donner les ordres nécessaires pour m'en éloigner, s'il est possible, avant que l'on puisse être informé de mon dessein. L'air dont la comtesse parloit ne permit pas à Emilie de lui rien répliquer : elle alla porter ses ordres ; ils furent exécutés avec tant de diligence, que cette princesse n'étoit pas encore remise de son premier trouble, lorsqu'on lui vint dire que tout étoit prêt pour son départ. La pensée qu'elle ne verroit plus Mendoce la fit frémir ; son courage fut près de l'abandonner; mais enfin, sa vertu, surmontant sa foiblesse, lui donna la force d'exécuter une résolution si opposée à ses sentimens ; et, sans s'embarrasser de ce que penseroit dona Isabelle d'un départ si précipité, elle la fit éveiller pour prendre congé d'elle.

Dona Isabelle s'étoit aperçu avec chagrin que son frère étoit amoureux de la comtesse ; elle crut que l'absence de cette princesse le guériroit aisément d'une passion qu'elle ne pouvoit approuver. Dans cette pensée, quelqu'amitié qu'elle eût

pour la comtesse, elle s'opposa foiblement à son départ: elle ne put cependant s'empêcher de s'attendrir et de verser des larmes en lui disant adieu; et la comtesse donna un libre cours aux siennes, comptant qu'elles seroient attribuées à son amitié pour dona Isabelle. En sortant de l'appartement de cette princesse, elle monta dans son char: elle fut surprise de ce que Mendoce ne paroissoit point; mais elle n'en fut pas fâchée; sa vue dans ce moment auroit encore aigri sa douleur. Après avoir prié qu'on lui dît qu'elle lui avoit caché son départ pour lui épargner l'embarras qui accompagne ordinairement les adieux, elle prit la route de la fontaine d'Averroës.

Mendoce qui n'avoit garde de s'imaginer le malheur dont il étoit menacé, se croyoit, dans cet instant, l'homme du monde le plus heureux. Quelque peu de penchant qu'il eût à se flatter, les paroles de la comtesse, l'air dont elle l'avoit regardé en les prononçant, et la parfaite ressemblance que, malgré son trouble et sa prévention, il s'étoit trouvée avec le portrait, ne lui laissoient aucun doute qu'il ne fût aimé d'elle. Il repassoit dans son

esprit toutes les actions de cette princesse qui lui avoient causé tant d'inquiétude et de jalousie. Trouver des marques de tendresse pour lui dans toutes celles qu'il avoit jugées être pour un autre, c'étoit un excès de bonheur qui lui faisoit goûter en un moment tous les plaisirs que les autres amans ne goûtent qu'interrompus et séparés. S'il avoit suivi ses mouvemens, il auroit couru se jeter aux pieds de la comtesse, pour lui faire connoître, par les transports de sa joie, l'excès de son amour; mais la crainte qu'une visite, faite si matin, ne parût extraordinaire à ceux qui accompagnoient cette princesse, et ne leur donnât lieu de soupçonner ce qu'il étoit si important de leur cacher, le fit résoudre d'attendre que la journée lui fournît une occasion de lui parler sans témoins.

Il n'avoit guères moins d'impatience de parler à sa sœur, et de lui demander l'explication du portrait. Dès qu'il crut qu'on pourroit la voir, il se rendit chez elle. Il entra dans son appartement par une porte qui donnoit sur une orangerie : comme il la trouva seule dans son cabinet, il lui montra d'abord le portrait, et il lui demanda si elle connoissoit celui pour qui

il avoit été fait. Dona Isabelle fut d'abord un peu interdite à cette question; mais sa sincérité ne lui permit pas de déguiser la vérité. Elle pria son frère de lui pardonner, si, contre son intention, elle l'avoit fait peindre. Elle lui conta ensuite la manière dont la comtesse avoit gardé ce portrait. Je ne puis m'empêcher, continua dona Isabelle, de blâmer cette princesse; après ce que je lui avois dit sur ce portrait, c'est une imprudence à elle de l'avoir, en partant, remis entre vos mains. Quoi! ma sœur, s'écria Mendoce, la comtesse n'est plus ici? Dona Isabelle lui témoigna la surprise où elle étoit de ce qu'il ignoroit son départ.

Mendoce, accablé par une nouvelle si affligeante pour lui, ne fut pas maître de sa douleur et de n'en laisser voir toute la violence à sa sœur. D'abord il voulut courir sur les pas de la comtesse; mais dona Isabelle sut si bien lui représenter le tort qu'un empressement si marqué feroit à cette princesse, qu'elle arrêta ce premier transport; il demeura le reste du jour dans un état difficile à exprimer. Il se plaignoit à don Ramir, gentilhomme qui avoit toute sa confiance, de son malheur et de

la cruauté de la comtesse, qui ne lui avoit fait goûter le plaisir de se croire aimé, que pour augmenter son amour, et lui faire ressentir plus vivement le malheur de la perdre. Mais pourquoi la perdre, don Ramir, reprenoit-il? n'ai-je pas tort de m'affliger avec tant d'excès? La comtesse doit passer trois semaines aux eaux. Il ne m'est pas défendu de la suivre; j'irai la trouver; elle sera touchée du respect qui accompagne ma passion; je l'accoutumerai à la souffrir, et à ne plus se faire un scrupule de me laisser voir qu'elle y est sensible; enfin, puisque je suis aimé d'elle, je ne suis pas entièrement malheureux.

Cette réflexion adoucit sa douleur: cependant quelqu'impatience qu'il eût de voir la comtesse, il se détermina à soutenir encore quelques jours d'absence, plutôt que de prendre le hasard de faire soupçonner son amour à d'autres qu'à cette princesse; mais, en faisant cet effort sur lui-même, il imagina une sorte de satisfaction à s'approcher du séjour qu'elle habitoit.

Don Ramir avoit une assez jolie maison à trois ou quatre lieues de la fontaine d'Averroës; Mendoce partit pour s'y ren-

dre, sans avertir sa sœur: il sut en arrivant à cette maison, que le comte de Savoie étoit venu trouver la comtesse aux eaux: ce contre-temps, qui dérangeoit ses projets, le mit au désespoir; il jugeoit avec raison, qu'après le séjour que cette princesse avoit fait à Carthagène, ce seroit une imprudence dangereuse pour elle, de laisser voir à un mari, qui passoit pour l'homme du monde le plus jaloux, tant de vivacité à la suivre.

Les difficultés irritent les désirs. Mendoce sentoit augmenter celui de voir la comtesse, par ce nouvel obstacle qui s'y opposoit; il ne savoit quel parti prendre; enfin, il prit celui de lui écrire tout ce qu'une passion violente et animée par la certitude d'être aimé, peut inspirer de plus tendre et de plus capable de persuader cette princesse de lui accorder un entretien d'où dépendoit le bonheur de sa vie. Il connoissoit l'esprit et l'adresse de de don Ramir; il lui confia sa lettre, pour la rendre en secret à la comtesse.

Don Ramir avoit lié une assez grande amitié avec Emilie; il savoit que la comtesse ne lui cachoit rien; il jugea à propos de la prier de lui rendre la lettre dont il

étoit chargé ; Emilie eut d'abord de la peine à s'y résoudre ; mais don Ramir lui dépeignit le désespoir de Mendoce avec des couleurs si vives, qu'elle se rendit à ses instantes prières. Dès le même soir, elle donna la lettre à la comtesse, sans lui dire de qui elle étoit. Cette princesse, depuis qu'elle étoit partie de Carthagène, par un véritable retour sur elle-même, n'avoit été occupée qu'à combattre sa passion : la présence de son mari, le tendre attachement qu'il avoit pour elle, sa propre gloire, tout l'affermissoit dans le dessein de réparer à l'avenir par sa conduite, les fautes qu'un penchant trop violent lui avoit fait commettre. Elle étoit pénétrée de ces sentimens, lorsqu'elle reçut la lettre de Mendoce ; elle ne put la lire sans beaucoup d'émotion, et sa passion dans ce moment se fit sentir dans toute sa violence ; mais la résolution qu'elle avoit prise de ne jamais voir Mendoce n'en fut point ébranlée ; elle ordonna à Emilie de lui mander, de sa part, qu'elle regarderoit comme une offense mortelle la moindre démarche qu'il feroit encore pour la voir ou pour lui écrire ; qu'il falloit se résoudre à une absence et à un silence éter-

nels ; que cette conduite étoit la seule qui pût le rendre digne d'avoir touché un cœur comme le sien.

Emilie ne s'acquitta que trop facilement d'un ordre si cruel pour Mendoce ; il pensa expirer de douleur en lisant sa lettre : il trouvoit tant de dureté dans le procédé de la comtesse, qu'il s'imagina que son dépit lui donneroit la force d'obéir ; mais son cœur se révolta bientôt contre ce premier mouvement : bien loin de se soumettre aux défenses rigoureuses qu'elle lui faisoit, il résolut d'aller secrètement lui-même à la fontaine d'Averroës ; il crut cependant qu'il ne devoit rien précipiter, et qu'il devoit donner le temps à l'inclination que la comtesse avoit pour lui, d'agir en sa faveur. Cette princesse, qui craignit que Mendoce n'exécutât pas les ordres qu'elle lui avoit fait prescrire, et qui n'osoit plus s'assurer d'elle-même après l'épreuve qu'elle avoit faite de sa foiblesse, feignit que les eaux lui faisoient mal, et elle obligea le comte de Savoie à la ramener à Turin.

Mendoce, en apprenant ce départ, perdit le peu d'espérance qui lui étoit resté ; il en demeura accablé ; mais enfin, mal-

gré sa douleur, il ne pouvoit s'empêcher d'admirer une vertu qui le désespéroit: il revint à Carthagène avec une affliction et une tristesse dans le cœur, qui lui en rendirent le séjour insupportable; il ne songea plus qu'à quitter des lieux où tout lui retraçoit le souvenir d'une personne qu'il falloit oublier; son inclination naturelle le portoit à la guerre; il résolut de l'aller chercher loin de ses états : la fortune lui fournit une occasion d'exécuter ce dessein.

Un jour que ce prince étoit sur le rivage de Carthagène, il aperçut une flotte que la violence de la tempête poussoit sur cette côte. Il envoya don Ramir au port, ordonner qu'on reçût ceux que la tempête y jetoit, et qu'on leur offrît tous les secours dont ils auroient besoin. Ils étoient dignes de l'attention de Mendoce; c'étoient ces fameux Normands, si connus dans les anciennes histoires d'Italie. Tancrède, comte d'Hauteville, d'une des premières maisons de Normandie, avoit douze fils de deux lits : comme son bien regardoit l'aîné, selon la coutume de la nation, les cadets, ne pouvant compter que sur leur courage et sur leurs épées, six de ces jeunes sei-

gneurs prirent la résolution d'aller au-delà des monts, chercher une fortune qu'ils ne pouvoient espérer dans leur patrie. Ils surent que l'Empereur de Grèce vouloit entreprendre de recouvrer l'île de Sicile, où les Sarrazins, qui s'en étoient emparés, régnoient depuis deux cents ans, et que Maniasse étoit chargé de cette expédition, La conquête de la Sicile leur parut propre à commencer leurs premiers exploits. Le comte d'Eu, parent du duc de Normandie, que des raisons secrètes engageoient à s'éloigner de sa patrie, partit aussi avec eux.

La flotte, où ces jeunes héros s'embarquèrent pour aller trouver Maniasse, fut long-temps sans pouvoir aborder l'île de Sicile; toujours repoussée par des vents contraires, elle fut battue d'une furieuse tempête qui l'obligea à relâcher dans le port de Carthagène. Mendoce reçut ces seigneurs avec la magnificence qui lui étoit naturelle; mais rien ne leur parut si digne de leur admiration que toute la personne de Mendoce : elle étoit faite pour plaire; ses moindres actions avoient des charmes et des agrémens qu'on n'a jamais vus qu'à lui seul; il avoit infiniment d'esprit, et il

l'avoit orné de tout ce qui peut rendre un prince accompli ; il parloit plusieurs langues, et surtout la française, dans laquelle il s'énonçoit avec beaucoup de grace et de facilité. Pendant le séjour que les Tancrède firent à Carthagène pour faire radouber leurs vaisseaux, le comte d'Eu et Mendoce eurent le temps de se connoître et de prendre beaucoup d'amitié l'un pour l'autre. Comme ils ne se contraignoient point lorsqu'ils étoient ensemble, ils s'aperçurent bientôt du profond chagrin dont ils étoient pénétrés. Le comte d'Eu fut le premier qui témoigna à Mendoce l'envie qu'il avoit d'en savoir le sujet. Puis-je me flatter, lui dit-il un jour qu'il trouva ce prince encore plus rêveur qu'il n'avoit accoutumé de l'être, que vous ne me refuserez pas de m'apprendre ce qui cause le trouble dont vous paroissez agité? Je ne veux savoir vos peines que pour les partager; c'est même une sorte de douceur qui les diminue, que d'en parler avec un ami qui s'y intéresse; et je suis si persuadé de cette vérité, que je m'imagine un grand adoucissement aux miennes de pouvoir vous les confier; je ne vous cacherai donc point ce qui m'a fait quitter une

cour où je tenois un rang assez considérable ; vous saurez, quand vous le souhaiterez, les secrets les plus cachés de ma vie ; j'espère le même retour de votre part.

Mendoce touché de l'amitié et de la confiance du comte d'Eu, et se trouvant dans ces momens où le cœur aime à s'épancher, ne balança point à lui apprendre son amour pour la comtesse de Savoie, et jusqu'aux moindres circonstances de tout ce qui lui étoit arrivé avec elle. Le comte d'Eu entra dans les déplaisirs de Mendoce comme un véritable ami, et qui sait par sa propre expérience ce qu'il en coûte d'avoir un cœur trop tendre ; il promit à Mendoce un aveu sincère de toutes ses foiblesses. Comme il étoit fort tard, ces deux princes se séparèrent. Le lendemain matin, le comte d'Eu tint la parole qu'il avoit donnée ; il se rendit auprès de Mendoce ; il ne fit pas languir son impatience ; il prit ainsi la parole :

Les raisons que j'ai d'être ennemi de Guillaume, duc de Normandie, qui règne aujourd'hui, ne m'empêcheront point de lui rendre justice, et de vous dire, seigneur, qu'il est digne, par ses grandes qualités, du rang qu'il occupe, et dont

sa naissance illégitime devoit l'exclure. Sa cour est une des plus polies et des plus magnifiques de l'Europe. Le duc Robert, son père, l'avoit, avant sa mort, fait reconnoître pour héritier de ses états, au préjudice de son oncle, le comte d'Arque et d'Hiesme. Cette injustice forma des partis qui troublèrent la minorité du jeune duc. La protection que lui donna Henri Ier, roi de France, dissipa tous ces troubles, et l'affermit dans une autorité usurpée.

Lorsque le duc Guillaume fut en âge de gouverner par lui-même, il fit voir tant de valeur et de vertu, qu'on oublia en quelque manière le défaut de sa naissance. Le comte d'Arque, son oncle, avoit peine à s'accoutumer à vivre en sujet; mais, ne se trouvant pas des forces suffisantes pour s'opposer à la puissance du duc Guillaume, il fut obligé de dissimuler son chagrin, et d'attendre quelqu'occasion favorable pour faire valoir ses droits. Je l'avois vu dans son château d'Arque, où il s'étoit retiré avec la comtesse, sa femme, et mademoiselle d'Hiesme, sa fille, qui m'étoit destinée : le sang et l'amitié unissoient déjà nos maisons, et cette nouvelle alliance devoit en resserrer les nœuds. Le comte

d'Arque vouloit prendre des mesures pour faire approuver ce mariage au duc Guillaume, à qui il appréhendoit qu'il ne fût suspect ; il jugeoit qu'il pourroit s'opposer à l'union des deux maisons qui avoient de justes prétentions à la souveraine puissance. Je souffrois impatiemment cette politique ; j'étois passionnément amoureux de mademoiselle d'Hiesme, et j'avois eu le bonheur de lui inspirer une passion aussi tendre que celle que je ressentois pour elle. Nos sentimens étoient approuvés : ainsi nous nous abandonnions sans contrainte à toute leur vivacité. Le mariage du duc Guillaume avec la fille du comte de Flandres, nous attira à la cour ; malgré la haine que ce prince avoit pour tous ceux qui lui appartenoient du côté du duc Robert, il crut ne pouvoir se dispenser de nous prier, le comte d'Arque et moi, de nous rendre auprès de lui, et nous jugeâmes ne devoir point le refuser. J'obtins du comte d'Arque qu'il se serviroit de cette occasion pour proposer au duc Guillaume le mariage de mademoiselle d'Hiesme et de moi. Il fut résolu qu'elle accompagneroit la comtesse, sa mère, dans ce voyage. J'en fus d'abord transporté de

joie : mais, quand je fis réflexion à la grande beauté de cette princesse, aux charmes inévitables qui accompagnoient cette beauté ; qu'elle seroit exposée au milieu d'une cour où la galanterie régnoit souverainement, j'avoue que je ne pus m'empêcher de trembler, et de craindre que mademoiselle d'Hiesme ne me fît des rivaux de tous ceux qui oseroient la regarder.

Je ne lui cachai point mes alarmes. Si j'avois le bonheur d'être votre mari, lui disois-je, bien loin de m'affliger des effets de votre beauté, je serois ravi de la voir admirer : votre vertu me rassureroit ; mais vous êtes encore votre maîtresse ; votre cœur qui fait toute ma félicité, sans blesser votre devoir, peut être sensible pour un autre que moi ; enfin, la dissipation de la cour vous rendra moins attentive pour un amant qui vous adore. Vos soupçons, me disoit-elle, devroient attirer ma colère ; ils sont offensans : je vous ai laissé voir toute ma tendresse ; cette tendresse est née avec moi ; elle m'est naturelle ; les mouvemens de mon cœur vous sont aussi connus qu'à moi-même ; je n'ai d'autre ambition que celle de vous

plaire, et de pouvoir me flatter que je ferai tout votre bonheur. Des assurances si tendres me rendirent plus tranquille. Nous partîmes pour nous rendre à la cour; mademoiselle d'Hiesme y parut aux yeux de tout le monde, telle qu'elle paroissoit aux miens; et, au milieu d'une infinité de beautés dignes d'admiration, on n'en avoit que pour elle. Cet applaudissement général étoit flatteur pour moi; j'en avois de la joie; mais cette joie n'étoit point tranquille; elle étoit souvent mêlée d'inquiétude. Mademoiselle d'Hiesme s'en aperçut; elle n'oublia rien pour calmer les troubles de mon cœur; jamais personne n'a eu une conduite si sage ni si aimable pour un amant, que celle qu'elle avoit pour moi. Après les fêtes qui suivirent les noces du duc Guillaume, le comte d'Arque ne songea qu'à quitter un séjour où tout blessoit ses regards. Il étoit bien cruel pour lui de faire sa cour où il croyoit devoir régner. En prenant congé du duc Guillaume, il lui demanda son agrément pour le mariage de sa fille avec moi. Non seulement, ce prince le refusa; mais il lui dit qu'il avoit d'autres vues pour elle, beaucoup plus avantageuses que celles

dont il s'agissoit ; qu'il la considéroit comme si elle eût été sa sœur; et, qu'ainsi, le soin de son établissement le regardoit. Le comte d'Arque ne se laissa point éblouir par les discours flatteurs de son neveu ; mais un dessein qu'il méditoit, et qui éclata dans la suite, lui fit prendre le parti de répondre aux fausses protestations d'amitié de ce prince, par d'autres qui n'étoient pas plus sincères.

Le duc Guillaume ne se contenta pas du refus qu'il venoit de faire ; il pria le comte d'Arque de laisser mademoiselle d'Hiesme auprès de la nouvelle duchesse. Cette prière avoit l'air d'un commandement ; le comte d'Arque sentit la politique de ce prince, qui vouloit, en gardant sa fille, s'assurer en quelque façon de sa fidélité. Toutes les raisons qu'il put alléguer pour s'en défendre furent inutiles ; il falloit consentir à ce que le duc souhaitoit, ou se brouiller ouvertement avec lui. La situation des affaires du comte d'Arque ne lui permettoit pas d'en venir à cet éclat; il se contraignit pour ne pas marquer son chagrin, et il promit de partir sans sa fille. Je fus vivement touché du retardement de mon bonheur ; mais les nouvelles assuran-

ces que le comte d'Arque me donna que mademoiselle d'Hiesme ne seroit jamais qu'à moi, me firent écouter la raison. Pour me rassurer entièrement, ce prince me confia qu'il espéroit incessamment se soustraire à la tyrannie de son neveu ; que le roi de France, qui se repentoit d'avoir rendu ce prince trop puissant, offroit un secours très-considérable, au cas qu'on voulût former un parti. J'ai résolu, me dit-il, de profiter de cette nouvelle disposition ; cependant, il est à propos que vous demeuriez encore quelque temps à la cour pour ne donner aucun soupçon. Je fus charmé de trouver des raisons de ne me point éloigner de mademoiselle d'Hiesme. Dès le lendemain du départ de son père, le duc Guillaume me dit que je ne pouvois, sans l'offenser, paroître encore attaché à cette princesse, mais, qu'en toute autre occasion, il me donneroit des preuves de son estime et de son amitié. Ce ne fut pas sans un grand effort sur moi-même, que je parus soumis à un ordre si cruel. La crainte que ce prince ne m'éloignât de la cour, et ne m'ôtât le plaisir d'être dans le même lieu que mademoiselle d'Hiesme, me rendit capable d'obéir.

Quelle différence pour moi, qui étois accoutumé à la voir à toute heure, à lui parler en liberté, de n'oser l'approcher, et de contraindre jusqu'à mes regards ! J'avois du moins la douceur de remarquer dans les siens qu'elle partageoit ma peine. Cependant, le duc Guillaume dont l'ambition n'avoit point de bornes, travailloit à s'assurer la couronne d'Angleterre, après la mort du roi Edouard qui n'avoit point d'enfans. Il avoit envoyé le comte d'Aumale suivre cette importante négociation ; il s'en acquitta avec succès : il revint avec le comte Harald, frère de la reine d'Angleterre, assurer le duc que le roi l'avoit fait désigner publiquement pour son successeur.

Le comte d'Aumale étoit mon intime ami, et un des plus aimables hommes de la cour ; je fus charmé de le revoir. Le soir de son arrivée, j'allai dans son appartement ; il me rendit compte de son voyage d'Angleterre. Occupé de ma passion, je commençois à l'entretenir de mademoiselle d'Hiesme, lorsque je crus l'entendre parler. D'abord, je pensai que c'étoit un effet de mon imagination frappée de son idée ; mais j'eus lieu de croire que ce n'é-

toit point une vision, et que réellement j'entendois parler une personne qui avoit entièrement le son de voix de cette princesse ; il n'y avoit cependant nulle apparence que ce fût la sienne ; l'appartement du comte d'Aumale étoit loin du sien ; on y entroit même par une autre cour ; ainsi, après un peu de réflexion, nous jugeâmes que cette voix, que je prenois pour celle de mademoiselle d'Hiesme, étoit celle d'une autre personne qui pouvoit ressembler à la sienne. Le lendemain, le duc Guillaume, qui vouloit faire voir au comte Harald les beautés de la cour, donna un bal superbe. Mademoiselle d'Hiesme en fit tout l'ornement ; elle trouva moyen de s'approcher de moi dans la foule. Je me promenois hier fort tard, me dit-elle, sur une terrasse qui est au bout de mon appartement ; il me sembla que je vous entendois parler près de moi : cette pensée m'a tenue éveillée toute la nuit. Je lui répondis, avec précipitation, que la même chose m'étoit arrivée. La duchesse, qui l'appela dans ce moment, nous empêcha d'en dire davantage ; du reste du soir, je ne pus parler à mademoiselle d'Hiesme ; mais ce qu'elle m'avoit dit me persuada que c'étoit elle

que j'avois entendue la veille. J'examinai avec tant d'application la manière dont le palais étoit bâti, que je remarquai que, malgré l'éloignement où ces deux appartemens paroissoient être, ils se rejoignoient par cette terrasse dont mademoiselle d'Hiesme m'avoit parlé ; je visitai avec soin la chambre du comte d'Aumale, pour reconnoître par où les voix avoient pu pénétrer ; je trouvai sous la tapisserie une ancienne porte qu'on ne connoissoit point, et qui avoit été condamnée. Dès que j'eus découvert cette porte, je ne doutai pas qu'elle ne répondît à la terrasse de mademoiselle d'Hiesme ; je l'en avertis par une lettre, et j'obtins d'elle, quoiqu'avec beaucoup de peine, la permission d'en profiter pour me jeter à ses pieds, et avoir avec elle un entretien que je souhaitois si ardemment ; je lui répondis de la sagesse et de la discrétion du comte d'Aumale. Elle m'avoit entendu parler souvent de son mérite et de la tendre amitié que nous avions l'un pour l'autre.

Les femmes de cette princesse étoient entièrement à elle, et elles n'ignoroient pas que le comte d'Arque lui avoit ordonné de me regarder comme un homme qui

devoit être son mari : cette assurance ôtoit à cette entrevue, ce qu'elle pouvoit avoir de trop libre. Je ne laissois point de témoigner à mademoiselle d'Hiesme combien j'étois sensible à la grace qu'elle m'accordoit. Je sens, je vous l'avoue, lui disois-je, un renouvellement de goût, de vivacité et d'empressement que je n'ai jamais senti ; tout m'est nouveau ; je crois commencer à vous aimer d'aujourd'hui : si celui qui s'oppose à notre bonheur voyoit le fond de nos cœurs, il en seroit touché. Vous voyez que je compte si fort sur vous, que je ne sépare point vos sentimens des miens ; je serois bien malheureux, s'il m'en falloit faire la cruelle séparation. Cette princesse me répondoit avec une tendresse qui me charmoit : si, dans le cours de la journée, mes rivaux me donnoient de la jalousie, elle m'en guérissoit par une sincérité qui ne m'étoit point suspecte ; jamais personne n'a eu, avec infiniment d'esprit, un caractère si simple et si vrai que le sien ; mais ce caractère, que j'adorois en elle en ce temps-là, a fait depuis le malheur de ma vie.

Des nouvelles que je reçus du comte d'Arque, m'obligèrent à partir de la cour;

il me mandoit de l'aller joindre promptement. J'aurois eu bien de la peine à me résoudre de quitter mademoiselle d'Hiesme, et de la laisser au pouvoir de son ennemi, si l'envie de contribuer à l'élévation de son père, et de le mettre en état de disposer d'elle, ne m'y avoit déterminé. Nos adieux furent tendres et touchans ; elle me jura une fidélité à toute épreuve. Je cachai mon départ au comte d'Aumale ; la bonne opinion que j'avois de lui, me fit penser que je ne devois pas lui confier un secret, dont la connoissance l'auroit mis dans la dure nécessité de trahir son maître ou son ami : je priai mademoiselle d'Hiesme de lui dire que c'étoit par cette considération que je lui en avois fait un mystère ; je lui dis aussi que je me flattois qu'elle lui parleroit souvent de moi, et du regret que j'avois de me trouver engagé dans un parti contraire au sien. Peu de temps après que je fus arrivé auprès du comte d'Arque, nous nous mîmes à la tête des troupes qu'il avoit assemblées ; il déclara hautement qu'il prétendoit être préféré au duc, son neveu, qui n'étoit pas fils légitime du feu duc Robert. Je ne vous ferai point, seigneur, le détail d'une

guerre et d'une entreprise que le bonheur du duc Guillaume rendit inutile. Le comte d'Arque, après avoir perdu une dernière bataille, se jeta dans son château d'Arque; il y fut assiégé; et, malgré le secours que le roi de France y amena en personne, il se trouva contraint de rendre la place, et de se sauver aussi bien que moi en France, d'où il passa ensuite auprès du comte de Boulogne, qui lui offrit une retraite.

Henri Ier me retint auprès de lui; j'avois été assez heureux pour le tirer, dans la bataille, d'un danger pressant; ce prince m'en témoigna sa reconnoissance par la donation du comté de Soissons, qui réparoit la perte de celui d'Eu, que le duc Guillaume avoit confisqué; il voulut me faire épouser la fille du comte de Champagne. L'amitié dont le roi m'honoroit, me fit prendre le parti de lui dire naturellement mes engagemens avec mademoiselle d'Hiesme, qui m'ôtoient la liberté d'en prendre avec une autre, et d'accepter un parti si considérable : le roi entra avec bonté dans mes raisons et les approuva. Je fus en quelque manière consolé du mauvais succès de notre entreprise,

lorsque je sus que mademoiselle d'Hiesme étoit auprès du comte, son père, à Boulogne, où le duc Guillaume avoit eu la générosité de la renvoyer ; je sentis moins d'aversion pour lui, en apprenant que cette princesse n'en avoit reçu aucun mauvais traitement. Une assez longue absence n'avoit rien diminué de la violence de ma passion pour elle : plus pénétré d'amour que d'ambition, la pensée que rien ne s'opposoit plus à mon mariage avec elle, l'emporta dans mon cœur sur les hautes idées dont nous nous étions flattés. Je demandai au roi la permission d'aller à Boulogne : le comte d'Arque m'y reçut avec la tendresse d'un père ; il supportoit son malheur avec une constance digne d'un plus heureux sort ; je lui appris les obligations que j'avois au roi de France. Après un entretien que l'impatience que j'avois de voir mademoiselle d'Hiesme me fit paroître bien long, le comte d'Arque me conduisit dans sa chambre, et il me laissa avec elle. Transporté d'amour et de joie, je me jetai à ses genoux ; je ne trouvois point de termes assez forts pour lui exprimer ma passion. Jamais elle ne m'avoit paru si tendre pour moi. Je lui rendis

compte de tout ce que son absence m'avoit fait souffrir, et du refus que j'avois fait de la fille du comte de Champagne. Ce seroit, lui disois-je, par de plus grands sacrifices que je voudrois vous prouver l'excès de mon amour : vous me paroissez la plus estimable personne du monde ; vous m'assurez que vous m'aimez ; je n'ai plus rien à souhaiter, puisqu'enfin rien ne s'oppose plus à notre parfait bonheur. L'air distrait et embarrassé de mademoiselle d'Hiesme, m'empêcha d'en dire davantage : j'en eus de l'inquiétude ; mais mon inquiétude et ma surprise augmentèrent, lorsque, tout d'un coup, je la vis qui fondoit en larmes. Je ne pouvois comprendre d'où pouvoit provenir cette affliction ; je lui en demandai la cause avec empressement. Je suis au désespoir, me dit-elle ; je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé ; mais, avec cette passion que je vous montre, et que je sens encore davantage, je ne serai point à vous ; je n'en suis plus digne.

Je crus d'abord que le malheur du comte, son père, qui apportoit un si grand changement dans sa fortune, lui faisoit tenir ce discours. Prévenu de cette pen-

sée : Est-il possible, lui dis-je, en l'interrompant avec précipitation, que vous ayez assez mauvaise opinion de moi, pour croire que j'aie jamais fait attention aux biens ni aux grandeurs que vous pouviez prétendre? Je n'en ai souhaité que pour vous les offrir; je suis mortellement offensé que vous ayez pu douter un moment de cette vérité ; se peut-il que vous ne vous fassiez pas vous-même ce reproche pour moi? Hélas! me répondit-elle, je donnerois ma vie pour n'avoir que ce reproche à me faire; mais je ne veux pas, à ceux que je me fais déjà, ajouter celui d'abuser de la bonne opinion que vous avez de moi, en vous laissant refuser un établissement considérable, pour une personne qui ne mérite plus votre estime, puisqu'elle a été capable de foiblesse pour un autre? Quoi! m'écriai-je, vous m'avez fait une infidélité, et vous avez la cruauté de me l'apprendre, et de me tirer d'une erreur qui m'étoit chère? Votre présence, me répondit-elle, en redonnant à ma tendresse toute sa vivacité, a si fort augmenté des remords qui l'avoient déjà prévenue, que je n'ai pas été maîtresse de vous les cacher; j'ai cru même que ce seroit vous

trahir une seconde fois, si je vous laissois ignorer une faute dont je ne pouvois me punir plus sévèrement, que par l'aveu que je vous en fais. Je ne saurois vous exprimer, seigneur, les différens mouvemens dont j'étois agité pendant que mademoiselle d'Hiesme me confirmoit mon malheur : la vérité porte toujours avec elle un caractère qui se fait sentir ; je ne pouvois pas plus douter de sa tendresse et de son repentir, que de son infidélité ; sa douleur étoit si touchante, que mon cœur ne pouvoit se livrer contr'elle à la colère: j'y cherchai un objet, en voulant savoir le nom de mon rival ; il ne manquoit à mon infortune, que d'apprendre que ce rival étoit ce comte d'Aumale que j'aimois, après mademoiselle d'Hiesme, plus que personne au monde ; ce dernier trait de malheur me jeta dans l'accablement et m'ôta la force de m'en plaindre.

Mademoiselle d'Hiesme me conta qu'après mon départ, le comte d'Aumale avoit été fort assidu auprès d'elle ; que, dans les commencemens, il ne lui parloit que de moi; mais qu'insensiblement il étoit devenu amoureux d'elle ; qu'il lui avoit déclaré sa passion; qu'elle avoit résisté long-temps à y

répondre ; qu'enfin, mon absence dont la durée étoit incertaine, le peu d'espérance que le comte d'Aumale lui faisoit envisager que notre entreprise pût réussir, et que nous pussions surmonter les obstacles qui s'opposoient à notre mariage, joints à la facilité que je leur avois donnée de se voir en particulier, l'avoient entraînée dans une inconstance qui n'étoit pas excusable. Il falloit bien cependant, continua-t-elle, que vous ne fussiez pas entièrement effacé de mon cœur : je n'entendois rien dire qui eût rapport à vous, sans un trouble et une émotion que le comte d'Aumale remarquoit avec douleur : il n'étoit pas si sûr de ma tendresse qu'il ne craignît un retour pour vous, si je vous revoyois, ou que j'eusse lieu d'espérer d'être à vous. Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir que ses inquiétudes étoient bien fondées ; à peine étois-je engagée avec lui, que l'on reçut la nouvelle de la révolte de mon père. Le duc Guillaume n'en parut point alarmé ; il songea seulement à en prévenir les suites. Il se rendit à la tête de ses troupes, et me laissa auprès de la duchesse, avec la même liberté que si je n'avois pas été fille d'un prince qui lui décla-

roit la guerre; le comte d'Aumale se trouva obligé de le suivre; il partit outré de jalousie; il s'étoit aperçu que je n'étois occupée que de vous, et des périls où vous alliez être exposé, et que je n'avois qu'une légère attention pour ce qui le regardoit. Je répondois d'une manière si contrainte à ses plaintes, que, bien loin de le rassurer, je le confirmois dans la pensée que l'espérance de vous revoir et d'être à vous, s'étoit emparée de mon cœur, et en avoit effacé le peu d'impression qu'il pouvoit y avoir faite; il avoit raison de le croire : sa présence m'importunoit; je ne pouvois lui pardonner de m'avoir engagée à vous manquer. Son départ, au lieu de m'affliger, me donna de la joie; j'étois, en quelque façon, soulagée de pouvoir m'abandonner sans contrainte aux tendres sentimens que j'avois pour vous, et au repentir de ma légèreté. Je résolus de rompre entièrement avec le comte d'Aumale; il m'écrivit plusieurs lettres auxquelles je ne fis point réponse; je voulois le préparer, par ce silence, à mon changement; je me flattai de voir régner mon père; mais je n'étois sensible au plaisir que me donnoient de si grandes espérances, que par rapport

à vous : je ne jouis pas long-temps d'un espoir si flatteur ; je me vis réduite à pleurer les malheurs de ma famille, trop heureuse encore de n'avoir rien à craindre pour vos jours. Le duc Guillaume me fit dire que je pouvois aller trouver le comte, mon père, à Boulogne, où il s'étoit retiré. Ce fut pour moi une sorte de consolation de partir avant le retour du comte d'Aumale ; le plaisir de vous revoir m'a d'abord fait oublier que j'étois coupable à votre égard ; je me suis abandonnée à toute ma tendresse. Mademoiselle d'Hiesme cessa de parler, parce qu'on la vint avertir que le comte d'Arque se trouvoit très-mal.

Cette nouvelle, dont nous fûmes alarmés, nous obligea de nous rendre promptement auprès de lui : nous le trouvâmes qui sortoit d'une foiblesse dont on avoit eu peine à le tirer ; une fièvre violente suivit cette foiblesse ; et, deux jours après, on désespéra de sa vie. Je passai ces deux jours sans avoir aucune conversation particulière avec mademoiselle d'Hiesme ; elle ne quittoit point la chambre de son père. Les sujets d'affliction que nous avions, se confondoient avec celui du péril où en

le croyoit; j'étois si peu d'accord avec moi-même, que je n'étois point faché de ne point trouver d'occasion d'entretenir mademoiselle d'Hiesme; il n'y avoit rien de décidé en moi, que l'amour et la douleur; l'aveu qu'elle m'avoit fait, en me prouvant son véritable retour pour moi, désarmoit ma colère; je sentois que, malgré tous les efforts que je faisois pour la haïr, je ne pouvois y réussir; j'étois honteux de ma foiblesse, sans la pouvoir surmonter; tout mon désir de vengeance tomba sur le comte d'Aumale. Un nouveau malheur acheva de m'attendrir pour mademoiselle d'Hiesme; son père, se voyant à l'extrémité, m'appela: Je meurs, me dit-il en me tendant la main; et je meurs avec le regret de n'avoir pu jouir de la satisfaction d'accomplir la parole que je vous ai donnée de vous faire épouser ma fille. Je connois trop votre cœur, pour craindre que la triste situation où elle se trouve, puisse changer vos desseins pour elle. Je suis tranquille sur cela, et je compte que vous n'abandonnerez ni la mère ni la fille : je me repose sur vous de tout ce qui les regarde; j'espère qu'elles retrouveront en vous ce qu'elles perdent

en moi. La foiblesse où il étoit, ne lui permit pas d'en dire davantage; et, peu de momens après, il mourut. Le comte de Boulogne emmena madame la comtesse d'Arque et mademoiselle d'Hiesme dans une maison religieuse, où elles souhaitèrent qu'on les conduisît. Je fus vivement touché de la mort du comte d'Arque; ce qu'il m'avoit dit en mourant, ne me fit plus trouver honteux le dessein d'épouser sa fille; je sentois que je ne pouvois vivre sans elle; mon amour me fit regarder ma foiblesse comme un devoir auquel je ne pouvois manquer avec honneur.

Après quelques jours, que je laissai passer par bienséance sans voir mademoiselle d'Hiesme, je demandai à lui parler; elle vint seule me trouver, parce que la comtesse, sa mère, étoit dans son lit, d'où elle n'avoit pas été en état de sortir depuis la perte qu'elle avoit faite. Mademoiselle d'Hiesme me parut, malgré sa douleur, d'une beauté à éblouir; le grand deuil où elle étoit, relevoit encore son éclat ordinaire; toujours plus aveuglé par ce même amour, je la trouvai plus digne que jamais de ce que je voulois faire pour elle; je me fis une loi de ne pas même lui nom-

mer le nom du comte d'Aumale : heureux si j'avois pu lui faire oublier ce qui s'étoit passé entr'elle et lui, aussi bien que je l'oubliois! Mais, lorsque je lui proposai de l'épouser : Non, me dit-elle, c'est en me refusant à vous que je veux vous prouver que je vous aime plus que je n'ai jamais fait: plus jalouse de votre gloire que je n'ai été de la mienne, je ne consentirai point que vous la ternissiez en épousant une personne qui s'est mise hors d'état de prétendre à ce bonheur; ma conduite est toute tracée, parce que je sens que je ne compte plus sur rien d'heureux; je vais, en m'enfermant dans cette maison pour toujours, ne plus songer qu'à mener une vie aussi triste que raisonnable; je ne veux point conserver une liberté dont je ne pourrois plus vous rendre le maître. La résolution de mademoiselle d'Hiesme me fit trembler : je n'oubliai rien pour l'en détourner; je tentai tout inutilement; jamais douleur n'a été si vive que la mienne. Toutes les fois que je me représentois cette princesse dans une grande jeunesse, d'une beauté surprenante, qui se sacrifioit si cruellement aux regrets de m'avoir fait une offense que je lui pardonnois, j'étois

près de perdre la raison. Elle me fit dire qu'elle ne vouloit plus me voir; qu'elle étoit trop contente de penser que l'engagement qu'elle alloit prendre, en me prouvant toute sa tendresse, assuroit ma fortune; que son parti étoit pris, et que je ne devois me flatter d'aucun changement: je ne perdis cependant l'espérance que lorsqu'elle renonça publiquement au monde. Je repassai en France; je fus long-temps dans une affliction si violente, que je ne comprends pas comment j'ai pu la soutenir sans mourir. J'appris que le comte d'Aumale avoit été tué; sa mort dissipa ma haine, et ne me laissa pour lui que des sentimens de pitié. Toujours pénétré de mes chagrins, je m'imaginai qu'en changeant de climat, ils s'adouciroient. Le bruit de l'embarquement des Tancrède pour la Sicile, me détermina à quitter la France; j'obtins de Henri I[er] la permission de les aller joindre: le sort m'a conduit ici; l'amitié que j'ai prise pour vous, et celle que je me flatte que vous avez pour moi, est le seul soulagement dont j'ai été capable depuis que j'ai perdu mademoiselle d'Hiesme. Les Tancrède, qui entrèrent dans la chambre de Mendoce, l'empêchèrent de répondre

aux discours obligeans du comte d'Eu. Ces fameux guerriers, impatiens d'aller où la gloire et les périls les attendoient, avoient si fort pressé les réparations nécessaires à leur flotte, qu'elle étoit en état de faire voile, et qu'ils venoient prier Mendoce de trouver bon qu'ils se séparassent. Ils furent agréablement surpris, lorsqu'il leur dit qu'il vouloit s'embarquer avec eux pour passer en Sicile. Les pleurs et les prières de dona Isabelle ne purent le détourner de ce dessein.

Pendant que Mendoce alloit chercher dans les occupations de la guerre à effacer de son cœur et de son esprit les charmes de la comtesse de Savoie, cette princesse étoit arrivée à Turin où elle s'applaudissoit d'avoir eu assez de fermeté, pour se mettre hors de portée de voir un prince qui ne lui étoit toujours que trop cher. Les règles austères du devoir qu'elle avoit suivies, satisfaisoient sa raison, sans calmer les troubles de son cœur; elle se croyoit la plus malheureuse personne du monde, et elle le devint bientôt. En effet, Édouard, son frère, depuis qu'il étoit monté sur le trône d'Angleterre avoit eu un règne assez tranquille; le comte de

Godwin, dont il avoit épousé la fille, troubla cette tranquillité et jeta, par sa révolte, le royaume dans le malheur d'une guerre civile; ce seigneur assembla une armée, que l'inconstance naturelle de la nation rendit bientôt considérable. Édouard, en cette occasion, écrivit au comte de Savoie, qu'il le prioit de lui envoyer des troupes. Non seulement ce comte lui en accorda; mais il voulut, en marchant à leur tête, signaler son amitié pour son beau-frère, et satisfaire l'humeur guerrière qui l'avoit animé toute sa vie, et que l'âge n'avoit point encore éteinte en lui. Comme il prévoyoit que son voyage pourroit être long, il jugea à propos de nommer un tuteur aux enfans qu'il avoit de son premier mariage, et un régent pour gouverner ses états en son absence. Son choix pour ces deux importans emplois tomba sur le comte de Pancallier, un des plus grands seigneurs de Savoie, digne à la vérité de ce choix par sa valeur intrépide, et sa capacité au maniement des affaires, si ses grandes qualités n'avoient pas été effacées par la noirceur de son ame. Son ambition lui avoit fait déguiser jusqu'alors sa férocité, sous

les dehors trompeurs d'une vertu austère; mais sa cruauté naturelle, après s'être contrainte quelque temps, n'en parut que plus funeste et plus impétueuse aussitôt qu'il cessa de la retenir. Le comte de Savoie, après lui avoir donné ses derniers ordres, partit pour passer en Angleterre : la comtesse sentit une affliction si vive de ce départ, qu'elle en étoit surprise elle-même; il sembloit que quelque chose l'avertissoit au fond du cœur que cette absence lui seroit funeste : ce pressentiment ne fut que trop vrai; le cœur du comte Pancallier, inaccessible à la pitié, ne le fut pas à l'amour.

Obligé par les ordres du comte de Savoie de ne rien décider sans en faire part à la comtesse, il avoit souvent des entretiens particuliers avec elle, pour l'informer de ce qui se passoit : il ne fut pas moins enchanté de son esprit qu'il l'étoit déjà de sa beauté. Les sentimens que cette princesse avoit dans le cœur, répandoient un air de douceur sur son visage et dans toutes ses actions qui acheva de le perdre; il en devint passionnément amoureux. Comme il étoit né avec une hardiesse qui alloit jusqu'à l'insolence, sans aucun égard

pour le rang de la comtesse, il ne balança pas à prendre le parti de lui déclarer sa passion. Cet aveu fut reçu avec tant de hauteur et de fierté, que, pour peu qu'il lui fût resté de raison, il se seroit repenti de sa témérité, et auroit cessé d'offenser une personne, qu'il ne devoit regarder qu'avec respect; mais, plein d'une présomption qui le rendoit haïssable, il crut que la comtesse ne seroit pas toujours si sévère, et qu'il l'engageroit par sa persévérance à répondre à sa passion. Dans cette pensée, il continua d'importuner cette princesse d'un amour qui lui étoit odieux; il lassa un jour si fort sa patience, qu'elle le menaça d'en avertir le comte de Savoie. Éloignez-vous de mes yeux lui dit-elle, et ne me forcez pas à en venir à cette extrémité, et à vous faire servir d'exemple aux sujets insolens qui s'oublient. Le comte de Pancallier, que ce discours rendit furieux, perdit toute considération : Les sujets comme moi, madame, lui dit-il, lorsqu'ils s'oublient, ne sont pas aisés à punir; ils font même quelquefois repentir ceux qui les menacent et qui les traitent avec tant de mépris : il quitta la princesse en finissant ce discours,

si troublé et si outré de colère, qu'il fit trembler tous ceux qui le virent sortir de son appartement. Il étoit encore dans ces premiers mouvemens de fureur, lorsqu'il reçut un courrier du comte de Savoie : ce prince lui mandoit que les troubles d'Angleterre étoient sur le point d'être pacifiés, qu'il espéroit pouvoir revenir incessamment dans ses états. Cette nouvelle fit frémir le comte de Pancallier; et, suivant le génie ordinaire des méchans qui craignent encore plus qu'ils ne se font craindre, il crut qu'après la menace que lui avoit faite la comtesse il étoit perdu, s'il ne la prévenoit en la perdant elle-même. Il avoit pour héritier un neveu de même nom que lui; il avoit élevé ce neveu avec de grands soins : le jeune Pancallier étoit le seigneur de Savoie le plus beau et le mieux fait; les charmes de sa personne étoient tout son mérite; son oncle le trouva propre, par la simplicité de son esprit, à exécuter les horribles desseins que son amour méprisé lui inspiroit. Livré à ses passions abominables, la crainte qu'il avoit des menaces de la comtesse, la frayeur qu'il avoit du comte et le dessein de vengeance qui s'étoit emparé de

cette ame barbare, ne le firent pas balancer sur le choix de sa victime. Il conclut la perte de la princesse par le sacrifice de son neveu ; il ne s'en fit pas même le moindre scrupule. Il le fit venir dans son cabinet, où, après lui avoir remis devant les yeux avec quel amour de père il avoit pris soin de son éducation : Je ne veux pas borner là mon amitié pour vous, lui dit-il ; j'ai une proposition à vous faire, qui sans doute vous sera agréable, et qui est une marque de ma confiance : La comtesse a du goût pour vous, continua-t-il, je m'en suis aperçu ; votre peu d'expérience vous a sans douté empêché de le remarquer ; n'oubliez rien pour la persuader que vous êtes fort amoureux d'elle ; ne craignez point de lui déplaire en vous déclarant son amant ; vous ne sauriez faire de faute en suivant mes conseils ; songez que votre fortune est attachée au bonheur de vous faire aimer de cette princesse ; surtout, ajouta-t-il, que les avis que je vous donne sur cela, soient un secret impénétrable à tout le monde.

Moins on a d'esprit, plus on a d'amour propre et de confiance. Le jeune Pancallier donna dans le piége ; il témoigna à son

oncle combien il étoit sensible à ses bontés, et il lui promit d'y répondre par une obéissance aveugle; et il le fit avec si peu de ménagement que toute la cour s'aperçut qu'il étoit amoureux de la comtesse. Comme elle n'avoit nulle attention pour tout ce qui n'avoit pas rapport à Mendoce, elle n'en faisoit aucune aux actions du jeune Pancallier; elle n'avoit garde de s'imaginer qu'il voulût paroître son amant; elle étoit si éloignée de le penser, qu'elle le traitoit avec plus de bonté que les autres seigneurs de son âge, lui sachant gré du zèle et de l'assiduité qu'il avoit à lui faire sa cour. Cette conduite de la comtesse ne fut attribuée, par ceux qui voyoient de près ce qui se passoit, qu'à l'ignorance où elle étoit des extravagances du neveu du régent; mais ceux qui n'étoient pas à portée d'approcher souvent de cette princesse, ne lui rendoient pas la même justice : s'ils ne crurent pas le jeune Pancallier heureux, ils crurent du moins qu'il étoit souffert. Les discours qu'on tenoit sur cela, eurent le sort de toutes les nouvelles qui s'augmentent à mesure que différentes personnes les racontent; et, par un effet du malheur de la comtesse, celle-ci passa

jusqu'à Mendoce de la manière du monde la plus cruelle.

Il étoit en Sicile, où il rendoit son nom aussi fameux que celui des Tancrède. Plus plein de sa passion que jamais, il confioit un jour au comte d'Eu, en se promenant avec lui, que le désir de revoir encore une fois en sa vie la comtesse, s'étoit saisi de lui avec tant de violence, qu'il étoit résolu, quelque chose qu'il en pût arriver, dès que la campagne seroit finie, d'aller inconnu à Turin. Le comte d'Eu promit de l'accompagner : ils parloient ensemble des moyens d'exécuter ce dessein, lorsqu'ils furent abordés par un Français nouvellement arrivé. Le comte d'Eu s'informa de lui, avec empressement, des nouvelles de la cour de France : cet homme, après avoir satisfait sa curiosité sur cette cour, parla de celle de Savoie où il avoit passé; et, sans attendre qu'on lui fît aucune question, il dit que le comte de Savoie étoit en Angleterre; que jamais il n'avoit rien vu de si surprenant que la beauté de la comtesse. Cet homme, du caractère de la plupart des gens qui veulent paroître informés, aux dépens souvent de la vérité, dit qu'on ne parloit que des amours de

cette princesse avec le neveu du régent. Ce discours imprudent causa à Mendoce un saisissement si violent, que le comte d'Eu en fut effrayé; il prit un prétexte pour se séparer du Français; il ramena Mendoce chez lui. Que ne dit point ce prince lorsqu'il y fut arrivé! Il vouloit partir pour arracher la vie à ce rival, qui lui ôtoit le cœur de la comtesse; un moment après, il se reprochoit, comme une foiblesse honteuse à lui, de paroître si sensible à l'infidélité de cette princesse. Je dois la mépriser, disoit-il au comte d'Eu, l'idée que j'avois de sa vertu me la faisoit aimer encore plus que sa beauté : je la croyois différente des autres femmes; mais, puisqu'elle en a les foiblesses, et que, sans aucun ménagement pour elle-même, elle me préfère un indigne rival, je n'aurai pas de peine à vaincre mon amour. Mendoce se flattoit vainement d'y trouver tant de facilité : le dépit, la douleur et la jalousie se succédoient tour à tour dans son cœur. Vous vous abandonnez à une trop grande affliction, lui disoit le comte d'Eu; je ne puis en approuver l'excès : la comtesse de Savoie vous sert en vous trahissant; elle vous donne lieu de vous gué-

rir d'une passion qui n'a pas eu le temps de prendre de profondes racines. Vous avez raison, mon cher comte, interrompit Mendoce; et je devrois me trouver trop heureux que la comtesse de Savoie, par son ingratitude, me délivre d'un amour qui auroit fait toujours le tourment de ma vie. Mais, je l'avoue à ma honte, les charmes de cette princesse balancent encore dans mon cœur les sujets que j'ai de me plaindre d'elle; il faut cependant travailler à les oublier; ma gloire y est intéressée; mais cet effort n'est pas l'ouvrage d'un moment; le temps seul peut effacer des impressions si vives. L'entretien de Mendoce et du comte d'Eu fut interrompu par don Ramir; il venoit avertir Mendoce qu'on se préparoit à attaquer les ennemis: cette nouvelle suspendit en lui toute autre pensée que celles que lui inspiroit son courage; il se rendit en diligence, avec le comte d'Eu, auprès de Maniasse. Le comte d'Eu fit voir en cette occasion que la valeur la plus héroïque a toujours été le partage de la nation française. Les Tancrède, par leurs actions brillantes, parurent mériter dès lors cette prodigieuse fortune où ils parvinrent dans la suite; Mendoce seul

pouvoit leur être comparé, s'il ne les surpassoit. Les Sarrasins prirent la fuite; peu des leurs échappèrent à la fureur des Grecs; le gain de cette bataille fut suivi de la prise de Messine et de presque toute la Sicile. La rapidité de cette conquête fit grand bruit en Savoie; Mendoce y avoit trop de part pour n'être pas cité dans toutes les relations qui venoient de ce pays-là à Turin : on y parloit de lui comme d'un héros; tout ce que la comtesse entendoit dire de Mendoce redonnoit à ses sentimens la vivacité que l'absence avoit en quelque manière affoiblie; elle ne pouvoit s'empêcher de ressentir une joie secrète de la gloire qu'il s'étoit acquise; son amour-propre étoit flatté de penser qu'elle avoit touché le cœur d'un homme qui, en toutes façons, paroissoit si fort au-dessus des autres.

Le comte de Pancallier s'intéressoit peu aux nouvelles publiques : l'esprit rempli de sa vengeance et du désir d'en presser l'exécution avant le retour du comte de Savoie, il s'enferma un matin avec son neveu. Vous êtes trop heureux, lui dit-il, on vous aime à n'en pouvoir douter; profitez des sentimens qu'on a pour vous; ob-

tenez, par votre hardiesse, les dernières faveurs de la comtesse; forcez-la à ne rien refuser à vos désirs : on ne traite pas l'amour avec les princesses comme avec les autres femmes : il faut tout oser quand on est sûr de plaire; le respect les importune; elles y sont trop accoutumées. Comme il leur est difficile de trouver des occasions, la comtesse vous pardonnera aisément tout ce que vous entreprendrez pour lui en donner une de contenter sa passion et la vôtre. Trouvez moyen, continua-t-il, de vous cacher le soir dans sa chambre; et, lorsque les femmes de cette princesse seront retirées, vous paroîtrez à ses yeux; je laisse à votre amour, ajouta-t-il avec un ris forcé, le soin du reste de l'aventure.

Le jeune Pancallier saisit avec transport le pernicieux conseil de son oncle; il l'assura qu'il ne manqueroit ni d'amour ni de hardiesse pour l'exécuter; que ce seroit dès le soir même, parce qu'il avoit appris que la comtesse feroit une promenade d'où elle ne reviendroit que fort tard, et que cette petite absence favoriseroit son dessein. Il dit ensuite à son oncle la manière dont il imaginoit de se placer pour n'être point surpris; après quoi ils se sé-

parèrent. Le comte de Pancallier, charmé d'avoir trouvé tant de crédulité dans son malheureux neveu, attendit avec impatience la fin de la journée ; il fit avertir les principaux seigneurs de la cour de se rendre auprès de lui pour une affaire importante qui regardoit le service du comte de Savoie ; et, à l'heure fatale, marquée pour porter les derniers coups à la comtesse, il leur ordonna de le suivre dans l'appartement de cette princesse. Je veux que vous soyez témoins, leur dit-il, qu'il n'y a rien de sacré pour moi, lorsqu'il s'agit de venger l'honneur du comte de Savoie, notre souverain : en finissant ce discours, il fit enfoncer la porte de la chambre de la comtesse; ses femmes ne venoient que d'en sortir. Le jeune Pancallier n'avoit encore osé se montrer; il fut aussi épouvanté que cette princesse du bruit qui se faisoit et du nombre de gens qu'ils entendoient entrer dans cette chambre; mais son cruel oncle ne lui donna pas le temps de faire réflexion sur ce qui se passoit; il alla lever la portière où il savoit qu'il devoit être caché : Meurs, traître, lui dit-il, en lui enfonçant son poignard dans le cœur, et que la juste punition de ton audace fasse

trembler désormais tous ceux qui voudroient t'imiter. Pour vous, Madame, ajouta-t-il, en se tournant du côté du lit de la comtesse, qui, à demi-évanouie de frayeur, avoit ouvert son rideau, souffrez que nous nous assurions de vous en attendant que le comte de Savoie, qui seul a droit de disposer de votre sort, nous ait fait savoir ses volontés. Pendant ce discours, l'étonnement et la consternation étoient peints sur les visages de tous les spectateurs de cette sanglante tragédie; les seigneurs qui en étoient témoins avoient peine à approuver la cruauté du comte de Pancallier; ils ne pouvoient s'empêcher d'être attendris du malheur de la comtesse; mais comme toutes les apparences la faisoient croire coupable, personne n'osa paroître s'intéresser pour elle. On transporta cette princesse dans un autre corps-de-logis du palais, où elle fut gardée avec beaucoup d'exactitude : on ne laissa auprès d'elle que ceux qui étoient absolument nécessaire à son service; Emilie fut de ce nombre.

La comtesse s'étoit laissé conduire dans ce nouvel appartement avec l'insensibilité d'une personne qui a entièrement perdu

l'usage des sens et de la raison. On la mit dans son lit ; elle y fut long-temps sans reprendre ses esprits : enfin, revenant un peu de ce trouble affreux, elle regarda Emilie qui, à genoux devant son lit, fondoit en larmes : Ah! Emilie, lui dit-elle, quelle horrible aventure est la mienne ! puis-je, sans mourir, y penser? Je parois convaincue d'un commerce criminel, moi qui n'ai jamais eu le moindre dessein contraire à la vertu! Pourquoi, continua-t-elle, le jeune Pancallier s'est-il trouvé dans ma chambre? Pourquoi son oncle en est-il informé, et l'a-t-il fait mourir avec tant de fureur? Enfin quel est le motif qui les a fait agir l'un et l'autre? C'est un mystère que je ne puis démêler ; je comprends seulement que jamais destinée n'a été si malheureuse que la mienne. Qui pourra prouver mon innocence au comte de Savoie? Tout ce que je dirai sera suspect ; le jeune Pancallier auroit pu me justifier ; sa mort, en m'ôtant cette espérance, me livre à la haine du régent que je n'ai que trop irrité. Je paroîtrai coupable aux yeux d'un mari et de toute l'Europe ; et ce qui ajoute encore à ma douleur, Mendoce pourra me soupçonner. Cette réflexion la

toucha si vivement qu'elle n'eut pas la force de parler davantage. Elle garda un morne silence, qui fit craindre cent fois à Emilie que cette princesse ne pût, sans expirer, soutenir l'excès de son affliction: cette fille employa inutilement son esprit et toute son adresse pour l'empêcher de s'abandonner au désespoir; tout ce qu'Emilie disoit étoit à peine écouté de la comtesse; elle passa plusieurs jours dans un accablement qui lui tint lieu de quelque repos. Enfin le courrier que le comte de Pancallier avoit envoyé en Angleterre revint, et lui apporta une réponse telle qu'il la souhaitoit.

La douleur et la colère du roi d'Angleterre avoient été grandes en recevant sa lettre; mais celles du comte de Savoie avoient passé les bornes de la raison : sa jalousie naturelle, animée par un sentiment de gloire, lui fit penser qu'il ne pourroit trop promptement et avec trop de rigueur punir une personne par qui il croyoit avoir reçu un affront si sensible. L'action du comte de Pancallier étoit une preuve contre elle, qui ne laissoit aucun doute qu'elle ne fût coupable. Il alloit mander qu'on la fît mourir, si le roi d'Angleterre,

qui avoit conservé plus de sang-froid, ne lui avoit représenté qu'il ne falloit pas suivre ce premier mouvement; que, puisque le déshonneur avoit été public, la punition devoit l'être, et qu'il devoit suffire à son honneur outragé d'abandonner la comtesse à la rigueur de la loi établie en Lombardie et en Savoie, qui condamnoit toutes les femmes surprises, comme l'avoit été cette princesse, à mourir, s'il ne se présentoit pas un chevalier, qui, en combattant son accusateur, la justifiât par le sort des armes. Le comte de Savoie se rendit aux raisons du roi d'Angleterre, avec d'autant plus de facilité, qu'il savoit que la valeur du comte de Pancallier étoit redoutable; qu'il étoit bien persuadé que personne n'oseroit entreprendre la défense de la comtesse, et qu'ainsi sa vengeance n'en étoit pas moins sûre pour être différée; il n'accorda que trois mois à la justification de cette princesse, quoique la loi lui en accordât davantage, et il résolut de ne quitter l'Angleterre pour retourner à Turin que lorsque ses ordres seroient exécutés.

Le comte de Pancallier que son crime avoit rendu encore plus farouche, se fit un barbare plaisir d'aller lui-même annon-

cer à la comtesse un si terrible arrêt ; il n'attendit pas sa réponse ; il sortit pour le rendre public. Quelque préparée que fût la comtesse au plus funeste événement, une condamnation si prompte la surprit. La tendresse que le comte de Savoie avoit paru avoir pour elle, lui avoit fait croire qu'il n'en viendroit point à cette extrémité sans lui avoir parlé et sans avoir examiné par lui-même si elle étoit véritablement coupable. L'horreur de son supplice et la honte qui y étoit attachée la firent frémir : Emilie fit un effort sur sa propre douleur pour adoucir celle de la comtesse et pour lui donner des espérances qu'elle n'avoit peut-être pas elle-même. Rassurez-vous, Madame, lui disoit-elle, et croyez que, malgré ceux qui veulent ternir votre réputation, votre innocence trouvera des défenseurs. Ce discours fit peu d'impression sur l'esprit de cette princesse ; elle se croyoit trop malheureuse pour espérer que quelqu'un voulût s'exposer pour elle. Il y avoit cependant des momens où il ne lui paroissoit pas impossible que Mendoce vînt à son secours ; mais elle s'arrêtoit peu sur cette pensée ; mille raisons la détruisoient. Je ne dois point juger des sentimens de Men-

doce par les miens ; tout ce qui m'est revenu de lui a contribué à rendre inutiles les efforts que ma raison faisoit pour surmonter ma passion ; et ce qu'il entendra dire de moi me fera paroître à ses yeux, non-seulement indigne de son attachement, mais même de son souvenir. Madame, lui répondit Emilie, dans la situation malheureuse où vous êtes, vous ne devez songer qu'à sauver votre vie et à confondre vos ennemis, qui osent vous accuser d'une façon si injurieuse : il ne vous est pas permis de n'en pas chercher les moyens ; je n'en vois point de plus sûr que celui d'avoir recours à Mendoce : c'est le seul homme que vous connoissiez qui ait une vertu assez noble pour une pareille entreprise ; vous ne devez vous faire aucun scrupule de lui écrire, puisqu'il s'agit de votre gloire ; je me charge de lui faire tenir votre lettre. La comtesse avoit bien de la peine à se résoudre de suivre le conseil d'Emilie ; elle craignoit de faire une démarche inutile, et que Mendoce, déjà trop prévenu contre elle sur les bruits publics, n'ajoutât pas foi à ce qu'elle lui manderoit pour les détruire : enfin l'image affreuse d'une mort qui la déshonoroit et les persécutions d'E-

milie qui augmentoient tous les jours, la déterminèrent, quoiqu'avec peu d'espérance de succès, à écrire à Mendoce. Ce prince éprouvoit de son côté d'autres revers de la fortune.

Il étoit parti de Sicile sur la nouvelle qu'il avoit reçue que les Tolède, profitant de son absence, s'étoient emparés d'une partie de ses états, et qu'ils avoient mis le siège devant Carthagène. Mendoce, accompagné du comte d'Eu, qui n'avoit point voulu l'abandonner, étoit entré dans la place : ainsi il ignoroit les derniers malheurs de la comtesse de Savoie. Le discours qu'on lui avoit tenu, contre elle en Sicile étoit demeuré profondément gravé dans son ame, et y avoit jeté tout le trouble imaginable; mais le penchant naturel qui nous porte presque toujours à nous flatter dans nos malheurs, lui faisoit quelquefois soupçonner ce bruit de fausseté. Le désespoir de n'être point en liberté d'aller s'en éclaircir, lui faisoit négliger le soin de sa vie, et avoit encore augmenté sa valeur : on le regardoit comme un homme extraordinaire. Le comte d'Eu lui faisoit souvent des reproches de ce qu'il s'exposoit trop légèrement, sans le persuader de prendre

à l'avenir plus de précaution. Un jour que Mendoce rentroit dans la ville, au retour d'une sortie où il avoit fait des actions surprenantes, on lui dit qu'un prisonnier demandoit à lui parler : il ordonna qu'on le fît entrer; son étonnement ne se put exprimer lorsqu'il reconnut ce prisonnier pour un écuyer de la comtesse, qui étoit frère d'Emilie. Ce jeune homme, zélé pour sa princesse, n'ayant point trouvé Mendoce en Sicile où sa sœur l'avoit envoyé, étoit venu le chercher dans ses états; et, ayant appris que ce prince étoit dans Carthagène, il avoit eu l'adresse de se mêler avec les ennemis et de se faire prendre prisonnier à la sortie qu'avoit faite Mendoce. Il fit à ce prince le récit de la cruelle aventure de la comtesse, et il lui dit tout ce qu'il crut devoir le persuader de l'horrible injustice de l'accusation qu'on lui faisoit. Il lui donna ensuite la lettre de cette princesse, et il n'oublia rien pour l'engager à la secourir.

Mendoce se trouvoit agité dans ce moment de mouvemens si violens, causés par l'amour et la jalousie, qu'il n'écoutoit qu'à peine ce qu'on lui disoit, et qu'il ne daigna pas lire la lettre. Il se fit dans

son esprit une confusion, qui ne lui laissa rien voir que les apparences du crime de la comtesse, et qui lui ferma les yeux sur tout ce qui le pouvoit porter à la pitié. Saisi de dépit et de colère : Allez, dit-il, au frère d'Émilie, rendez compte de la situation où vous me trouvez; elle me force à refuser ce qu'on souhaite de moi, et à vous dire qu'il faut chercher un autre défenseur. Partez, continua-t-il, ne perdez pas un moment. En finissant ce discours, sans vouloir l'écouter davantage, il le remit entre les mains d'un officier, à qui il ordonna de le conduire en sûreté hors de la ville. Mendoce étoit si transporté qu'il ne se reconnoissoit plus lui-même; son trouble étoit si grand, que le comte d'Eu étoit entré dans sa chambre, et lui en avoit déjà demandé plusieurs fois la cause, sans qu'il y eût fait aucune attention; il aperçut enfin ce prince, et il fit un effort sur la violence de ses passions, pour lui conter ce qu'il venoit d'apprendre de la comtesse de Savoie. En refusant de combattre pour elle, continua Mendoce, sans donner le temps au comte d'Eu de lui répondre, j'ai montré que l'amour n'a plus de pouvoir sur moi, lorsqu'il n'est plus soutenu

par l'estime ; la comtesse s'est rendue indigne de celle que j'avois pour elle; les soupçons qu'on m'avoit donnés sur sa conduite sont trop cruellement confirmés ; je ne saurois plus douter que l'ingrate n'ait oublié, pour un autre, ces raisons d'honneur et de bienséance dont elle s'est défendue contre moi. Hélas! lorsque ses rigueurs faisoient toutes mes craintes, je ne pensois pas que j'en serois le seul objet ; et, désespérant de l'obliger jamais à prendre un engagement avec moi, je ne m'étois point imaginé qu'elle en pût prendre avec un autre.

Le comte d'Eu trouvoit que la douleur de Mendoce étoit si juste, qu'il crût en devoir laisser passer les premiers mouvemens avant que d'entreprendre de le persuader de la modérer ; il laissoit un libre cours à ses plaintes, et se contentoit de s'affliger avec lui. Dans le temps que Mendoce étoit le plus animé contre la comtesse, l'envie de savoir comment elle pourroit s'excuser auprès de lui, et peut-être l'espérance de trouver de nouveaux sujets de la haïr, lui firent ouvrir la lettre qu'elle lui écrivoit, et il y lut ces mots :

« Le peu d'attachement que j'ai pour

la vie, m'a fait jusqu'ici négliger le soin de la conserver; mais, quand je fais réflexion que, si je la perds, je paroîtrai coupable d'un crime dont le simple soupçon me fait horreur, je me reproche à moi-même cette indifférence, et je me détermine enfin à vous faire savoir mes malheurs: le frère d'Émilie vous en instruira; je m'en épargne le récit trop cruel. Malgré les apparences qui me condamnent aux yeux de tout le monde, j'ose me flatter que je ne le serai point par vous; vous savez mes sentimens les plus secrets; l'aveu que vous m'en avez arraché, et dont je me suis punie si sévèrement, me justifie auprès de vous. Il m'est permis de le rappeler dans l'état où je suis; il doit vous engager à prendre ma défense; mais d'affreuses idées me persuadent que, peut-être, il ne sera plus temps, et qu'une mort indigne de ma vie préviendra votre secours. Qui auroit pu croire qu'une fin si funeste termineroit des jours qui étoient si tranquilles, avant que je vous eusse vu? Ne refusez pas des larmes à une destinée si peu méritée et si malheureuse; et n'oubliez jamais que je vous donne aujourd'hui la plus forte preuve de confiance et d'estime que, pen-

dant sa vie et en mourant, pouvoit vous donner la comtesse de Savoie. »

Cette lettre fit sur Mendoce un effet bien différent de celui qu'il en avoit attendu ; il en fut si attendri qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes. A peine eut-il la force d'achever de la lire, elle lui tomba des mains ; si elle ne lui ôta pas entièrement sa jalousie, elle lui fit du moins regarder, avec étonnement, que cette jalousie l'eût aveuglé au point de lui faire envisager, sans frémir, la mort d'une personne qu'il avoit aimée si passsionnément, et qu'il n'aimoit encore que trop pour son repos ; il se reprochoit sa dureté ; l'action qu'il venoit de faire lui parut blesser les lois de l'honneur. Plus il réfléchissoit sur ce que lui mandoit la comtesse, et plus il trouvoit que, quelque chose qu'il lui en pût coûter, il devoit la tirer du péril où elle étoit. Je serois indigne de vivre, disoit-il au comte d'Eu, si j'abandonnois une princesse qui a recours à moi ; la crainte de hasarder par mon absence de perdre mes états, ne doit point me faire balancer un moment. Le comte d'Eu, non-seulement ne s'opposa point à la résolution de Mendoce, mais il en facilita même l'exécution, en

lui disant qu'il pouvoit lui confier la défense de Carthagène, et qu'il devoit être assuré que, s'il n'étoit pas assez heureux pour la lui conserver, il pouvoit compter du moins qu'il s'enseveliroit sous ses ruines avant que de la laisser passer à ses ennemis.

Mendoce, pénétré de reconnoissance, embrassa le comte d'Eu; et, après lui avoir demandé pardon de ce qu'il alloit abuser de son amitié, il prit avec lui les mesures nécessaires pour son départ. Elles furent, qu'on feroit répandre le bruit qu'il alloit s'absenter pendant quelques jours pour une négociation secrète qui pouvoit terminer la guerre, et de laisser au comte d'Eu un ordre pour commander en son absence; il ne voulut mener dans son voyage qu'un seul homme avec lui; ce ne put être don Ramir; il avoit été blessé quelques jours auparavant.

Les assiégés firent une sortie : comme elle n'étoit que pour favoriser celle de Mendoce, elle ne fut ni difficile ni dangereuse. Ce prince fit, pour se rendre en Savoie, toute la diligence que peut faire un amant qui court assurer les jours de ce qu'il aime; il laissa l'Espagnol qu'il avoit avec lui, à cinq ou six lieues de Turin :

il jugeoit à propos d'y entrer seul; son impatience lui permit à peine, lorsqu'il y fut arrivé, de descendre de cheval pour se rendre au palais; il espéroit trouver le moyen de parler à Émilie ou à son frère, avant que de combattre le comte de Pancallier. Comme il marchoit dans le palais avec quelque sorte d'inquiétude d'être reconnu de quelqu'autre que de ceux qu'il cherchoit, en traversant une galerie, il vit paroître une foule de monde qui lui sembla venir à lui; il songeoit à l'éviter, lorsqu'il aperçut une porte à demi-ouverte; il s'y jeta, et, par un effet du hasard, c'étoit précisément le lieu où l'on amenoit la comtesse; le terme fixé pour sa justification expiroit, et elle venoit satisfaire aux devoirs que sa vertu et la religion exigeoient d'elle. Mendoce étoit placé derrière un rideau dans l'embràsure d'une fenêtre; le spectacle qui s'offrit à lui, mit sa constance à la dernière épreuve; il vit la comtesse entrer avec un air modeste et une douleur courageuse, qui sembloient faire voir l'innocence de son ame et le mépris qu'elle avoit pour la vie. Elle demeura seule avec celui qu'elle avoit choisi pour la préparer à la mort; la certitude

qu'elle croyoit avoir de n'être entendue que de lui, la faisoit parler assez haut : ainsi, Mendoce, sans le vouloir, fut forcé d'apprendre les secrets les plus cachés de cette princesse, et il fut convaincu par ce qu'il entendit, qu'elle ne se reprochoit rien que la tendresse qu'elle avoit eue pour lui, et dont, malgré les sujets qu'elle croyoit avoir de s'en plaindre, elle s'accusoit encore dans ces tristes momens. Je pardonne au comte de Savoie, ajouta-t-elle enfin à ce qu'elle venoit de dire, l'injustice de ma mort : je ne me crois pas entièrement innocente à son égard, puisque j'ai pour un autre des sentimens que je ne devois avoir que pour lui ; et c'est à cette faute involontaire et qu'il ignore, que je sacrifie ma vie à celui de qui je la tiens.

Pendant que la comtesse parloit, Mendoce pensa vingt fois ouvrir le rideau et s'aller jeter, transporté d'amour, d'admiration et de joie, aux genoux de cette princesse. Le respect pour ce qui se passoit, et la crainte de se rendre inutile à la défense des jours de la comtesse, furent seuls capables de l'arrêter ; il profita du trouble et de la confusion, lorsqu'on la

ramena dans son appartement, pour sortir sans être remarqué. On avoit dressé, dans le milieu de la place qui étoit devant le palais, une colonne de marbre blanc, où étoit attaché une espèce de bouclier, sur lequel celui qui demandoit le combat devoit écrire son nom.

Mendoce, ne voulant point mettre le sien, fit seulement écrire qu'un chevalier se déclaroit défenseur de la comtesse de Savoie, et aussitôt il alla dans un endroit écarté de la ville, où il avoit laissé ses armes. Pendant qu'il les reprend avec beaucoup de diligence, la joie publique avoit déjà annoncé au comte de Pancallier le secours imprévu qui arrivoit à la comtesse; sa fierté ne se démentit point en cette occasion; son esprit, peu susceptible des préventions de ce temps-là, ne lui fit point appréhender une preuve remise au sort des armes. Persuadé que la valeur et non la justice décidoit, il se prépara à soutenir son crime sans crainte et sans remords: il méprisa même un ennemi qui ne vouloit pas se nommer; et, sans faire sur cela les difficultés qu'il auroit pu faire, il ordonna que, selon l'usage, on demandât à la comtesse, si elle remettoit ses intérêts au che-

valier inconnu qui offroit de les soutenir. Cette princesse, bien loin de ressentir de la joie de ce qu'il se trouvoit un homme assez généreux pour prendre son parti, ne put s'empêcher d'en soupirer et d'hésiter sur sa réponse; mais aussitôt, se faisant un crime des raisons qui la portoient à cette incertitude et à souhaiter la mort, elle accepta un secours qu'elle eût peut-être refusé, si elle avoit osé s'abandonner aux mouvemens de la douleur et du désespoir secret que toute sa vertu avoit peine à vaincre. Voulant même par un témoignage public, réparer le peu de satisfaction qu'elle avoit laissé voir, elle tira de son doigt une bague; et en la remettant à celui qui étoit chargé de savoir sa volonté, elle lui ordonna de la porter à son protecteur, et de le prier de sa part de la recevoir, non seulement comme un aveu qu'elle faisoit de lui, mais aussi comme le présage assuré de la victoire dont son innocence lui répondoit. Peu de momens après le consentement de la comtesse, on vint la prendre pour la conduire au lieu où, selon ce qui étoit porté par la loi, elle devoit être témoin de la décision de son sort. La honte de paroître en public d'une façon

si indigne d'elle, répandoit sur son visage une rougeur qui ne servoit qu'à augmentea sa beauté, sans diminuer cet air de noblesse qui lui étoit naturel : il s'éleva un murmure d'admiration en la voyant paroître, qui ne cessa que lorsque les juges du camp eurent fait donner le signal d'un combat où la valeur et le courage firent voir ce qu'ils ont de grand et d'admirable. La victoire demeura long-temps incertaine; enfin Mendoce, irrité de trouver tant de résistance, pressa si vivement le comte de Pancallier, qu'il le fit tomber à ses pieds mortellement blessé : tout le monde applaudit par de grands cris à la victoire de Mendoce, et aussitôt les principaux seigneurs de Savoie s'approchèrent pour entendre le comte de Pancallier, qui avoit fait signe qu'il vouloit parler. Il déclara publiquement sa trahison; à peine avoit-il justifié la comtesse par le récit de tous ses crimes, que le peuple furieux se jeta sur lui, et par toutes sortes de cruautés et d'indignités, rendit sa mort aussi terrible que devoit l'être celle d'un aussi méchant homme.

Pendant que le peuple marquoit à la comtesse, par l'ardeur de la venger, son

zèle et son attachement, et que toute la cour, dont elle étoit adorée, la reconduisoit en triomphe au palais, Mendoce disparut; et, malgré tous les soins que l'on prit par les ordres de la comtesse, pour en apprendre des nouvelles, on ne put y réussir. Elle fut véritablement fâchée de ne point connoître celui à qui elle avoit de si grandes obligations, et de ne pouvoir lui en témoigner sa reconnoissance. On fit partir un homme considérable pour porter au comte de Savoie, en Angleterre, une nouvelle qui devoit le combler de joie. La comtesse s'étoit trouvée, dans le cours de cette journée, dans des situations si violentes qu'il étoit bien juste qu'on la laissât enfin à elle-même. Elle s'enferma avec Emilie dans son cabinet: dès qu'elle se vit seule avec elle, et qu'elle fit réflexion sur le peu de joie que lui donnoit un changement si avantageux, quels reproches ne se fit-elle point? Je suis justifiée, Emilie, disoit-elle, et je ne suis pas contente; je dois la vie et l'honneur à un autre qu'à Mendoce; il ne m'a pas même jugée digne de sa pitié; il ne s'est fait un fantôme d'obligation et de devoir que pour m'abandonner. Je vois combien je me suis trompée,

quand j'ai cru lui avoir inspiré les mêmes sentimens que j'avois pour lui ; et cependant je suis dans un état où je ne puis m'en consoler ni le haïr. Ces tristes réflexions étoient suivies d'un torrent de larmes. Madame, lui dit Emilie, le ciel a permis que Mendoce, par un procédé si cruel, vous donnât lieu de vous guérir d'une passion qui vous rendoit malheureuse. Oui, Emilie, interrompit la comtesse, je surmonterai ces égaremens de mon cœur ; les mépris de Mendoce et ma vertu m'en assurent ; je vais du moins prendre toutes les apparences de la raison, et ne plus parler d'une foiblesse dont je sens toute la honte. Mendoce n'étoit pas dans un état plus tranquille : après l'aveu du comte de Pancallier, il s'étoit d'abord livré à la joie d'avoir assuré les jours d'une personne qu'il adoroit, et rendu à sa vertu tout son éclat ; mais cette joie fut bientôt troublée par la dure nécessité de partir sans lui parler ; il ne pouvoit, après sa victoire, en chercher les moyens sans être reconnu ; et il ne pouvoit l'être sans exposer la comtesse à de nouveaux soupçons qui auroient pu être très-dangereux pour elle. Ces réflexions le déterminèrent à se

faire la cruelle violence de partir sans la voir, et à saisir ces premiers momens de confusion, où on ne faisoit pas encore attention à lui, pour sortir de Turin. Lorsqu'il eut rejoint l'Espagnol au lieu où il lui avoit ordonné de l'attendre, il ne put résister à l'envie d'écrire par lui à la comtesse. Il trouvoit une sorte de consolation à ne pas laisser ignorer à cette princesse qu'elle ne devoit son triomphe qu'à ce même amour qui l'obligeoit à s'éloigner d'elle. Il instruisit l'Espagnol des précautions qu'il falloit qu'il prît, non-seulement pour rendre sa lettre en secret à Emilie, mais aussi pour éviter qu'on pût penser qu'elle vînt de sa part. Pour plus de sûreté, il lui ordonna de laisser passer deux ou trois jours, et de prendre un long détour pour aller à Turin. L'espérance qu'avoit Mendoce d'y revenir un jour lui-même, et celle que sa lettre qui apprendroit à la comtesse ce qu'il venoit de faire pour elle, effaceroit de son esprit l'impression désavantageuse que son refus y auroit pu faire, adoucirent un peu sa douleur, et lui donnèrent la force d'aller à Carthagène où son honneur l'appeloit. Cependant le comte d'Eu avoit défendu

cette place avec autant de gloire que de bonheur.

Les ennemis, informés de l'absence de Mendoce, voulurent en profiter; ils donnèrent un assaut. Dans le fort de la mêlée, le comte de Tolède fut fait prisonnier, et les ennemis obligés de se retirer avec une perte considérable; privés de leur chef, ils ne pressèrent plus le siége avec la même ardeur. Le comte d'Eu crut ne pas manquer à l'amitié qu'il avoit pour Mendoce, en cherchant à adoucir la prison du comte de Tolède, et à la lui rendre supportable : touché même des grandes qualités qu'il remarqua en lui, et de sa valeur dont il avoit été témoin, il forma le dessein de finir, par son mariage avec dona Isabelle, une guerre qui n'étoit fondée que sur une haine héréditaire qui n'avoit que trop duré; il en parla au comte de Tolède, et il lui dit qu'il employeroit tout le crédit que son amitié devoit lui donner sur l'esprit de Mendoce, pour le porter par cette alliance à la réunion de leurs maisons. L'état où se trouvoit le comte de Tolède, et ce qu'il avoit entendu dire du mérite de dona Isabelle, rendoient cette proposition trop avanta-

geuse pour n'être pas écoutée avec plaisir. On convint d'une suspension d'armes jusqu'au retour de Mendoce ; il fut plus prompt que le comte d'Eu ne l'avoit espéré. Mendoce, pénétré des obligations qu'il avoit à ce prince, lui en témoigna, en arrivant, sa reconnoissance dans les termes les plus tendres. Il lui rendit compte de l'heureux succès de son voyage, et de la façon singulière et touchante dont il avoit appris qu'il étoit toujours aimé de la comtesse de Savoie. Le comte d'Eu oublia dans ce moment ses chagrins, pour prendre part à la satisfaction de son ami. Il lui parla ensuite du comte de Tolède, et de l'envie qu'il avoit de voir finir leurs inimitiés par une paix solide. Mendoce devoit trop au comte d'Eu, pour n'être pas charmé de trouver une occasion de lui faire connoître le pouvoir qu'il avoit sur lui ; il le rendit maître absolu de ses intérêts. Dona Isabelle, de son côté, sacrifia à la tendresse qu'elle avoit pour son frère, la répugnance qu'elle se sentoit pour un nouvel engagement. Le comte de Tolède et Mendoce oublièrent qu'ils avoient été ennemis ; l'amitié prit facilement la place de la haine dans le cœur de deux hommes déjà si pré-

venus d'estime l'un pour l'autre. Le mariage de dona Isabelle, qui assuroit la paix, causa une joie générale; elle partit aussitôt après, pour suivre son mari dans ses états. Les soins importans dont Mendoce avoit dû être occupé, n'avoient pu le distraire un moment du souvenir de la comtesse de Savoie. Plus tourmenté que jamais de l'envie de la voir et des obstacles qui s'y opposoient, il s'abandonnoit au chagrin le plus vif. A ces agitations se joignoit l'impatience de savoir comment elle auroit reçu sa lettre; celui qu'il en avoit chargé ne revenoit point, et ce retardement lui donnoit des inquiétudes mortelles; mille craintes s'emparoient de son esprit; celle qui le frappoit le plus, étoit que cet homme n'eût fait quelqu'imprudence; il lui paroissoit qu'il en avoit faite une lui-même d'écrire à la comtesse; tout le désespéroit; il ne savoit à quoi se résoudre. Le comte d'Eu, pour terminer l'incertitude où il le voyoit, lui proposa de venir avec lui à la cour de Henri Ier, où il se croyoit obligé de retourner: Vous y trouverez peut-être, lui dit-il, une occasion d'aller à celle de Savoie, sans que ce voyage puisse être suspect; du moins

vous serez plus à portée en France d'apprendre des nouvelles de la Comtesse. Mendoce se laissa d'autant plus aisément persuader par les discours de ce prince, qu'il trouvoit que ce seroit toujours un grand adoucissement à ses peines de ne point quitter un ami qu'il aimoit tendrement, et avec qui il en pouvoit parler. La veille de son départ, lorsqu'il ne l'espéroit plus, l'Espagnol qu'il avoit envoyé à Turin arriva, et lui donna un nouveau sujet de s'affliger, en lui rapportant sa lettre qu'on n'avoit pas voulu recevoir. Cet homme dit à Mendoce qu'un malheur imprévu l'avoit empêché d'exécuter ses ordres aussi promptement qu'il l'auroit souhaité ; que, pour y satisfaire, trois jours après qu'il l'eût laissé, sans faire attention au mauvais temps, il s'étoit mis dans une barque dans le dessein de repasser le Pô; que cette barque avoit eu le sort de plusieurs autres qui avoient péri ; qu'on l'avoit retiré de l'eau presque mort, et porté dans une maison près du rivage où une maladie violente, causée sans doute par cet accident, l'avoit retenu pendant près d'un mois ; qu'aussitôt que ses forces le lui avoient pu permettre, il s'étoit rendu à

Turin ; qu'il avoit trouvé l'occasion de donner à Emilie la lettre dont il étoit chargé ; que, peu de momens après, elle la lui avoit rapportée avec un ordre exprès de la comtesse de repartir sur-le-champ : il ajouta que, lorsqu'il sortoit de la ville, le comte de Savoie y arrivoit.

Mendoce écoutoit impatiemment ce récit ; et, sans faire réflexion que le refus qu'avoit fait la comtesse de recevoir sa lettre, pouvoit n'avoir point d'autre cause que l'opinion où elle étoit qu'il lui avoit refusé son secours, il se livroit aux plus cruelles pensées que puisse avoir un amant qui croit que la personne qu'il aime ne veut plus entendre parler de lui. Dans cette douloureuse situation, il partit avec le comte d'Eu, sans avoir aucun dessein bien formé : il arrivoit en même temps des événemens si favorables pour lui, que, quand il en eût été le maître, il n'eût pas pu les disposer autrement.

Henri Ier, toujours jaloux de la puissance du duc Guillaume, et ne se trouvant pas en état de l'abaisser, songea du moins à lui ôter l'espérance de la couronne d'Angleterre, en appuyant auprès d'Edouard les intérêts d'un jeune prince de son sang

que l'Empereur avoit élevé et renvoyé depuis peu auprès de lui. Le comte d'Eu avec Mendoce qui ne se faisoit pas connoître, arriva dans cette conjoncture à la cour de Henri Ier : il parut au roi que personne n'étoit plus propre que le comte d'Eu à conduire avec succès l'importante négociation qu'il vouloit commencer en Angleterre. Le même jour que ce prince reçut les ordres du roi, et qu'il accepta l'emploi dont il le chargeoit, on apprit en France la nouvelle que le comte de Savoie étoit mort, et que la comtesse, qui n'avoit point d'enfans, avoit voulu, en retournant auprès du roi son frère, quitter une cour où elle avoit essuyé de si sensibles déplaisirs. A cette nouvelle, tous les sentimens de Mendoce changèrent; et, sans savoir si ce qu'il souhaitoit lui seroit heureux ou funeste, il eut une impatience extrême de suivre le comte d'Eu en Angleterre; et il ne cessa point de le presser et de le prier de partir, jusqu'au moment qu'ils s'embarquèrent ensemble à Calais; mais plus Mendoce approchoit de Londres, plus ses craintes et ses agitations renaissoient : dès le soir même qu'il fut arrivé, il se déroba des gens du comte d'Eu;

et, habillé le plus simplement qu'il lui fut possible, il se rendit à l'appartement de la comtesse de Savoie; il lui fit dire qu'un homme de la suite de l'ambassadeur de France, prenoit la liberté de lui demander une audience particulière. La comtesse, qui ne pouvoit comprendre ce que cet homme pouvoit avoir à lui dire, envoya Emilie pour le savoir; mais Emilie n'eut pas sitôt jeté les yeux sur lui, que, sans lui parler, elle rentra brusquement dans la chambre; il la suivit avec un trouble qui ne peut être comparé qu'à celui de la comtesse lorsqu'elle le reconnut. Quoi! dit-elle, avec un ton animé de colère et voulant entrer dans son cabinet pour le fuir, Mendoce ose se présenter devant moi! Oui, Madame, lui dit-il, en se jetant à ses genoux et en l'arrêtant malgré elle; mais il ne vous importunera pas long-temps; je ne veux que remettre entre vos mains ce témoignage de votre confiance. En disant cela, il lui présenta la bague qu'il avoit reçue d'elle. La vue de cette bague fit démêler en un moment à la comtesse toute la vérité, et la tira d'erreur : un nouveau trouble s'éleva dans son ame; elle demeura quelque temps inter-

dite, sans songer à faire relever Mendoce qui étoit toujours à ses genoux, et sans avoir la force de lui rien dire. Rompant enfin un silence qui ne causoit pas moins d'étonnement que de crainte à ce prince : Ah! Mendoce, lui dit-elle, en le regardant avec des yeux pleins de douceur et de charmes, c'est donc à vous que je dois et ma vie et ma gloire! Non, Madame, lui dit-il, vous ne devez rien qu'à vous-même ; je n'ai d'autre avantage que d'avoir puni votre ennemi. A ce court éclaircissement succéda entre ces deux personnes qui s'aimoient, une de ces conversations douces et animées qu'on imagine facilement et qu'il n'est pas aisé de rapporter ; ils parlèrent de tous les événemens extraordinaires de leur vie depuis qu'ils s'étoient connus : les soupirs et les larmes interrompirent souvent leurs discours. Enfin la comtesse qui n'avoit plus de devoir qui combattît son inclination et qui ne se reprochoit plus la passion qu'elle avoit pour Mendoce, la lui avoua sans scrupule. Charmés du plaisir de se voir et de se rendre compte de leurs moindres pensées, ils passèrent plusieurs jours dans l'état du monde le plus heureux. La comtesse apprit au

roi son frère, les obligations qu'elle avoit à Mendoce; il entra dans sa reconnoissance en approuvant le dessein où elle étoit de l'épouser aussitôt que la bienséance le pût permettre. Ce mariage se fit avec toute la magnificence possible. La négociation que le comte d'Eu traitoit en Angleterre fut aussi funeste à ce prince qu'elle avoit été favorable à Mendoce.

Le duc Guillaume se servit de ce prétexte, lorsqu'après la mort d'Edouard il monta sur le trône d'Angleterre pour satisfaire sa haine en terminant les jours du comte d'Eu par une mort tragique comme toutes les histoires le rapportent.

FIN DE LA COMTESSE DE SAVOIE.

HISTOIRE
D'AMÉNOPHIS,
PRINCE DE LIBYE.

Un historien fameux a écrit les aventures d'une reine de Libye qui, par un seul accouchement, se vit mère de sept princes.

Je ne m'étendrai pas sur cette histoire surprenante; je me contenterai d'en rapporter une seule circonstance nécessaire au sujet que j'ai entrepris de traiter. L'oracle de Jupiter-Ammon ayant déclaré qu'Adonisthus, celui de tous les fils de la reine qu'elle aimoit le plus, seroit roi avant tous ses autres frères, la reine qui craignit que cette prédiction ne donnât de la jalousie aux frères de ce prince, aima mieux se priver de sa vue, que de le laisser exposé au malheur que cette jalousie pourroit lui attirer; elle le fit partir de Libye pour aller chercher dans les pays étrangers à avancer, par quelque grande

action, l'effet de l'oracle, ou du moins à s'en rendre digne.

Le départ d'Adonisthus fut reçu diversement dans la cour du roi de Libye : les uns louèrent la résolution courageuse de ce jeune prince ; les autres la trouvèrent indiscrète et téméraire ; quelques-uns appréhendèrent qu'il n'y eût sous cette résolution des intrigues secrètes de la reine avec les étrangers, pour lui assurer le royaume au préjudice de tous ses autres frères ; presque tous ces princes, sans faire aucune réflexion sur les suites, eurent beaucoup de joie de son éloignement ; le seul Aménophis en eut un véritable chagrin. Ce n'étoit pas qu'il eût aucune affection particulière pour Adonisthus ; mais, comme il étoit né avec les plus grandes et les plus nobles inclinations qu'un prince puisse avoir, il étoit affligé que son frère se mît sitôt dans le chemin d'acquérir de la gloire, pendant qu'il se voyoit en quelque manière éloigné de l'imiter, parce que la reine, dont toute la tendresse étoit pour Adonisthus, ne vouloit pas permettre que les autres princes, ses fils, fissent de semblables entreprises, où peut-être ils eussent effacé Adonisthus.

Aménophis passoit tristement ses jours avec le regret de languir dans une honteuse oisiveté ; il ne prenoit plus aucune part aux plaisirs de la cour; il étoit toujours dans les forêts, où la chasse faisoit son unique occupation, moins pour se divertir, que pour se préparer et s'accoutumer à soutenir de bonne heure de plus grandes fatigues. Un jour qu'il se trouva seul, fort éloigné de tous ceux qui l'avoient suivi, il arriva en rêvant jusque sur le bord de la mer ; elle étoit encore enflée et agitée d'une furieuse tempête ; il s'arrêta, et il promenoit ses regards sur les flots, sans dessein et sans attention, lorsqu'une planche du débris d'un vaisseau, poussée par une vague impétueuse, jeta presque à ses pieds un homme qu'il crut mort ; la compassion le fit approcher, et il s'aperçut qu'il respiroit encore; la pâleur de son visage ne l'empêcha pas d'y remarquer je ne sais quel air de noblesse qui lui fit souhaiter de pouvoir le secourir utilement ; il le fit, et l'infortuné étranger revint insensiblement à lui. Il regarda Aménophis avec des yeux où la mort étoit encore peinte, et où elle n'empêchoit pas la reconnoissance de paroître. Qui que vous

soyez, dit-il au prince, vous venez de sauver la vie au plus malheureux des hommes. Je croirai que les dieux sont las de me persécuter, s'ils daignent quelque jour me mettre en état de la perdre pour vous.

Ce discours, la physionomie noble de l'étranger, ses habits même qui, tout mouillés qu'ils étoient, laissoient voir la magnificence de l'étranger, augmentèrent l'attention d'Aménophis; et, voyant arriver de ses gens écartés par la chasse, il fit donner un cheval à l'inconnu, et l'obligea à venir avec lui à une maison de campagne où il avoit accoutumé de coucher assez souvent. Les premiers jours qu'ils passèrent ensemble leur inspirèrent de l'estime l'un pour l'autre; et cette estime fut suivie de l'envie de se connoître.

Aménophis ne lui cacha point qu'il étoit fils du roi de Libye: Prince, lui dit alors Ménécrate (c'étoit le nom de l'étranger), je ne vous laisserai pas ignorer plus longtemps que vos secours sont tombés sur un homme qui, par sa naissance, n'en est pas indigne, et qui, par ses malheurs, les mérite d'un cœur aussi généreux que le vôtre.

Je suis fils du roi de l'île du Soleil. Les infortunes de ce prince sont aussi connues que l'est celle de l'île où, de tous les côtés du monde, on vient adorer le soleil ; je ne sais, ajouta-t-il, si elles sont parvenues jusqu'à vous, ou s'il est possible que vous les ignoriez. Aménophis lui avoua qu'il en avoit entendu parler fort confusément, et qu'il lui feroit plaisir de les lui apprendre. Ménécrate continua :

L'île du Soleil étoit gouvernée par deux puissances ; le roi avoit le commandement des armées et la disposition des emplois et des dignités ; le grand-prêtre du soleil exerçoit souverainement toutes les autres parties du gouvernement ; jusqu'à nos derniers temps les deux puissances avoient été si bien unies, que rien n'étoit comparable au repos et à la félicité dont jouissoient les peuples de cette île. La fortune s'est lassée de leur être si favorable ; elle a élevé à la dignité de grand-prêtre un homme également dangereux par ses vices et par ses vertus. Cet homme, qui s'appelle Philocoris, a beaucoup d'esprit, et autant de connoissance des sciences que s'il avoit passé toute sa vie dans l'étude : on dit que c'est un des hommes du monde les mieux

faits, aussi séduisant par la beauté et par les graces de sa personne, que par les charmes de son esprit: il avoit à peine vingt-cinq ans, lorsqu'il fut élevé à cette haute dignité par le suffrage de tous les peuples que son éloquence avoit éblouis dans les fréquentes harangues qu'il leur faisoit. Jusqu'alors il avoit si bien imité les apparences de la vertu, qu'on ne le soupçonnoit pas même de connoître les vices; il en avoit pourtant beaucoup; une ambition sans bornes, un orgueil insurmontable, et un déréglement si furieux dans ses mœurs, que, quoique par les lois de notre religion il lui fût permis d'avoir trois femmes légitimes, ses passions insensées ne pouvoient pas s'y fixer; il cherchoit tous les jours des maîtresses nouvelles. Il en étoit venu à un tel excès de désordres, qu'il faisoit enlever dans l'île les plus belles personnes que les ministres de ses passions pouvoient découvrir, et il les tenoit enfermées dans le palais du Soleil pour servir à ses déréglemens. Le roi Zénotras, mon père, ne crut pas qu'il lui fût permis de laisser tant de vices impunis; il en parla au grand-prêtre, qui lui répondit avec tant d'insolence qu'il entreprit de le faire déposer. Il y trouva des

difficultés invincibles, et les affaires s'aigrirent à tel point qu'il fut obligé de lever des troupes.

Le grand-prêtre trouva plus de scélérats pour le défendre, que le roi, mon père, n'eut de sujets fidèles pour lui obéir.

Philocoris répandit parmi le peuple un faux oracle rendu par le Soleil, à ce qu'il disoit; cet oracle déclaroit que le Soleil vouloit que son île fût libre, et que les peuples n'y reconnussent d'autre autorité que la sienne. Ce fut là le signal d'une révolte générale; le peu de troupes fidèles qui combattoient pour le roi, furent massacrées avec lui; la reine, ma mère, eut le même sort; et je n'aurois pas échappé au glaive cruel du grand prêtre, quoique je n'eusse que huit ans, si un fidèle sujet ne m'eût enlevé, et s'il ne m'eût mis dans une barque qui me conduisit secrètement dans une autre île où j'ai été élevé. Aussitôt que je fus parvenu à l'âge de raison, je n'ai songé qu'à venger le sang de mes parens, et qu'à punir leurs meurtriers; j'ai couru inutilement dans diverses îles de nos mers fort éloignées de cette contrée; j'y ai trouvé beaucoup de compassion et fort peu de secours; enfin j'arrivai au

royaume de Cypre dont le roi, généreux et sensible à la gloire, voulut bien me donner une flotte pour reconquérir l'île du Soleil. Ma navigation a été très-longue. Il a semblé que les Dieux me refusoient l'abord de cette île ; je l'ai vue plusieurs fois sans en pouvoir approcher ; mais, m'étant rendu maître de quelques vaisseaux qui en sortoient, j'en ai appris des nouvelles qui me font horreur.

L'indigne Philocoris, devenu souverain et maître absolu, a exigé de ses malheureux sujets un tribut jusqu'alors inouï. Il les a obligés à courir les mers comme des pirates pour lui amener, des pays les plus éloignés, les plus belles personnes qu'ils peuvent rencontrer, et il a autorisé cette impiété par de nouveaux mystères de religion qu'il a inventés. J'ai pourtant su que la plupart des grands et le peuple commencent à être détrompés, et qu'ils voient avec horreur les désordres du tyran. Une tempête furieuse m'a poursuivi plusieurs jours ; j'ai vu périr et submerger toute la flotte qui m'accompagnoit ; j'ai été jeté sur le bord de la mer, où je crois que les dieux veulent me protéger, puisqu'ils m'ont fait rencontrer le prince de Libye.

Aménophis rêva long-temps après avoir entendu ce récit ; et Ménécrate ne savoit à quoi attribuer un silence si extraordinaire, lorsque le prince, sortant de sa rêverie, l'embrassa et le pria de vouloir bien n'apprendre à personne qu'à lui ce qu'il venoit de lui raconter. Vous m'êtes envoyé par les dieux, lui dit-il, pour me déterminer au parti qu'il y a long-temps que j'ai résolu de prendre.

La vie obscure que je mène ici dans les délices de l'oisiveté, me fait honte ; je voulois aller chercher la gloire et les aventures qui peuvent donner un nom célèbre, et je ne savois de quel côté tourner mes pas. Ce sera maintenant vers l'île du Soleil. Je ne vous cache pas qu'il faut que ce soit à l'insçu du roi et de la reine ; mais ne craignez pas que le secours que je veux vous donner en soit moins prompt, ni peut-être moins utile. Je ne vous promets pas des flottes et des armées, mais un nombre choisi des plus braves et des plus fidèles habitans de la Libye ; ils me suivront partout où je voudrai les mener ; et ce que vous venez de me dire de la disposition où sont les peuples de l'île du Soleil, me fait penser que nous réussirons mieux à dé-

trôner le tyran, si nous arrivons sans lui donner aucun sujet d'ombrage.

Ces deux princes convinrent de toutes les mesures qu'ils devoient prendre, et de garder un profond secret. Ménécrate demeura inconnu dans la maison de campagne où Aménophis le laissa ; et ce prince conduisit si heureusement son entreprise, qu'au bout de quelques jours, il fut assuré de deux cents jeunes Libyens résolus à le suivre. Ayant fait préparer un vaisseau dont les pilotes ignorèrent l'usage qu'on en vouloit faire, il partit avec Ménécrate et ses braves Libyens ; ils firent voile vers l'île du Soleil, où, au bout d'un mois d'une heureuse navigation, ils abordèrent tous également inconnus, et sous le prétexte de faire des sacrifices au Soleil, comme c'étoit la coutume. Ils jugèrent à propos de se disperser dans l'île en différens endroits, pour jeter en plus de lieux les bruits que dans la suite il leur seroit nécessaire de répandre ; ils convinrent d'un rendez-vous pour se donner de leurs nouvelles, et d'un signal pour se rassembler lorsqu'il en seroit besoin.

Ménécrate mena Aménophis à un château qui étoit peu éloigné de la capitale

de l'île. Ce château appartenoit à Crisotas, ce vertueux sujet qui avoit sauvé Ménécrate : il avoit reçu de temps en temps des nouvelles de ce prince ; et, sachant qu'il étoit parti de Cypre avec une flotte puissante, il l'attendoit avec beaucoup d'impatience ; mais il fut extrêmement surpris lorsque Ménécrate, se faisant connoître à lui, lui raconta que sa flotte étoit perdue, et qu'il n'arrivoit qu'avec deux cents hommes, que cet ami, qu'il lui montra en lui présentant Aménophis, lui avoit donnés. Crisotas versoit des larmes de joie en embrassant Ménécrate : Prince infortuné, lui dit-il, venez-vous vous livrer au meurtrier de votre maison ? Qu'espérez-vous que deux cents hommes puissent faire contre un tyran qui en a plus de vingt mille toujours sous les armes. Il est vrai que les peuples commencent à se désabuser ; il est vrai aussi que le palais du Soleil est devenu le séjour des plus honteuses voluptés ; mais les peuples qui le savent, et qui en ont horreur, ne laissent pas d'être attachés au grand-prêtre par une infinité d'intérêts différens.

Crisotas, lui répondit Ménécrate, pourvu que vous nous donniez vos conseils, nous

espérons tout de notre courage et des dieux. Puis, voyant que Crisotas considéroit Aménophis avec une extrême attention, et qu'il paroissoit surpris de l'air de grandeur et des charmes qui étoient répandus sur toute sa personne, il ne crut pas devoir lui cacher la naissance de ce prince. Crisotas, après avoir loué leur amitié, les pria l'un et l'autre de s'abandonner à sa conduite et de se tenir enfermés chez lui, jusqu'à ce qu'il eût été réveiller le courage et le zèle des anciens serviteurs de Zénotras; et, partant peu de jours après, il laissa ces deux princes dans le château.

Après son départ, Ménécrate et Aménophis passèrent les premiers jours sans ennui. La femme de Crisotas, quoiqu'avancée en âge, étoit encore aimable par ses manières et par son esprit; Célidonie, sa fille, sans avoir une beauté parfaite, plaisoit infiniment; elle étoit petite; mais sa taille étoit si proportionnée, et ses façons de penser et de s'exprimer si vives et si piquantes, que les beautés les plus régulières ne l'effaçoient pas; ses cheveux étoient blonds; elle avoit le plus beau teint et les plus belles dents du monde. On admiroit d'autres personnes auprès

d'elle; mais on n'aimoit qu'elle; les qualités de son ame étoient au-dessus des charmes de sa personne. Les deux princes passoient des jours entiers avec elle; elle les instruisoit des particularités de l'histoire de l'île. Aménophis, à son tour, lui contoit les aventures de la cour de Libye, le dessein qu'il avoit déjà formé, avant que de connoître Ménécrate, de chercher à acquérir de la gloire dans les pays étrangers. De semblables entretiens n'amusèrent pas long-temps Aménophis; il étoit naturellement vif et ennemi du repos. Pour Ménécrate, il s'occupoit, sans s'en apercevoir, plus même qu'il ne vouloit, du plaisir de voir et d'entretenir Célidonie; mais Aménophis, ne trouvant rien qui fixât ses pensées, se remit dans le goût de la chasse. Il suivoit un jour un cerf qu'il avoit lancé aux environs du château de Crisotas, et n'étoit accompagné que d'Anaxaras, Libyen qui avoit toute sa confiance, lorsque la chasse le menant dans des campagnes où il n'avoit point encore couru, le conduisit dans un bois dont la beauté et la magnificence le surprirent. Il n'y fut pas long-temps sans être arrêté par un vaste enclos qui lui donna de la cu-

riosité; il oublia sa chasse et suivit long-temps le tour des murailles pour voir s'il n'y découvriroit pas quelqu'entrée. Il découvrit une porte que la négligence d'un jardinier avoit laissée entr'ouverte : il mit pied à terre; et, donnant son cheval à Anaxaras, il entra dans les plus beaux jardins du monde.

La fraîcheur d'une infinité de fontaines jaillissantes, la beauté des arbres toujours verts, et la grande quantité de fleurs qui sembloient naître sous ses pas, lui causèrent un étonnement qui l'engagea à marcher toujours, sans savoir où il alloit. Il entra dans une salle d'orangers où, sur un gazon vert et semé de fleurs, entre quatre myrtes qui sembloient former une espèce de lit, il vit une jeune beauté endormie. Il en approcha, avec une émotion dont il ne connoissoit pas la cause; il craignit de la réveiller; ses nouveaux sentimens le rendant timide et comme immobile; il la considéra long-temps; il s'oublioit lui-même, et ne savoit ce qu'il devoit souhaiter ou craindre; cependant, il étoit plein d'admiration et de désirs. Une esclave, qui apparemment avoit accompagné cette belle personne, et qui

s'étoit éloignée, de peur de troubler son repos, revint en marchant doucement, et sans être aperçue d'Aménophis. Elle fut effrayée devoir un homme assez audacieux pour être entré dans les lieux sacrés; cependant, comme elle vit que la jeune personne n'étoit point éveillée, elle se contenta de se mettre entr'elle et Aménophis à qui elle dit d'une voix basse : Téméraire! ignorez-vous où vous êtes, et que la mort est le prix d'une telle hardiesse? Parlant ainsi, elle le poussa hors de la salle d'orangers. Il étoit si troublé et si saisi de mouvemens inconnus, que, sans répondre à l'esclave, peut-être même sans entendre ce qu'elle lui disoit, il se laissa conduire où elle voulut. Dès qu'elle fut derrière une palissade, où elle crut lui pouvoir parler plus sûrement, elle lui demanda qui il étoit. Je ne sais, lui dit-il, et j'ignore où je suis. Vous êtes, lui dit l'esclave, dans le jardin du grand-prêtre. Il n'est permis à aucun mortel d'y entrer : vous vous exposez à une mort cruelle, et vous exposez en même temps à une disgrace terrible, la beauté que vous avez vue endormie. Apprenez-moi qui vous a ouvert l'entrée de ces lieux. Je vois

que vous êtes étranger, et j'ai pitié du péril où votre imprudence vous a fait tomber. Aménophis, un peu revenu à lui, raconta à l'esclave la manière dont il étoit parvenu jusque dans cet endroit où elle l'avoit trouvé. Il lui demanda ensuite, avec empressement, si c'étoit une femme du souverain pontife qu'il venoit de voir. L'esclave lui apprit que c'étoit une étrangère que des pirates avoient enlevée, et présentée depuis peu au grand-prêtre, qui en étoit devenu éperdûment amoureux. Il lui fit en même temps beaucoup de questions, auxquelles l'esclave alloit répondre, quand elle entendit du bruit qui lui donna à peine le temps de dire à Aménophis de fuir promptement, s'il ne vouloit se perdre, et perdre la beauté qu'il venoit de voir.

La crainte d'exposer une personne qui avoit fait une si vive impression sut son cœur, lui fit prendre le parti de se retirer. Il fut assez heureux pour retrouver la même porte par où il étoit entré. Dès qu'il eut rejoint son fidèle Libyen, il le regarda, sans lui rien dire, et sans s'informer de ce qu'étoit devenu la chasse : Anaxaras, lui dit-il, où veux-tu que nous allions?

Celui-ci, étonné de ce discours, lui demanda d'où venoit le trouble où il le voyoit, et ce qui lui étoit arrivé. Mon cher Anaxaras, répondit le prince, je ne puis te le dire. Je suis le plus amoureux des hommes, et je ne me connois plus. Seigneur, dit Anaxaras, songez-vous que vous êtes venu ici pour détrôner un tyran, et non pour vous livrer à l'amour? Ah! reprit Aménophis, cet amour précipitera la perte de ce tyran. Je le hais, non-seulement comme un usurpateur, mais encore comme un rival qui possède ce que j'adore. Il s'abandonna ensuite à des rêveries qu'Anaxaras n'osa interrompre; ils arrivèrent fort tard au château de Crisotas; on commençoit à s'inquiéter de ne point voir Aménophis. Il se montra un moment, et, sur le prétexte de sa lassitude, il se retira aussitôt dans son appartement avec Anaxaras. Il passa toute la nuit dans l'agitation que donne une nouvelle passion, et sans pouvoir parler d'autre chose que de ce qu'il avoit vu; il dépeignit à ce favori, l'air, le visage et la taille de l'esclave qu'il avoit entretenue, et il le conjura de s'informer qui elle étoit, et de tâcher de trouver accès auprès d'elle.

Anaxaras s'acquitta de cette commission, avec tant d'adresse, qu'il lia un commerce assez particulier avec cette esclave. Peu scrupuleux dans ces sortes d'intrigues qu'il ne craignoit pas qui eussent de trop longues suites, il y a apparence qu'il lui persuada qu'il l'aimoit. Quoi qu'il en soit, elle étoit jolie, et, se plaisant à entretenir Anaxaras, elle ne lui cacha rien de ce qu'elle savoit. Il apprit, par elle, que l'étrangère, qui donnoit à Aménophis une curiosité si vive s'appeloit Cléorise, qu'elle étoit insensible à la passion du grand-prêtre, qu'elle ne savoit si cette insensibilité n'étoit point causée par quelqu'autre passion dont elle pouvoit être prévenue; car, ajouta l'esclave, Philocoris est le mieux fait et le plus aimable de tous les hommes, et je n'ai vu aucune femme lui résister. On ignore qui est celle-ci; elle passe les jours à soupirer, et je suis la seule à qui elle daigne quelquefois parler; mais je n'ai encoré osé lui faire aucune question, ni sur son cœur, ni sur sa fortune. Anaxaras la pria de faire en sorte qu'Aménophis pût revoir encore Cléorise. L'esclave lui répondit, que ce ne pourroit être que le jour de la fête du Soleil; que ce jour-là, elle

placeroit son ami dans le temple, en un lieu d'où il pourroit considérer l'objet de sa curiosité; qu'il ne lui étoit pas possible de faire davantage. Anaxaras rendit compte de toute cette conversation au prince de Libye qui attendit avec impatience le jour de la fête du Soleil.

Cependant Crisotas qui étoit allé parcourir toute l'île et ranimer le courage des sujets fidèles, vint retrouver les deux princes; il leur dit qu'il avoit confié le secret de la vie de Ménécrate à plusieurs des plus considérables de l'île; qu'il espéroit que, lorsque l'occasion s'offriroit de se déclarer, ce prince se trouveroit le plus fort; mais qu'il croyoit qu'il ne falloit rien précipiter; et; qu'avant d'attaquer l'usurpateur, il falloit prendre des mesures si justes et si certaines, qu'on fût assuré de le détrôner. Les deux princes ne furent pas fâchés de ce petit retard.

Ménécrate devenoit tous les jours plus amoureux; et il appréhendoit que l'embarras de l'entreprise qu'il méditoit ne lui ôtât les moyens d'achever de gagner le cœur de la fille de Crisotas à qui il se faisoit déjà un plaisir de pouvoir offrir la moitié de son trône s'il y remontoit. Amé-

nophis souhaitoit aussi de mieux connoître Cléorise qu'il aimoit déjà si passionnément; et il étoit bien aise, avant de se jeter dans le tumulte des armes, de prendre quelques mesures pour empêcher que cette étrangère ne lui fût enlevée.

Cependant le jour de la fête du Soleil arriva; et le grand-prêtre, qui espéroit que sa magnificence feroit sur le cœur de sa nouvelle maîtresse ce que ses soins et ses assiduités n'avoient pu faire encore, voulut rendre cette fête plus éclatante encore qu'elle n'avoit jamais été. Au milieu de la ville du Soleil est une grande et magnifique place, dont le temple fait une des faces; derrière ce temple est le palais du souverain pontife, les trois autres faces de la place sont ornées d'une colonnade de marbre et de jaspe; cette colonnade soutient de longues et de larges terrasses, avec des balustrades de porphyre à hauteur d'appui; les maisons qui sont derrière cette colonnade sont de marbre, avec de grandes fenêtres, toutes de symétrie, ouvertes sur les terrasses; la place sert aux jeux et aux combats qui se donnent le jour de la fête. Cette fête commence le matin par un auguste sacri-

fice que le grand-prêtre fait lui-même. On peut croire que le temple du Soleil où l'on arrive par une place si magnifique, est encore plus orné que la place elle-même; l'or et les pierres précieuses y éclatent de tous côtés; l'autel surtout en est si couvert, qu'il est impossible de le regarder sans en être ébloui. Il est élevé sur six marches de porphyre, sous une espèce de dôme d'or, soutenu de quatre colonnes du plus beau lapis que la nature ait jamais produit. Ce dôme est chargé en dedans et en dehors d'une infinitié de diamans qui jettent leurs feux sur l'autel, sur lequel il n'y a qu'un seul brasier d'un feu toujours ardent, pour représenter le Soleil.

La jeune esclave n'oublia pas la parole qu'elle avoit donnée à Anaxaras; elle le fit placer avec Aménophis vis-à-vis d'une tribune qui regardoit sur l'autel. Ils n'eurent pas de peine à croire que ce seroit là que Cléorise seroit placée. La tribune étoit ornée avec tant de soins, et elle étoit tendue d'un brocart d'or si riche, qu'ils comprirent aisément que c'étoit le lieu d'où l'amoureux grand-prêtre vouloit être regardé par sa nouvelle maîtresse. Ils virent, peu de temps après, des esclaves répandre

des eaux de senteur et brûler des parfums dans cette tribune, et ils jugèrent que la véritable divinité du grand prêtre alloit bientôt arriver; mais dans le moment qu'Aménophis, inquiet et troublé par des agitations extraordinaires, tenoit ses yeux attachés sur le lieu où il l'attendoit, une grille dorée en façon de jalousie tomba, et ferma toute l'ouverture de la tribune.

Cette aventure imprévue causa au prince de Libye un saisissement si violent qu'il en pâlit. Il s'appuya sur Anaxaras, et il attacha ses yeux sur cette fatale grille avec tant d'application qu'on eût cru qu'il perçoit à travers, et qu'il voyoit tout ce que sa seule imagination lui représentoit.

Il s'étoit paré avec tant de soins, et il avoit tâché de relever sa bonne mine naturelle par des habits si riches, que tout le monde le regardoit avec admiration, et que le grand-prêtre lui-même, lorsqu'il approcha de l'autel, ne put s'empêcher de jeter plusieurs fois les yeux sur lui. Le souverain pontife étoit beau, quoiqu'il ne fût plus dans sa première jeunesse; il avoit la taille haute et majestueuse; il portoit sur sa tête un de ces

chapeaux en pointe, dont les rois de Perse se couronnoient; il avoit sur ses épaules et autour de sa poitrine une large bande de pourpre brodée d'or, sur laquelle étoient appliqués les douzes signes du zodiaque, taillés chacun d'une seule pierre fine. Elles étoient toutes de couleurs différentes; rien n'étoit si beau, ni si digne d'être vu que l'habillement et que le prince qui le portoit; mais il ne fut regardé ni d'Aménophis, ni de Cléorise, de qui Aménophis et lui souhaitoient également d'être regardés. Elle s'étoit assise derrière la jalousie de sa tribune, et le hasard avoit fait qu'elle avoit d'abord jeté les yeux sur le prince de Libye. Il lui parut si bien fait qu'elle les y arrêta quelque temps sans croire qu'elle eût ni plaisir ni attention à le considérer. Elle s'aperçut, peu de temps après, qu'il ne détournoit pas les yeux de dessus la tribune; elle en rougit comme s'il eût pu voir qu'elle le regardoit. Elle voulut tourner les yeux d'un autre côté, et elle les ramena aussitôt sur le même objet. Il lui sembla que c'étoit par aversion pour le grand-prêtre, qui lui étoit odieux, et qu'elle ne vouloit point regarder. Elle se contenta de cette raison

qu'elle se dit à elle-même, et, pendant tout le temps que dura le sacrifice, elle ne leva pas les yeux de dessus lui.

Heureux Aménophis, s'il eût pu s'en apercevoir! Il sortit du temple après que la cérémonie fut achevée, et il se plaignit si douloureusement à Anaxaras de son malheur, qu'Anaxaras en fut touché, et qu'après l'avoir prié d'aller l'attendre chez Crisotas, il alla conjurer l'esclave de faire en sorte qu'Aménophis pût entrer dans le palais pour y voir la beauté qui lui avoit été cachée dans le temple. L'esclave trouva long-temps que ce qu'Anaxaras proposoit étoit impossible : enfin elle se souvint qu'il y avoit sous le temple des souterrains qui communiquoient au palais du grand-prêtre; que la clef de ces souterrains étoit entre les mains d'un officier du temple, sur qui elle avoit beaucoup de pouvoir, parce que c'étoit elle qui avoit eu le crédit de lui faire donner son emploi.

Elle dit à Anaxaras que le souverain pontife passeroit huit jours dans son palais du temple, suivant la coutume; qu'elle verroit si, pendant ce temps-là, il étoit possible qu'elle procurât à son ami la dangereuse satisfaction qu'il souhaitoit, et

que le lendemain elle lui en rendroit compte.

Anaxaras rendit presque la vie au prince de Libye, quand il lui porta cette nouvelle.

Les amans se flattent aisément; et, quoique l'esclave n'eût encore rien promis de positif, Aménophis ne voulut pas douter un moment qu'elle ne fît tout ce qu'il espéroit qu'elle feroit : Je puis donc, charmante Cléorise, disoit-il dans les transports de sa joie, me flatter du plaisir de vous voir! il ne me paroît pas même impossible que je puisse vous apprendre que je vous adore; mais hélas! reprenoit-il aussitôt, je vous trouverai peut-être si prévenue pour un autre, que je ne serai pas plus heureux que le grand-prêtre : il n'importe; que je vous voie, et je mourrai sans regret.

Le lendemain, l'esclave instruisit Anaxaras de tout ce qu'Aménophis et lui, dans trois ou quatre jours, auroient à faire pour entrer secrètement dans une des galeries du palais où Cléorise avoit accoutumé de se promener une partie de la nuit : cette galerie, qui terminoit l'appartement où le grand-prêtre avoit logé cette étrangère,

étoit ornée de statues qui représentoient d'un côté les héros de la Grèce, et de l'autre les grands princes qui avoient gouverné les Perses depuis Cyrus.

Les statues étoient si artistement incrustées de marbre de différentes couleurs, et revêtues de lames d'or, d'argent et d'acier, pour représenter des cuirasses, qu'on eût dit que c'étoient de véritables hommes vivans et armés.

Il manquoit d'un côté la statue de Diomède, et de l'autre celle du grand Artaxercès, que les ouvriers achevoient, et dont les places étoient préparées; l'ingénieuse esclave, devenue hardie par l'envie de plaire à Anaxaras, imagina qu'Aménophis et lui pourroient se couvrir, l'un d'armes grecques, et l'autre d'armes persiques, et qu'ils se placeroient dans les deux endroits destinés aux statues qui manquoient; qu'elle amèneroit auprès d'eux l'étrangère qu'ils vouloient voir, et avec qui elle avoit accoutumé de venir toutes les nuits se promener dans cette galerie. Elle étoit assurée de les faire entrer par le souterrain, et, après avoir donné à Anaxaras toutes les instructions qu'elle crut nécessaires, elle le pria seulement de

lui répondre de la discrétion et de la sagesse de son ami comme elle se répondoit de celle d'Anaxaras.

Il faut avoir aimé, il faut s'être trouvé dans des inquiétudes et dans des impatiences semblables à celles du prince de Libye, pour pouvoir dépeindre et pour concevoir la joie qu'il eut lorsqu'Anaxaras vint lui apprendre tout ce que l'esclave lui avoit dit; il ne trouva rien de difficile dans l'entreprise; il employa deux ou trois Libyens à faire faire en leur présence des armes sur le modèle qu'Anaxaras avoit donné: ces Libyens firent aux ouvriers des présens si considérables; et ils s'attachèrent si assidûment à les voir travailler, qu'en deux jours Aménophis eut tout ce qui lui étoit nécessaire pour son dessein.

Il ne passa pas ces deux jours sans impatience et sans inquiétude; mais, comme l'espérance, quand elle entre dans le cœur d'un amant, y fait autant d'impression que la félicité même, Aménophis, qui se croyoit assuré qu'il verroit bientôt Cléorise, avoit une joie douce qui lui avoit rendu tous les charmes de la conversation; il y avoit plusieurs jours que Ménécrate s'étoit aperçu du changement d'humeur du prince de

Libye, et qu'il cherchoit l'occasion de lui en demander la cause.

Aménophis ne lui donna pas la peine d'attendre long-temps cette occasion; il vint le trouver, et lui parla de tant de choses différentes, et avec une ouverture de cœur et d'esprit si parfaite, que Ménécrate crut qu'il pouvoit lui demander ce qui l'avoit obligé de paroître si rêveur depuis quelque temps. Aménophis rougit. Je vous avoue, dit-il à Ménécrate, que la honte d'être si long-temps inutile à vos intérêts, m'avoit jeté dans une espèce de tristesse et d'abattement dont je ne voulois point cependant que vous vous aperçussiez. Mais je viens d'entretenir Crisotas, et tout ce qu'il m'a dit de la disposition où sont les esprits des grands et du peuple, me donne une satisfaction que je ne puis vous exprimer. Ils attendent avec impatience le moment de se déclarer pour vous, et j'ai fait convenir Crisotas qu'il n'est plus permis de différer, et qu'il faut, avant la fin des fêtes du Soleil, accabler le tyran ou être accablé par lui. Songez, prince, continua-t-il, qu'en remontant sur un trône qui est si légitimement dû à vos vertus et à votre naissance, vous serez en état de

rendre libres tant d'innocentes beautés que votre ennemi tient captives. Songez vous-même, prince, lui répondit Ménécrate, que si je règne ce sera par vous, et que ce sera vous qui disposerez de tout ce que la fortune mettra en mon pouvoir. Puis-je vous demander, continua Ménécrate, si vous êtes mieux informé que moi de tout ce qui se passe au-dedans de ces murs où Philocoris jouit tranquillement du fruit de ses crimes? J'ignore s'il y a quelque beauté qui soit digne de votre attention : on m'a parlé d'une étrangère qu'on appelle Cléorise ; on dit que c'est une des plus surprenantes beautés qu'on eût jamais vues, et dont le grand-prêtre est fort amoureux : vous seroit-elle connue? Aménophis se trouva embarrassé à cette question ; il ne vouloit pas avouer qu'il étoit amoureux: il craignoit de se trahir en parlant de Cléorise, et cependant il en vouloit parler ; et, quoique Ménécrate l'assurât qu'il n'en savoit rien de plus particulier que ce qu'il avoit déjà dit, il ne laissa pas de lui faire encore plusieurs questions ; et il les fit avec tant de trouble et d'agitation, que Ménécrate ne douta plus qu'il n'en fût amoureux, sans pouvoir comprendre comment

il avoit pu le devenir : mais, ne voulant pas augmenter l'embarras où il voyoit déjà son ami, en lui faisant apercevoir qu'il commençoit à pénétrer les secrets de son cœur, pour détourner la conversation, il parla de sa passion pour Célidonie, et du bonheur dont il se flattoit de ne lui être pas entièrement indifférent; et, regardant Aménophis : Plût aux dieux, lui dit-il, que vous fussiez amoureux aussi bien que moi! et que le même jour qui me mettra en état de couronner Célidonie, pût vous rendre possesseur de quelqu'autre personne aussi tendrement aimée de vous que Célidonie l'est de moi! Mon cher Ménécrate, dit Aménophis en l'embrassant, je vois que vous lisez trop dans mon cœur. Contentez-vous de savoir que je suis amoureux, et que, si mon bonheur ne dépend pas entièrement de vous, vous pourrez du moins y contribuer beaucoup, si le ciel favorise la justice de notre entreprise.

Ces deux princes, depuis cette conversation, ne se quittèrent presque plus, et Aménophis ne fit plus un mystère à son ami de l'aventure qui l'avoit rendu amoureux de Clérise. Cependant le prince de Libye, qui ne doutoit pas qu'en entrant dans le

palais du grand-prètre de la manière dont il devoit y ètre introduit, il n'y eût quelque danger à courir, ne voulut pas en faire confidence à Ménécrate, de peur qu'il n'eût envie de partager le péril avec lui.

Enfin arriva cette nuit où la jeune esclave avoit promis de le faire entrer avec Anaxaras dans la galerie ; les armes furent portées chez cet officier du temple, nommé Créon, que l'esclave avoit disposé à faire tout ce qu'on souhaitoit. Elle lui avoit même dit que le déguisement des deux hommes qu'elle introduiroit par le souterrain, dans l'appartement de Cléorise, se faisoit par l'ordre du grand-prètre. Ainsi le ministre du temple ne fut point étonné lorsqu'Aménophis et Anaxaras vinrent chez lui, et qu'ils se travestirent l'un en Diomède et l'autre en Artaxercès. Il admira la bonne mine du prince de Libye qui choisit le personnage de Diomède, et comme il lui sembla qu'Anaxaras, qui s'habilloit en Artaxercès, témoignoit quelque déférence pour Aménophis, ce fut à Anaxaras qu'il s'adressa pour lui demander si, dans le divertissement qu'il s'imagina que le grand-prètre vouloit donner, ils seroient les seuls acteurs.

Jamais Anaxaras ne fut si surpris et si charmé, qu'il le fut à cette question: la fortune qui, lorsqu'elle veut se mêler des affaires humaines, contribue à leur succès bien plus que la prudence la plus éclairée, offroit à Anaxaras ce qu'il n'eût jamais osé espérer. Il avoit fait venir autour du palais, à l'insçu d'Aménophis, un grand nombre de Libyens, à qui il avoit dit d'avoir des armes cachées, et de se tenir prêts à forcer quelque porte du palais, au premier bruit qu'ils entendroient; ils ne savoient de quel avantage leur pouvoit être cette précaution, ni quels secours il pourroit tirer de ces Libyens, si Aménophis et lui étoient découverts, et si le grand-prêtre les faisoit arrêter.

Il jugeoit même sans peine, que, s'ils étoient surpris, il pourroit les faire punir sur-le-champ de leur témérité, sans qu'il se fît dans le palais aucun mouvement, ni aucun bruit qui servît de signal aux Libyens. Cependant, comme il pouvoit arriver telle occasion où le secours de ces Libyens ne leur seroit pas inutile, il avoit jugé à propos de les faire venir.

La question que lui fit l'officier du temple, lui inspira une vue très-avantageuse,

dont il se servit en homme d'esprit ; il répondit à Créon qu'Aménophis n'avoit pas le secret de la fète ; que lui seul en étoit chargé ; il dit aussi à Créon qu'il y avoit à la porte deux ou trois hommes qu'il falloit qu'il fît entrer, sans qu'Aménophis s'en aperçût. Créon sortit avec Anaxaras, qui fit signe à deux des trois Libyens d'approcher. Il leur parla en présence de Créon, et sans que Créon comprît le véritable sens de ce qu'il leur disoit, il leur fit entendre ce qu'ils avoient à faire.

A peine Anaxaras étoit revenu joindre Aménophis, que la jeune esclave vint les trouver, et qu'elle leur dit de la suivre. Elle les conduisit par une longue voûte, où ils n'étoient éclairés que d'un flambeau qu'elle portoit, et les mena à un petit escalier dérobé, qui se trouvoit à un coin de la galerie où elle les fit entrer. Voilà, leur dit-elle, en leur montrant les places des deux statues, le poste qu'il faut que vous occupiez. J'espère que, comme la nuit est fort avancée, et qu'il y a déjà quelque temps que le grand-prêtre s'est retiré, vous ne passerez pas encore une heure sans voir arriver Cléorise, que je

vais même presser de venir ici, comme elle a accoutumé de faire toutes les nuits. L'esclave s'approcha d'Anaxaras: Vous voyez, lui dit-elle, à quoi je m'expose pour vous. Elle ne lui donna pas le temps de répondre, se hâtant d'aller le long des deux côtés de la galerie, allumer des lampes magnifiques, qui y répandirent une lumière aussi brillante que le jour.

Le prince de Libye et Anaxaras, en occupant chacun la place d'une statue, et en se regardant, sans oser se parler, n'étoient pas l'un et l'autre sans inquiétude, quoique bien différente. Aménophis, dans l'impatience de voir Cléorise, n'étoit agité que de son amour, et Anaxaras trembloit du péril où un amour indiscret exposoit ce prince, dont la vie lui étoit plus chère que la sienne. Il y avoit déjà quelque temps qu'ils étoient livrés à leurs réflexions, lorsque Cléorise, appuyée sur la jeune esclave, entra dans la galerie. Elle étoit dans un déshabillé magnifique, jaune et argent, qui en marquant sa taille, en laissoit voir toute la beauté, aussi bien que celle de sa gorge et de ses bras. Ses cheveux, du plus beau noir, étoient relevés négligemment, et attachés sur le haut de

sa tête, par un tissu brillant. La perfection de ses traits étoit accompagnée de toutes les graces de l'enfance et des charmes de la plus brillante jeunesse; l'esclave, l'aidant à marcher, la conduisit d'abord du côté où étoit Anaxaras.

Cléorise ne s'aperçut pas qu'il y avoit une statue de plus qu'à l'ordinaire; elle passa sans attention, et s'assit sur un lit de repos qui étoit au bout de la galerie. Puis soupirant, et regardant tristement l'esclave. Ma chère Péritée, lui dit-elle, vous ètes la seule personne, dans ces horribles lieux, pour qui je n'ai point senti d'aversion: il me semble que vous êtes digne d'une fortune plus heureuse que celle que vous avez ici, et d'un séjour où il y auroit plus d'innocence. Ne pourrions-nous pas, vous et moi, sortir de notre captivité? Madame, dit Péritée, je suis née dans le palais du grand-prêtre; je ne connois d'autre bonheur que celui d'y vivre honorée des bontés du souverain. Plût au ciel que vous puissiez n'être pas insensible aux sentimens qu'il a pour vous! Vous vous feriez un destin, dont les plus grandes princesses seroient jalouses. Je sais que vos charmes ont fait une si vive

impression sur son cœur, que je ne doute pas qu'il ne renonce aux volages amours qui l'ont occupé jusqu'ici, et que vos vertus ne l'engagent à s'attacher à vous par des nœuds légitimes. Vous savez qu'il est en même-temps roi et grand-prêtre. Ah! madame, pourquoi ne voulez-vous pas être reine de l'île du Soleil?

Que plutôt, s'écria Cléorise, ce divin Soleil, adoré de tant de peuples, se retire à jamais de dessus nous! Aménophis entendoit toute cette conversation. Il n'avoit pu s'empêcher de tourner sa tête toute entière du côté de Cléorise, et il avoit fait trembler Anaxaras et Péritée. Cléorise, toute occupée de ses ennuis, n'avoit pas aperçu le mouvement du prince; mais, comme elle tourna un peu après les yeux de son côté, et qu'en même-temps l'idée de l'inconnu qu'elle avoit considéré avec tant d'attention dans le temple, se présenta à elle, elle cessa de parler à Péritée. Elle regarda cette nouvelle statue de Diomède, et, se tournant du côté de l'esclave, lui demanda depuis quand cette place, qui étoit vide, avoit été remplie. Péritée, un peu interdite, lui répondit que la statue n'avoit été pla-

cée que le jour même. Cléorise, par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, s'approcha pour la considérer de plus près. L'amour même auroit de la peine à décrire ce qui se passoit dans le cœur d'Aménophis. Il fut si troublé, en voyant Cléorise si près de lui, que, ne pouvant soutenir le feu de ses regards, il se jeta à ses genoux, et par ce transport, lui causa une frayeur qui lui fit faire de grands cris.

O dieux! dit-elle toute éperdue, et voulant s'éloigner; où suis-je! et que vois-je! Vous voyez, lui dit Aménophis, l'homme du monde le plus amoureux. Cléorise, alarmée du déguisement et du discours d'un inconnu, au milieu de la nuit, dans un palais où tout lui étoit suspect, arracha avec violence sa robe que tenoit Aménophis, et, sans balancer ni l'écouter davantage, elle courut pour gagner son appartement, d'où plusieurs esclaves, attirées par ses cris, entroient déjà dans la galerie; elles ne furent pas moins effrayées que Cléorise de voir Aménophis, qu'elles prenoient pour une statue, s'animer et marcher; elles remplirent le palais d'alarmes; le bruit en vint jusqu'au grand-prêtre, qui étoit alors dans un entretien

qui lui donnoit beaucoup d'inquiétude. Un de ses favoris lui apprenoit qu'il se tramoit une conspiration contre lui; qu'on disoit qu'il y avoit dans l'île un fils du feu roi; que ses peuples, amoureux de la nouveauté, paroissoient charmés de cette fable, et que depuis le jour de la fète du Soleil, il s'étoit fait plusieurs assemblées secrètes chez les plus considérables de l'île.

Le grand-prêtre, interrompu par les cris qui venoient du côté de l'appartement de Cléorise, craignit que ce ne fût le commencement de la trahison dont on venoit de lui parler. Il courut, suivi de ce qu'il put ramasser de ses gardes, et trouva Cléorise dans sa chambre, où elle n'étoit pas encore remise de son premier trouble; son silence et les restes de frayeur qui paroissoient dans ses yeux, augmentèrent celle que le grand-prètre avoit déjà. Les esclaves voulurent lui apprendre la cause de ce trouble, et ne firent que l'embarrasser et l'étonner davantage, en lui disant que l'une des statues de la galerie s'étoit animée. Il voulut entrer dans cette galerie, et, comme il traversoit un grand salon qui y conduisoit, il trouva Aménophis. La surprise fut égale entr'eux. Amé-

nophis reconnut le grand-prêtre ; et celui-ci, qui n'avoit pas ajouté foi aux discours des esclaves, ne laissa pas d'être alarmé de voir un inconnu, au milieu de la nuit, dans l'appartement de Cléorise, couvert de tous les ornemens qui l'avoient fait prendre pour une statue.

Il ordonna à ses gardes de se saisir d'Aménophis; mais ce prince que la vue du grand-prêtre enflammoit de tous les mouvemens d'indignation, de haine et de colère que peuvent inspirer l'amour contre un rival, et l'amitié contre l'usurpateur du trône de son ami, sans considérer qu'il étoit seul, lança la javeline qu'il avoit à la main gauche : peu s'en fallut que le grand-prêtre ne fût blessé. Aménophis, tirant en même temps son sabre, s'élança au milieu des gardes qui s'avançoient pour le saisir et couvrir le grand-prêtre. A voir les coups qu'il portoit et à entendre le bruit des armes qui retentissoit dans le palais, on crut que c'étoit Diomède lui-même qui combattoit encore une fois contre le dieu Mars. Déjà le sang des soldats qu'il avoit abattus couloit à grands flots, et le grand-prêtre effrayé s'étoit retiré pour faire venir un nouveau renfort contre un

seul homme. Il espéroit qu'il alloit bientôt s'en rendre maître, et que ce redoutable guerrier contre qui tous les coups sembloient inutiles, seroit bientôt accablé par sa lassitude, et par le nombre des ennemis qui l'avoient environné de tous côtés.

Cependant, Anaxaras qui avoit vu qu'Aménophis, au lieu de songer à se retirer, suivoit Cléorise, et qui ne douta pas que cette hardiesse ne le précipitât dans le plus grand des périls, étoit allé en diligence à la maison de cet officier du temple qui les avoit introduits. Il appela les Libyens, et leur ordonna d'abord de se saisir de la maison de Créon et des gens qui s'y trouvoient, ce qui fut facile à exécuter. Puis, laissant seulement trois ou quatre hommes pour demeurer maîtres du passage, il fit entrer tous les autres Libyens qui étoient répandus au-dehors, et les conduisit dans le salon. Aménophis, entouré de corps morts, ne pouvoit presque plus soutenir ses armes, et il alloit tomber entre les mains de son ennemi, sans le secours imprévu qu'Anaxaras amena. Ce secours n'étoit pas proportionné au nombre prodigieux des soldats du grand-prêtre,

qui se pressoient tous autour d'Aménophis; mais leur frayeur fut si grande, à la vue de cette troupe d'étrangers qui venoient fondre sur eux, dans un lieu où ils ne croyoient pas qu'il fût possible de trouver accès, que, s'imaginant dans cette aventure quelque chose de surnaturel, ils prirent la fuite, et la plupart se précipitèrent par les fenêtres.

Au bruit de ce qui se passoit dans le palais, les amis de Crisotas s'assemblèrent. Ménécrate, à qui un Libyen courut donner avis du danger d'Aménophis, vint avec Crisotas, non-seulement pour secourir son ami, mais pour profiter du tumulte déjà commencé, et pour faire déclarer le peuple pendant que les troupes du grand-prêtre étoient occupées au-dedans. Moins ardent pour regagner son trône que pour secourir Aménophis, il laissa Crisotas agir dans la ville; et, malgré les conseils et les prières de ce sage et fidèle sujet, il se jeta avec un nouveau renfort de Libyens dans le même souterrain par où les autres avoient déjà pénétré. Le grand-prêtre, malgré ce désordre affreux, n'avoit pas laissé d'être occupé de son amour et d'y donner ses premières pensées. Il étoit

retourné dans la chambre de Cléorise; et, se croyant déjà maître du téméraire mortel qui avoit pu surmonter tant de barrières et d'obstacles pour entrer jusque dans les lieux les plus secrets du palais, en rassurant la belle Cléorise, il tâchoit de s'éclaircir si elle n'avoit point quelque part à la témérité de l'inconnu; mais le nouveau tumulte qui s'excita à l'arrivée de Ménécrate, interrompit bientôt cette jalouse curiosité. Les cris que poussoient au dehors les gens de Crisotas, avoient rassemblé une grande partie du peuple; le bruit répandu que le fils de leur véritable roi étoit vivant, et qu'il attaquoit les portes du palais pour en chasser l'usurpateur et pour remonter sur le trône, faisoit grossir à tout moment la foule des ennemis du grand-prêtre; et il fut obligé lui-même de prendre les armes, après avoir conduit Cléorise dans un autre appartement plus éloigné du lieu où le premier combat s'étoit donné.

Anaxaras et Ménécrate, que l'amour ne troubloit pas comme Aménophis, entendirent le bruit qui se faisoit au dehors, et ils ne doutèrent pas que Crisotas et leurs amis ne fussent aux mains avec les

troupes du grand-prêtre. Ils rassemblèrent autour d'eux les Libyens qui les suivoient, et ils obligèrent Aménophis qui vouloit chercher Cléorise à venir plutôt avec eux pour tâcher de se rendre maîtres du palais, et de s'assurer aussi non-seulement de Cléorise, mais de toutes les personnes qui y étoient. Ce ne fut pas sans donner plusieurs combats qu'ils trouvèrent moyen de descendre dans les cours. Les gardes du grand prêtre, épars de tous côtés, et s'animant les uns les autres à défendre leur souverain, disputoient aux Libyens tous les passages et toutes les avenues par où on pouvoit y pénétrer; mais, comme à chaque moment le trouble et l'épouvante augmentoient, enfin, Aménophis, Ménécrate, Anaxaras et les Libyens arrivèrent à la porte qu'attaquoit Crisotas avec ses amis, et la plus grande partie du peuple qui s'étoit jointe à lui. Les princes et les braves guerriers qui les secondoient, chargèrent avec tant d'impétuosité ceux qui, au dedans, défendoient cette porte que, malgré le grand-prêtre qui y combattoit en personne, ils ne purent soutenir le nouvel effort qu'on faisoit contre eux. Ils crurent que le palais avoit été forcé de tous

côtés ; et, laissant la porte dont ils avoient long-temps défendu l'entrée, ils reculèrent pour sauver le grand-prêtre, ou du moins pour vendre chèrement leur vie ; mais ils virent bientôt ce tyran, que le désespoir obligeoit à se précipiter au milieu des armes de ses ennemis, tomber mort d'un coup de sabre de la main d'Aménophis. Ceux qui, un moment auparavant, ne respiroient que la fureur et la vengeance au péril même de leur vie, ne voulurent plus la disputer, et implorèrent la miséricorde des vainqueurs.

Crisotas, qui entra en même temps avec sa troupe, et qui vit Ménécrate victorieux, s'avança pour le montrer au peuple, et pour le prier de pardonner à ceux qui se rendoient avec lui. Généreux Crisotas, lui dit le prince, c'est à votre fidélité et à la valeur d'Aménophis que je dois le succès inespéré de ce grand jour ; me préservent les Dieux de le souiller par une barbare sévérité ! Je pardonne à tous mes sujets leur aveuglement passé. Le peuple accouroit de toute part pour se jeter aux pieds du nouveau roi, et de toute part les troupes de l'usurpateur mettoient bas les armes et tâchoient de mériter leur grace par leur prompt retour à l'obéissance.

Le jour commençoit à paroître : Ménécrate avoit ordonné qu'on enlevât le corps du grand-prêtre, et que, tout indigne que ses crimes l'eussent rendu des honneurs de la sépulture, on ne laissât pas de lui en donner une telle que son ancienne dignité le méritoit. Ce grand exemple de modération et de clémence acheva de gagner tous les cœurs : Aménophis, après avoir embrassé son ami, voulut retourner dans les appartemens où il croyoit qu'il trouveroit Cléorise. Anaxaras s'aperçut que le sang couloit sur ses armes et jugea que ce prince étoit blessé. Il le pria de trouver bon qu'on le désarmât ; mais Aménophis que son amour soutenoit : Non, Anaxaras, dit-il, il n'est pas encore temps de songer à moi : songeons à chercher Cléorise à qui nous avons donné une si violente frayeur. Et en même temps, il tourna ses pas vers un grand escalier qui s'avançoit au milieu du principal corps-de-logis du palais. Tout affoibli qu'il étoit et par ses blessures et par la perte de son sang, il montoit avec une telle précipitation, qu'Anaxaras avoit peine à le suivre : ils entrèrent dans l'appartement de Cléorise, traversèrent tous les autres apparte-

mens, revinrent dans la galerie, et ne virent partout que le sang des morts, et des esclaves fugitives et tremblantes. Ils ne purent même rencontrer Péritée, et s'informèrent en vain où elle pourroit être, et ce qu'étoit devenue Cléorise. Commençant alors à désespérer de trouver ce qu'ils cherchoient, Aménophis se sentit affoiblir; et il s'appuyoit déjà à demi évanoui sur Anaxaras, lorsque Ménécrate suivi de Crisotas arriva. Sa douleur fut extrême à la vue d'Aménophis qu'il crut mourant : O dieux, s'écria-t-il! de quoi me servira la couronne que vous me rendez, si vous me la faites acheter au prix de la vie d'un prince pour qui je voudrois sacrifier la mienne!

On désarma Aménophis; on visita ses blessures qui, quoiqu'elles fussent profondes, ne parurent pas mortelles; en même temps, il poussa de longs soupirs qui firent connoître qu'il vivoit. Ménécrate le fit mettre dans un lit magnifique, et qui se trouva être celui même de Cléorise. Les remèdes lui rendirent toute sa connoissance : il vit Ménécrate triste et affligé; et, lui tendant la main : Mon cher prince, lui dit-il, soyez heureux, et que mes malheurs n'empoisonnent pas vos prospérités.

En disant ces mots, il jeta un regard sur toute la chambre; et croyant que ce devoit être celle de Cléorise, il appela Anaxaras à qui il ordonna de s'en informer. Anaxaras, qui avoit trouvé une esclave à qui il avoit parlé de Péritée, et qui lui avoit déjà dit que c'étoit l'appartement de Cléorise, en assura Aménophis, et lui fit espérer qu'on parviendroit à la trouver.

La flatteuse idée de se voir dans les lieux et dans la même chambre où Cléorise avoit passé tant de jours, ranima un peu Aménophis; et l'espérance qu'on lui donnoit, toute incertaine qu'elle étoit, le fit résoudre à souffrir qu'on le laissât seul pour prendre un peu de repos. Ménécrate, s'approchant de lui, l'assura qu'il alloit donner des ordres si précis, et employer tant de diligence à faire chercher Cléorise, qu'il osoit lui répondre qu'on la trouveroit. Ce prince exécuta sur-le-champ sa promesse; et aussitôt, se laissant conduire par les conseils de Crisotas, il se rendit au Temple où le peuple étoit assemblé. Il fit faire des sacrifices, et monta ensuite à cheval pour se faire voir à ses nouveaux sujets et pour se hâter d'aller lui-même apprendre à Célidonie les premières nou-

velles du grand évènement qui alloit la placer sur le trône. Il le dit à Crisotas, et voulut bien lui laisser croire que c'étoit la reconnoissance des grands services qu'il recevoit de lui, qui l'obligeoit à jeter les yeux sur sa fille, pour partager sa couronne avec elle.

Crisotas, comblé de joie et pénétré de reconnoissance, l'accompagna à l'appartement de Célidonie, à qui il apprit les glorieuses pensées que ce prince avoit pour elle. Ménécrate n'eut pas le temps de faire paroître dans ses discours le tendre amour que ses actions témoignoient assez ; il étoit environné d'une si grande foule de sujets avides de le regarder, qu'à peine eut-il la liberté de demander à Célidonie si l'amour lui faisoit sentir autant de joie que l'ambition pourroit lui en donner. Confuse et embarrassée devant tant de témoins, elle ne répondit que par des regards tendres et par une rougeur modeste qui parut à Ménécrate plus éloquente que les paroles les plus vives ; il souhaita que Crisotas vînt avec toute sa famille, demeurer dans le palais. Crisotas se disposa à lui obéir sur-le-champ, et le prince revint avec empressement auprès d'Aménophis.

Déjà on commençoit à voir rétablir un peu le calme dans le palais: les femmes qui avoient été au nombre des favorites du grand-prêtre, s'étoient toutes rassemblées dans une grande salle, où elles attendoient la destinée qu'il plairoit au vainqueur de leur donner. Ménécrate voulut qu'on les mît en liberté; et il ne retint que celles qui étoient esclaves et qu'il destinoit au service de la nouvelle reine qu'il alloit bientôt donner à l'île du Soleil. Déjà tout ce petit peuple de ministres et d'officiers du temple ou du grand-prêtre commençoit à se rassurer et à rentrer chacun dans son emploi; déjà Anaxaras avoit parcouru tous les endroits les plus écartés du palais, pour chercher Cléorise ou Péritée; déjà, après s'en être informé à mille personnes différentes, il désespéroit d'en apprendre des nouvelles, lorsque Péritée elle-même, tout en pleurs et rentrant dans le palais par une fausse porte qui donnoit sur le rivage de la mer, vint se présenter à lui. Ah! vous vivez, lui dit-elle; et, au moins, dans cet affreux désordre, les dieux vous ont conservé, et je ne craindrai plus pour ma vie, que je remets entre vos mains. Anaxaras lui promettant, non-seulement

toute la protection qu'elle pouvoit désirer, mais lui faisant même envisager une fortune considérable dans le grand changement qui venoit d'arriver, lui demanda où étoit Cléorise, qui alloit être plus considérée dans l'île du Soleil qu'elle ne l'avoit jamais été. Péritée lui répondit qu'elle avoit beaucoup de choses à lui dire sur Cléorise, mais que le lieu où elle étoit ne lui permettoit pas de commencer une conversation qui demandoit beaucoup de temps, et plus encore de secret. En effet, Péritée vit arriver Ménécrate environné de toute la pompe qui le faisoit reconnoître pour roi. Anaxaras s'approcha de lui, et le pria de donner quelque marque de bonté à Péritée, et de la faire conduire à l'appartement d'Aménophis. Il en expliqua tout bas les raisons au roi, qui, après avoir rassuré la jeune esclave que sa présence faisoit trembler, lui dit d'aller l'attendre dans un des cabinets de l'appartement d'Aménophis, où il pria Crisotas de vouloir bien la conduire lui-même; et, ayant encore des ordres à donner, il dit à Anaxaras de demeurer avec lui, jusqu'à ce qu'ils pussent retourner ensemble auprès du Prince de Libye. L'espérance

qu'on avoit donnée à ce prince, et sa foiblesse causée par la perte de son sang, ayant suspendu quelque temps la violence de ses agitations, il commençoit à s'éveiller après un sommeil assez tranquille, lorsqu'il entendit un peu de bruit dans le cabinet où Crisotas avoit conduit Péritée. L'esprit rempli de Cléorise, il s'imagina que peut-être venoit-on lui en donner des nouvelles, et ordonna à un des Libyens qui étoient auprès de lui, d'aller savoir ce qui se faisoit dans le cabinet. Crisotas, apprenant que ce prince étoit éveillé, vint lui-même pour lui rendre compte de ce qu'il vouloit savoir. Il lui dit que Ménécrate avoit trouvé Anaxaras avec une jeune personne qu'il avoit voulu qu'on amenât dans cet appartement.

Aménophis sentit une grande émotion, et pria Crisotas de la faire entrer; il reconnut Péritée aussitôt qu'il la vit, et lui demanda avec empressement des nouvelles de Cléorise. Péritée, qui commençoit à connoître qu'Aménophis étoit d'un rang et d'une naissance plus illustres qu'elle ne se l'étoit imaginé, lorsqu'elle lui avoit procuré les moyens d'entrer dans le palais, s'approcha de lui avec respect. Seigneur,

lui dit-elle, quoique j'ignore encore qui vous êtes, je crois qu'avant de vous rien dire, je devrois vous demander pardon de vous avoir méconnu si long-temps, et de ne vous avoir pas rendu tous les respects que je vous devois; mais si vous voulez que, par mon obéissance, j'efface toutes mes fautes, ordonnez que je ne sois entendue que de vous; je pense que ce que j'ai à vous dire doit être tenu secret.

Aménophis pria Crisotas de le laisser avec Péritée, qui, se voyant seule : Je crois, dit-elle au prince, que vous savez que Cléorise, livrée au grand-prêtre par des pirates, étoit dans ce palais depuis trois ou quatre mois. Le grand-prètre m'avoit attaché à elle; et dans les commencemens, j'avois tâché de persuader à Cléorise d'aimer le grand-prètre qui étoit éperdûment amoureux d'elle; mais il y avoit déjà quelque temps que n'ayant pu me défendre de prendre beaucoup d'amitié pour Cléorise, je ne la pressois plus avec la même vivacité que j'avois fait autrefois; je pensois plutôt à me faire aimer d'elle qu'à en faire aimer le grand-prêtre. Je puis dire, seigneur, que j'avois gagné une partie de la confiance de cette belle

étrangère ; elle ne m'avoit point appris le lieu de sa naissance, ni le nom de sa famille ; mais elle ne me cachoit rien de ce qu'elle pensoit ; elle ne dissimuloit point avec moi l'horreur et l'aversion qu'elle avoit pour le grand prêtre ; je croyois que cette horreur étoit causée par quelque tendresse secrète qu'elle pouvoit avoir eue dans le pays dont les pirates l'avoient tirée ; mais je n'eus pas long-temps cette pensée.

En effet son cœur étoit libre, et elle ne haïssoit le grand-prêtre que parce que ses mœurs et sa réputation lui paroissoient indignes du rang qu'il tenoit. Je puis dire, seigneur, qu'il n'y avoit, dans le cœur de Cléorise, que de la haine et de la tristesse jusqu'au jour de la fète du Soleil, où, à la prière d'Anaxaras, je fis ce qui dépendoit de moi pour vous donner le moyen de voir et de considérer Cléorise. Dès le soir de ce jour-là même, je la trouvai rèveuse d'une autre façon qu'elle n'avoit accoutumé de l'être. Ce n'étoit plus cet abattement morne qui paroissoit dans ses yeux quand l'ennui et la haine seule l'occupoient ; il me sembloit y démêler je ne sais quelle inquiétude qui, dans sa tristesse, laissoit voir un plaisir doux qu'elle trouvoit dans

ses rêveries. Vous savez ce qu'Anaxaras obtint de moi pour vous, et je pense que vous n'avez point oublié les discours que vous m'entendîtes tenir à Cléorise pendant que vous représentiez la statue de Diomède. J'avoue que me confirmant à tout moment dans l'opinion que j'avois qu'il se passoit quelque chose de nouveau dans son cœur, je voulois l'obliger à m'en faire un aveu; et je ne la pressois de répondre à la passion du souverain pontife que pour l'engager à m'en découvrir une autre que je croyois voir naître dans son ame.

Aussitôt qu'elle eut connu le péril où les cris qu'elle avoit faits sans réflexion vous avoient jeté, elle fut prête, deux ou trois fois, à revenir sur ses pas pour vous sauver, me dit-elle, par la seule pitié qu'elle avoit de votre indiscrétion. Le tumulte et le désordre devinrent si affreux, que nous ne sûmes plus, ni elle ni moi, quel parti nous devions prendre; nous apprîmes que le grand-prêtre avoit été tué, et qu'on avoit proclamé un nouveau roi de l'île. Je me souviens, seigneur, qu'elle me dit en rougissant, que c'étoit peut-être vous, et qu'elle ne savoit si vous lui pardonneriez le danger où elle vous avoit précipité. Comme

elle achevoit de me parler, nous voyons entrer dans la chambre deux ou trois hommes que leurs habillemens nous font connoître pour des étrangers. Un d'entre eux, déjà avancé en âge, s'approche d'elle, et aussitôt elle le reconnoît pour son père. Venez, ma fille, lui dit-il, profitons des momens que la révolution qui arrive ici nous donne, pour sortir de cet infâme palais. Les dieux qui m'ont inspiré le dessein de venir dans cette île où je ne doutois pas que les pirates ne vous eussent amenée, ont eux-mêmes fait naître cette occasion pour vous rendre votre liberté. J'ai un vaisseau tout prêt à partir sur le rivage : suivez-moi ; il faut nous échapper d'ici pendant que le désordre qui y règne, empêchera qu'on ne s'aperçoive de votre fuite.

Cléorise, en se disposant à le suivre, me pria de l'accompagner jusqu'au bord de la mer; je voyois bien que la joie d'avoir retrouvé son père étoit balancée par la peine de s'éloigner si promptement de ce palais. Ma chère Péritée, me dit-elle assez bas pour n'être entendue que de moi, je voudrois de tout mon cœur que tu voulusses me suivre dans ma patrie, où je par-

tagerois avec toi une fortune assez heureuse que les dieux m'ont donnée ; mais je t'avoue que je n'ose t'en prier : je te conjure au contraire de demeurer ici ; je serois trop ingrate si je partois sans m'assurer un moyen d'être informée de la destinée de cet étranger, que tu m'as dit ne s'être exposé au péril où nous l'avons laissé que pour me voir: Ma chère Péritée, fais-moi savoir, le plutôt que tu pourras, s'il est vivant, et si c'est lui qui s'est fait reconnoître roi de cette île. Je ne sais si je dois lui souhaiter une si haute fortune; je veux croire qu'il la mérite ; mais pourtant j'aimerois mieux, qu'avec toutes les vertus dignes du trône, il ne fût point né pour y monter. Peut-être s'il n'étoit pas roi et s'il connoissoit qui je suis, ne me trouveroit-il pas indigne de son souvenir. Dis-lui, si tu peux le revoir, que ses périls m'ont fait frémir et que son bonheur ne me sera jamais indifférent. C'est l'île de Crète qui est ma patrie où mon père me mène ; et c'est-là que je souhaite que tu fasses tout ton possible pour me donner incessamment de tes nouvelles ; mon père s'appelle Arimante ; il est un des premiers d'une des républiques de notre île.

Voilà, Seigneur, ce que me disoit Cléo-

rise lorsque nous nous sommes trouvées au bord de la mer, où Arimante, nous donnant à peine le temps de nous embrasser, l'a obligée de monter sur son vaisseau que j'ai vu partir aussitôt et que j'ai accompagné de mes regards aussi long-temps que j'ai pu, en versant beaucoup de larmes. Ah! Péritée, dit Aménophis, que de sujets de joie et de tristesse vous me donnez en même-temps! Grands dieux! il est donc possible que Cléorise ait eu quelqu'attention pour moi! mais vous me l'enlevez dans le moment même que vous me donnez le plaisir de le savoir, et vous me mettez hors d'état de la suivre! Aménophis alloit continuer, lorsque le roi entra dans sa chambre, et voyant Péritée de qui Anaxaras avoit eu le temps de lui parler assez au long, il se hâta de lui demander si Cléorise étoit dans le palais. Aménophis ne voyant qu'Anaxaras auprès du roi, leur dit tout ce que Péritée venoit de lui apprendre. Au nom des dieux, ajouta-t-il en regardant Ménécrate, daignez, prince, avoir pitié de mon impatience, et faites partir un vaisseau pour l'île de Crète, en attendant que mes blessures me permettent de m'y rendre moi-même. Ma chère Pé-

ritée, oserois-je vous prier de monter sur ce vaisseau, et d'aller porter à Cléorise les nouvelles qu'elle vous a demandées? Je me flatte qu'Anaxaras voudra bien vous suivre, et que le roi vous fera accompagner par autant de femmes que vous le souhaiterez, afin que ce voyage vous devienne moins ennuyeux quand vous aurez avec vous les personnes avec qui vous avez accoutumé de vivre.

Péritée et Anaxaras répondirent presqu'en même-temps qu'ils étoient prêts à obéir. Le roi donna les ordres nécessaires au départ du vaisseau qu'Aménophis demandoit, et en même-temps il eut soin d'en faire préparer d'autres pour transporter le prince de Libye, aussitôt qu'il seroit en état de supporter les fatigues d'un voyage. Tous ces préparatifs et les mouvemens qu'ils occasionnoient auroient été capables de nuire beaucoup aux blessures d'Aménophis, si son amour ne lui avoit fait trouver, dans ces mouvemens même, une joie qui avança plus sa guérison que n'eût fait une tranquillité plus indolente. Anaxaras, impatient de rendre au prince de Libye un service qu'il regardoit comme le plus important qu'il pût lui rendre, se

hâta de partir avec Péritée, quoique la mer émue et les vents contraires fissent craindre au pilote quelque tempête prochaine; il espéra que les dieux favoriseroient son voyage, et que son départ procureroit à Aménophis un repos qu'il croyoit nécessaire pour assurer les jours de ce prince.

Cependant Ménécrate voulut être uni à Célidonie comme son amour l'en pressoit et comme il l'avoit promis à Crisotas. Il se servit du prétexte de l'état où étoit le prince de Libye pour retrancher toutes les cérémonies dont la pompe auroit retardé son bonheur. Il épousa Célidonie, et la possession de cette aimable personne augmenta encore sa passion. Les nouveaux époux, aussi charmés l'un de l'autre qu'ils pouvoient l'être, passoient dans la chambre d'Aménophis tout le temps qu'ils pouvoient dérober aux affaires et aux devoirs de leur rang.

Le prince de Libye se trouva en état de marcher beaucoup plutôt qu'on avoit espéré; et, tout languissant qu'il étoit encore, il pressa Ménécrate de consentir à son départ. Le roi, devenu heureux, ne vouloit pas retarder le bonheur d'un prince

à qui il croyoit devoir sa couronne ; il fit faire tant de diligence, qu'Aménophis, lorsqu'il voulut partir, trouva une flotte toute prête pour l'accompagner. Tous les Libyens, qui étoient venus avec lui, se rassemblèrent, et la plus grande partie des jeunes gens de la cour de Ménécrate se joignit avec lui pour le suivre à l'île de Crète. On ne savoit pas le dessein qui l'y menoit : on croyoit qu'il alloit entreprendre la conquête de cette île, et que, comme il étoit venu ramener Ménécrate dans l'île du Soleil et lui rendre son royaume, il alloit en chercher un autre pour lui-même.

Ménécrate l'accompagnant sur le port le jour de son départ, lui témoigna qu'il avoit beaucoup de regret de le voir partir. Mais vous me promettez, lui dit-il, qu'aussitôt que vous aurez obtenu Cléorise, que sans doute Arimante ne vous refusera pas, et que je lui fais demander par mes ambassadeurs qui vous accompagnent, vous reviendrez ici avec elle partager avec Célidonie et moi le trône que nous vous devons. Vous régnerez avec nous jusqu'à ce qu'il plaise aux dieux de vous donner le royaume de vos pères, ou d'accorder à votre valeur une occasion d'en conquérir

un autre. Aménophis répondit à Ménécrate avec tous les témoignages de tendresse et de reconnoissance dignes de deux princes aussi vertueux, et lui promit, qu'à moins que la mort ne rompît ses desseins, il reviendroit ou possesseur de Cléorise jouir auprès de lui de son bonheur pendant quelque temps, ou mourir désespéré dans les bras de son meilleur ami.

Il partit, et il prit la route de l'île de Crète. La mer paroissoit assez calme, et durant plusieurs jours il eut les vents aussi favorables qu'il pouvoit le souhaiter; mais lorsqu'on l'assuroit qu'on alloit bientôt découvrir l'île de Crète, la mer s'enfla tout-à-coup, le ciel se couvrit d'une épaisse nuit, le tonnerre gronda avec des bruits terribles, et il s'éleva une des plus furieuses tempêtes que les pilotes eussent jamais vues sur cette mer. Les vaisseaux du prince de Libye se choquèrent et s'écartèrent plusieurs fois les uns des autres; l'art des matelots fut inutile; la tempête dura pendant deux jours, et on n'espéroit plus de pouvoir se sauver, lorsque, vers le soir, le vaisseau du prince de Libye fut jeté contre un écueil, où la mer le laissa renversé sur un banc de sable. Cet écueil, inconnu à

tous les matelots, étoit comme une espèce d'île élevée sur un rocher, et inhabitée, quoiqu'on y vît quelques arbres assez verts: autour de ce rocher il s'étoit formé un petit rivage de sable que la mer y avoit jeté. Aménophis et les Libyens qui étoient avec lui, descendirent sur ce sable; et, après avoir relevé leur vaisseau qu'ils amarrèrent le mieux qu'il leur fut possible, ils prirent la résolution de camper sur le gravier où ils étoient descendus, et d'y faire des signaux pour rassembler les autres vaisseaux de leur flotte, s'ils n'avoient pas été engloutis par les flots. Une nuit tranquille succéda à la tempête des deux jours précédens: le ciel fut clair et serein, et la lune brillante qui éclairoit la mer et l'écueil, donna envie à Aménophis de chercher quelque chemin qui pût le conduire au sommet de cet écueil, pour aller dans un lieu plus solitaire, passer dans les douces rêveries que son amour lui inspiroit, le temps que les Libyens fatigués employoient à dormir: il trouva un petit sentier étroit et escarpé qui le mena à une petite plaine qui faisoit comme une plateforme sur le rocher; il la traversa toute entière, et il vit au bas, de l'autre côté de

l'écueil, un vaisseau qui apparemment avoit couru la même fortune que le sien. Il ne put pas démêler si c'étoit un de ceux de sa flotte, et il chercha inutilement quelque sentier pour descendre de ce côté-là jusqu'à la mer.

Comme il retournoit sur ses pas, il aperçut, entre cinq ou six gros arbres, une lumière qui sembloit sortir de la terre; il y alla, et, en approchant des arbres, il vit quelques hommes étendus sur l'herbe et accablés de sommeil et de fatigue; il ne voulut pas troubler leur repos; il s'avança jusqu'à une pointe de rocher qui s'élevoit au milieu des arbres et d'où, par une manière d'embouchure assez étroite et basse, sortoit la clarté qui l'avoit attiré jusque-là. Il avança la tête dans l'ouverture de cette grotte, et aussitôt il eut envie d'y entrer. Il y avoit, vers une des extrémités de la grotte, une lampe placée à terre; elle étoit faite avec tant d'art, qu'elle jetoit beaucoup de lumière dans une partie de l'endroit où elle étoit, et l'autre partie n'étoit point éclairée; en sorte que, lorsqu'on étoit derrière la lampe, on voyoit parfaitement ce qui se passoit au-delà, et on n'étoit point vu.

*

Aménophis, en marchant doucement vers cette lampe, ne laissa pas d'apercevoir qu'il y avoit deux personnes qui étoient couchées dans l'endroit obscur sur des tapis, dont il y avoit apparence qu'on leur avoit fait comme une espèce de lit; il tâchoit de regarder et de démêler qui pouvoient être ces personnes, sans les éveiller, lorsqu'il entendit que l'une d'elles, appelant l'autre d'une voix basse et tremblante, et néanmoins fort distincte, dit : O dieux! ma chère Eridice, éveille-toi! Aménophis, à ces mots, s'arrêta dans l'endroit obscur de la grotte, sans faire aucun mouvement et sans être aperçu davantage. Hélas! continua la même personne, je crois que l'ombre de ce malheureux étranger, dont je t'ai parlé, vient de se présenter à moi; je me flattois vainement que ce pouvoit être lui qui s'étoit fait roi de l'île du Soleil, par la grande révolution que je t'ai racontée; il me sembloit qu'il n'y avoit rien de si grand, ni de si élevé à quoi il ne pût prétendre; j'ignore encore quel il est, et je ne lui ai jamais parlé qu'un seul instant dans ce jour malheureux qui sans doute a été le dernier de sa vie.

Cette Eridice, à qui Aménophis entendoit adresser ces paroles, où il lui paroissoit qu'il avoit beaucoup de part, ne répondit rien ; elle étoit si troublée de la prétendue apparition, que, sans écouter, elle se couvroit la tête d'un de ses bras, et de l'autre, elle tiroit le tapis qui étoit étendu sur elle pour se garantir contre le fantôme. Hélas! reprit l'autre personne, je sentois pour cet inconnu des mouvemens que je ne crains plus de t'avouer et de m'avouer à moi-même. C'est moi, Eridice, qui suis cause de son malheur ; je n'en puis plus douter. Qu'il me parut d'amour dans ses regards, lorsque, vêtu en Diomède, il se jeta à mes pieds! Aménophis trouvoit tant de plaisir dans les discours que la fausse idée de sa mort faisoit tenir à cette personne que, quoiqu'il ne lui fût plus possible de ne pas reconnoître Cléorise, et quoiqu'il eût une envie extrême de la rassurer en la tirant d'erreur, il trouvoit quelque chose de si flatteur pour lui à entendre dire par elle-même qu'il en étoit aimé, qu'il avoit peine à interrompre les plaintes qui l'assuroient de son bonheur.

Mais enfin, les larmes que répandoit

Cléorise, le firent sortir de ce ravissement ; et, transporté d'amour et de joie, il fit quelques pas, et, se jetant à genoux auprès d'elle : Je ne suis point mort, dit-il, belle Cléorise ; je m'étois embarqué pour vous aller trouver dans l'île de Crète, où votre père vous conduisoit : la même tempête qui vous a jetée ici, m'y a amené : ce sont les dieux qui veulent favoriser le plus tendre et le plus respectueux amant du monde. Divine Cléorise, ne direz-vous rien à cet amant même à qui vous venez de faire entendre des choses si glorieuses pour lui, quand vous avez cru qu'il ne vivoit plus ? Cléorise, étonnée, confuse, et se reprochant comme un crime ce qu'elle venoit de faire connoître si innocemment, n'avoit pas la force de regarder Aménophis qui avoit tourné la lampe sur elle afin d'avoir le plaisir de la considérer. Elle détournoit les yeux ; elle soupiroit ; elle versoit des larmes, et son silence accabloit Aménophis de crainte et de tristesse. Cruelle ! lui dit-il, pourquoi refusez-vous même de me regarder ? Craignez-vous que, par ma naissance, je ne sois indigne de vous ? Je ne suis pas roi de l'île du Soleil ; mais je suis fils du roi de Libye,

et c'est l'amour que vous m'avez inspiré qui m'a donné occasion, en punissant votre ravisseur, de faire remonter le prince Ménécrate sur le trône de son père. Qu'il est heureux! il aime, il est aimé; pour moi, je renonce à la vie, puisqu'elle me fait perdre cette tendresse que l'opinion de ma mort vous avoit inspirée; et je vais vous sacrifier le reste de mes jours que votre indifférence rendroit trop infortunés.

Il se leva, et Cléorise, alarmée de son désespoir, l'arrêta avec une vivacité qui ne permit pas à ce prince de douter de l'intérêt qu'elle prenoit à sa vie. Ah! prince, lui dit-elle, n'êtes vous pas satisfait de la honte que vous m'inspirez? Voulez-vous en un moment me faire mourir de confusion et de désespoir? Vivez, si vous m'aimez, et oubliez ce que j'ai dit, si vous m'estimez; du moins ne me demandez pas de vous le dire. Eridice qui, tantôt effrayée quand elle avoit cru voir une ombre, et tantôt agitée d'inquiétude et de crainte quand elle connoissoit que cette ombre étoit un homme vivant, amoureux de Cléorise, commença à reprendre ses esprits, et voulut aider Cléorise dans l'embarras où elle la voyoit. Cléorise qui

n'avoit jamais vu sa mère, avoit pour Eridice qui l'avoit élevée, la même affection qu'elle auroit eue pour une mère véritable. Ma fille, lui dit Eridice, vous ne pouvez plus rétracter ce que vous avez dit; il n'est plus possible que ce prince, qui l'a entendu, l'ignore; songez seulement au lieu où vous êtes; songez qu'il est à craindre qu'Arimante, s'il entroit ici pendant qu'un étranger vous parle, ne soupçonnât votre vertu. Ah! dit alors Aménophis, je n'ai point pour Cléorise des sentimens que je doive craindre de faire connoître à un père. Il n'importe, répondit Cléorise; au nom des dieux! prince, éloignez-vous; et, s'il est vrai que vous ayez pour moi des pensées que vous n'appréhendiez pas que mon père désapprouve, attendez un autre temps pour les lui faire connoître, et gardez-en le secret, jusqu'à ce qu'Arimante soit retourné dans l'île de Crète, où votre dessein est de vous rendre. Si vous m'aimez, ma gloire doit vous être chère; et que penseroit-on de cette entrevue, si elle étoit connue?

Aménophis voulut lui répondre; mais elle le conjura avec tant d'instance et d'autorité de sortir, qu'il fallut obéir; elle lui

ordonna même de ne chercher à la revoir que dans l'île de Crète dont elle lui dit que son père devoit reprendre la route le lendemain. Les vents qui les en avoient éloignés, n'étant plus contraires, Aménophis se contentant de l'assurer qu'il y seroit aussitôt qu'elle, sortit de la grotte avec le moins de bruit qu'il lui fut possible, et il ne fut pas plus aperçu qu'il ne l'avoit été en entrant. Plus amoureux que jamais, et plus heureux qu'il n'eût osé l'espérer, il arriva au bord de la mer où ses gens lui avoient préparé une espèce de tente qu'ils avoient faite avec une partie des voiles de leur vaisseau; il y entra, et se coucha sur un lit qu'on lui avoit dressé; mais l'image de ce qui venoit de se passer, la joie et l'amour agitèrent son sommeil de tant de pensées différentes, qu'il ne put pas être long, et qu'il acheva la nuit en s'entretenant des plus douces idées qu'une passion violente et satisfaite puisse donner aux ames qui en sont véritablement occupées.

Aussitôt que le jour parut, ce prince vint sur le bord de la mer où, comme si le ciel se fût intéressé à favoriser ses désirs, il vit sa flotte que les signaux qu'il

avoit fait faire, pendant la nuit, avoient déjà toute rassemblée autour du rocher où son vaisseau avoit échoué. La plupart des officiers, qui reconnurent le vaisseau du prince, et qui apprirent qu'il étoit lui-même sur ce rocher, descendirent dans des esquifs pour recevoir ses ordres. Dans un de ces esquifs, il vit son fidèle Anaxaras qui lui apprit que le vaisseau dans lequel Péritée et lui s'étoient embarqués, s'étoit ouvert dans le fort de la tempête; que l'infortunée Péritée et tous ceux qui se trouvoient dans le vaisseau avoient été submergés; que lui seul, s'étant abandonné aux flots, avoit été reçu dans un des autres vaisseaux de la flotte que la tempête avoit battue et submergée. Je ne sais, ajouta-t-il, quel présage il faut tirer des obstacles que les dieux mettoient à mon arrivée dans l'île de Crète; mais je la voyois, et j'étois prêt à y entrer, lorsque les vents furieux qui m'en ont chassé, m'ont porté dans des mers inconnues où je me suis vu attaqué par la même tempête dont vous avez été battu. J'ai vu périr l'aimable Péritée, et je vous avoue, seigneur, que sa perte m'a empêché de goûter le plaisir d'être sauvé moi-même. Améno-

phis embrassa Anaxaras, donna quelques larmes à Péritée, et apprit à Anaxaras l'aventure inespérée qui lui avoit fait revoir Cléorise : il n'est pas juste, lui dit-il, que les dieux nous donnent un bonheur sans aucun mélange d'adversité : ensuite il lui ordonna de faire appareiller ses vaisseaux le mieux qu'il lui fût possible, afin de reprendre la route de l'île de Crète. Pendant que chacun travailloit avec beaucoup de diligence à réparer ce que la tempête avoit gâté, Aménophis, tournant toujours les yeux du côté de l'endroit fortuné où il avoit vu Cléorise, se laissa insensiblement conduire par sa rêverie dans le sentier qui menoit au haut du rocher; il y remonta; il jeta les yeux sur cette touffe d'arbres et sur la grotte où Cléorise avoit passé la nuit; il n'osoit en approcher, de peur de lui déplaire. Ce ne fut que lorsqu'il crut apercevoir qu'il n'y avoit plus personne dans la grotte, qu'il y entra; il sembloit y chercher encore Cléorise; de là il voulut revoir l'autre extrémité de la petite plaine, et il aperçut un vaisseau qui voguoit déjà en pleine mer : il ne douta pas que ce ne fût celui d'Arimante, et il

revint promptement à sa flotte pour en presser le départ.

Au bout de quelques jours, il arriva à l'île de Crète avec les ambassadeurs de Ménécrate. Il est aisé de penser que la première chose qu'il fit, fut de demander des nouvelles d'Arimante. On lui dit qu'il étoit attendu avec sa fille, qu'il avoit retrouvée dans l'île du Soleil. Quelqu'espérance qu'on lui donnât du prompt retour d'Arimante, il ne laissoit pas d'être inquiet et de s'abandonner à une tristesse qu'Anaxaras ne pouvoit s'empêcher de condamner. Anaxaras étoit de quelques années plus jeune qu'Aménophis; il aimoit la gloire d'Aménophis, comme il seroit à souhaiter que tous les favoris aimassent celle des princes qui les honorent de leur confidence. De quoi vous affligez-vous, lui dit-il un jour? Qu'attendez-vous de cette passion qui vous a fait courir de si grands dangers, depuis le peu de temps que vous êtes sorti de Libye? Je prétends, mon cher Anaxaras, ajouta le prince, me faire connoître à Arimante par les ambassadeurs de Ménécrate qui m'accompagnent; et j'espère qu'il ne me refusera pas Cléorise, avec qui je veux qu'un nœud

éternel m'unisse. Je vois que cette résolution t'étonne ; mais ne t'y oppose pas, tu le ferois inutilement. Anaxaras, n'osant contredire trop ouvertement le prince de Libye, et voulant néanmoins le ramener à des sentimens plus dignes de lui, feignit d'applaudir à sa résolution. Le lendemain de cette conversation, il alla passer presque tout le jour à Gortine, l'une des principales villes de l'île de Crète.

La passion n'avoit jamais été si tendre et si violente qu'elle l'étoit alors dans le cœur d'Aménophis. Il se promenoit seul sur le bord de la mer où, s'abandonnant aux transports de son amour, son cœur se trouva si pressé, qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes. Elles n'étoient pas de celles que la douleur seule fait répandre ; elles étoient mêlées de douceur et de charmes, qui ne se trouvent que dans l'amour. Anaxaras qui arrivoit de Gortine interrompit sa rêverie: Seigneur, lui dit-il, comme je crois que votre amour n'a pas éteint en vous la noble impatience que vous avez toujours eue d'acquérir de la gloire, je viens vous rendre compte de ce que j'ai appris, et vous montrer l'occasion la plus favorable qui puisse jamais

s'offrir à vous pour faire voler d'ici jusqu'en Libye le bruit de vos exploits. Je pense que si Cléorise elle-même étoit en Crète, elle vous donneroit les mêmes conseils que je prends la liberté de vous donner. Il est arrivé des ambassadeurs du roi de Cypre pour implorer en faveur de leur maître la pitié et la générosité des Crétois. L'infortuné roi de Cypre est prêt à être détrôné par un prince, son sujet, qui s'est révolté, et qui a engagé dans son crime la plus grande partie des Cypriotes. Le roi de Cypre s'étoit marié dans un âge fort avancé, quoique d'un autre mariage il eût déjà un fils. La princesse qu'il épousa lui donna une fille un an après son mariage; il eut l'indiscrète curiosité de consulter un astrologue sur la destinée de cette fille. L'astrologue lui dit qu'elle feroit passer le royaume dans une famille étrangère. Le roi, quoiqu'il aimât tendrement la reine sa femme, ne put néanmoins s'empêcher de se souvenir qu'il avoit un fils qu'il avoit élevé pour être son successeur ; il fit mourir la fille infortunée dont il étoit père, et qui n'avoit encore vécu que huit jours. La reine, en apprenant cette mort, fut si saisie de douleur qu'elle mourut peu

de jours après. Il ne songea plus qu'à conserver le seul héritier qu'il avoit, et qui lui étoit devenu encore plus cher par les deux pertes que l'envie de le faire régner lui avoit causées.

Les dieux l'ont puni de l'affection barbare qu'il avoit témoignée pour son fils en sacrifiant sa fille. Il y a quelques mois que ce fils est mort par un accident que les peuples ont regardé comme un châtiment des dieux sur le père. Aussitôt qu'il s'est trouvé sans héritier, un prince, son sujet, s'est élevé contre lui, et a voulu se faire reconnoître légitime successeur de la couronne, prétendant y avoir droit comme étant descendu de la race royale. Le roi, pour prévenir les suites d'une prétention chimérique, a dit que sa fille étoit vivante; mais, comme il n'a pu la faire paroître, et comme tout le monde s'est souvenu de l'avoir vue morte, les déclarations du roi n'ont fait qu'irriter ses ennemis, et qu'en augmenter le nombre. Il a voulu faire arrêter prisonnier le prince rebelle, et cette entreprise a achevé de le perdre. Le prince a pris les armes; il a trouvé plus de faveur dans l'esprit des sujets que le roi même qui a été obligé de se renfermer dans Ma-

carie, d'où il a envoyé ici pour demander du secours : la république lui en a accordé ; mais il n'y a pas d'apparence que ce secours puisse être prèt assez tôt.

Qu'il seroit glorieux pour vous, seigneur, si vous pouviez vous résoudre à partir dès aujourd'hui pour aller vous rendre l'arbitre de la couronne de Cypre! Et pourquoi, ajouta Anaxaras, ne vous y résoudriez-vous pas? En peu de jours vous aurez fini cette expédition, et vous reviendrez ici mettre aux pieds de Cléorise les lauriers dont vous serez chargé. Elle arrivera pendant que vous serez en Cypre. Vous pouvez laisser les ambassadeurs de Ménécrate pour attendre cet heureux objet de votre tendresse, et pour la préparer à vous recevoir après votre victoire. Aménophis rêva long-temps avant que de répondre à Anaxaras. Ce dernier espéroit de trouver dans la guerre de Cypre de quoi occuper le prince de Libye et le guérir d'une passion qu'il croyoit devoir faire tort à sa gloire. Ce vertueux favori, à qui on ne pouvoit reprocher qu'un peu trop de sévérité dans l'amour de la gloire, et qu'une espèce de dureté noble qui ne lui permettoit jamais de dissimuler la vérité, étoit inquiet du

trop long silence d'Aménophis, lorsque ce prince l'embrassa, et, comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil : Oui, mon cher Anaxaras, lui dit-il, je suivrai la gloire comme vous le voulez, quoique je ne puisse renoncer à l'amour. Je me souviens que Ménécrate m'a dit que le roi de Cypre lui avoit donné une flotte pour le rétablir dans son royaume. J'entre dans les obligations de mon ami; et je veux, avec les vaisseaux qu'il m'a confiés, voler au secours du prince généreux qui avoit été touché de ses malheurs. Je vous charge de tous les soins du glorieux dessein que vous m'avez proposé, pendant que je vais donner mes instructions aux ambassadeurs que je laisserai ici avec une lettre pour Cléorise.

Anaxaras fit tant de diligence, et le ciel fut si favorable à ses bonnes intentions, qu'à l'entrée de la nuit toute la flotte d'Aménophis fut en état de partir. Ce prince, comme s'il eût repris de nouvelles forces en écrivant à Cléorise, monta sur un vaisseau avec une joie qui sembloit promettre la victoire à ses troupes.

Les ambassadeurs de Cypre partirent avec lui, et au bout de trois ou quatre

jours ils lui firent prendre terre à la rade de leur île où il fit paisiblement sa descente sans que les révoltés en eussent aucune connoissance. Ils furent épouvantés au bruit de la marche de son armée, vinrent en grand nombre pour lui livrer bataille, et se campèrent devant lui dans un poste très-avantageux : cependant les ambassadeurs du roi de Cypre trouvèrent moyen de retourner auprès de leur maître à Macarie, et lui apprirent le prompt et puissant secours que le prince de Libye lui amenoit. Le vieux roi sentit ranimer son courage et ses espérances ; et malgré les oppositions de ses plus fidèles serviteurs, il exécuta la généreuse résolution qu'il prit de marcher avec le peu de troupes qu'il put ramasser pour se joindre à Aménophis. Il arriva précisément lorsque les deux armées étoient déjà aux mains. Les révoltés étoient en si grand nombre, que toute la prudence d'Anaxaras et la valeur d'Aménophis avoient beaucoup de peine à empêcher que leurs troupes, quoique mieux aguerries, ne fussent enveloppées. Elles l'auroient été, si l'armée du roi, quoiqu'à peine conduisît-il avec lui deux ou trois mille hommes, n'eût fait faire aux révol-

tés un mouvement dont Aménophis profita : le combat devint sanglant de toute part ; les révoltés, ayant connu que le roi étoit en personne à la tête de ses troupes, tournèrent leurs plus grands efforts contre lui ; ils étoient persuadés que, s'ils pouvoient le faire périr, il n'y auroit plus personne dans le royaume qui osât s'opposer à eux.

Ce prince, avec un courage de jeune homme, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, s'étoit engagé au milieu de la troupe où le chef des révoltés combattoit : ils s'attachèrent l'un à l'autre, et le vieux roi, dont les forces commençoient à s'épuiser, alloit tomber vivant entre les mains de ses ennemis ; déjà même il étoit sans armes, lorsqu'Aménophis arriva, et qu'il opposa au prince révolté une valeur à laquelle rien n'étoit capable de résister. Il écarta tous ceux qui s'étoient avancés pour se saisir du roi, se mit au-devant de lui, et ordonna à Anaxaras d'en avoir soin. Alors, ne songeant plus qu'à vaincre ou mourir, il jeta tant de terreur parmi les révoltés, qu'aucun n'osoit plus tenir devant lui. Le prince, qui étoit à leur tête, évita long-temps le combat contre un si

redoutable ennemi ; mais il ne fut pas possible de fuir sa destinée : Aménophis le poursuivit, et, après lui avoir porté plusieurs coups, le fit tomber demi-mort à ses pieds. Quelques Libyens qui avoient toujours suivi Aménophis, voyant le général des ennemis abattu, se jetèrent sur lui ; et, comme il mourut dans leurs bras, ils lui coupèrent la tête pour la faire voir à ses soldats, et les obliger à se rendre. Ce spectacle fit l'effet qu'ils avoient attendu ; toute l'armée rebelle se dissipa, et jeta les armes aux pieds du vainqueur. Aménophis revint fort tard dans son camp où Anaxaras avoit conduit le roi de Cypre.

Ce roi délivré et raffermi sur son trône, d'une façon si miraculeuse, fut sur le point d'embrasser les genoux d'Aménophis : Je vous dois, lui dit-il, la vie et la couronne : je ne vous offre point les restes de cette vie que les dieux finiront peut-être demain ; mais recevez dès aujourd'hui cette couronne que je ne dois pas espérer de conserver encore long-temps dans l'âge où je suis. Prenez la place de ce fils infortuné que les dieux m'ont ôté, et souffrez que demain je vous conduise à Macarie pour vous faire reconnoître par vos nouveaux

sujets. Je veux moi-même en être le premier, et désormais, abandonnant les soins de la royauté, je ne songerai plus qu'à attendre tranquillement la mort. Quelque résistance que fît Aménophis à des offres si généreuses, il ne détourna point le roi de Cypre de son dessein. Plus Aménophis témoignoit de modestie et de désintéressement, plus le roi se confirma dans sa résolution. Pendant que le prince de Libye, se laissant persuader et se promettant qu'au moins Anaxaras ne condamneroit pas l'envie qu'il avoit de partager avec Cléorise une couronne qu'il ne tenoit que des dieux et de sa valeur, marchoit avec le roi de Cypre, et se trouvoit déjà à la hauteur de Macarie, ce roi reçut un courrier qui lui apporta des nouvelles dont il ne fit part à personne; mais on vit sur son visage une joie nouvelle et extraordinaire; il pressa davantage sa marche, et arriva dans son palais plutôt qu'on ne l'attendoit.

Peu de momens après qu'il eut laissé Aménophis dans l'appartement royal qu'il lui fit occuper, il revint et le pria de le suivre dans les jardins, accompagné du seul Anaxaras: Prince, lui dit-il alors, je n'ai point encore voulu vous dire à quelle

condition je vous donne ma couronne; je craignois que cette condition ne vous parût difficile à exécuter; je suis délivré de cette crainte, et je vais m'expliquer librement avec vous : vous ne pouvez être mon fils; soyez mon gendre. Ma fille n'étoit pas morte; je l'avois confiée à un ami fidèle; il vient de me la ramener; j'ai voulu la voir avant de vous l'offrir; j'ose croire, prince, que vous ne la trouverez pas indigne de vous; venez que je vous la présente, afin que je vous fasse voir ensuite l'un et l'autre à mes peuples. Aménophis, à ces mots, demeura immobile; il pâlit; il voulut répondre au roi; mais ne trouva point de paroles; enfin, se reprochant à lui-même un silence qui lui faisoit honte, et qui jetoit le roi dans un étonnement facile à remarquer : seigneur, lui dit-il, les dieux ne m'ont point fait pour régner; choisissez, pour votre fille, un prince digne de vous et digne d'elle, et souffrez que demain je remonte sur ma flotte pour retourner en des lieux où je vois bien que le ciel veut que je passe ma vie sans ambition; le bonheur que j'ai eu de vous rendre quelque service, me comblera pour toujours d'une gloire que j'estime plus

qu'une couronne. Ah! prince, reprit le roi, quel mortel déplaisir me donnez-vous! voyez du moins ma fille avant de vous déterminer. Si le royaume de Cypre est trop peu considérable pour votre valeur, il est peut-être assez grand pour une ambition qui ne seroit pas démesurée.

Anaxaras pria le roi de lui permettre d'entretenir Aménophis, et de vouloir bien le laisser en liberté avec lui : Je vois bien ce que tu penses, dit Aménophis, aussitôt qu'ils furent seuls; mais n'espère pas que je me rende à tes conseils; j'ai acquis assez de gloire, j'ai assez sacrifié à l'honneur; il est temps que j'accorde quelque chose à l'amour; tu n'as plus rien à me reprocher. Anaxaras lui représenta tout ce que sa prudence et son affection lui purent faire imaginer de plus fort pour le détourner d'une passion qui lui faisoit mépriser un royaume offert si généreusement. C'est régner, disoit Aménophis, que de refuser ainsi de monter sur un trône que la victoire semble avoir élevé pour moi. Après tout, je suis jeune encore; et pourquoi, quand je me serai assuré la possession de Cléorise, ne pourrai-je pas chercher d'autres royaumes et

une nouvelle gloire, avec d'autant plus d'ardeur que je partagerai avec Cléorise tout ce que la fortune me donnera? En parlant ainsi, il marchoit à grands pas, et il se trouva au bout d'une allée qui le conduisit à un superbe appartement que l'on appeloit les bains de Vénus. En effet, la fontaine où l'on disoit que Vénus s'étoit baignée, étoit au milieu d'un grand salon où aboutissoient les appartemens de ce petit palais joints d'un autre côté par un très-beau péristyle.

Aménophis et son confident, occupés de ce qu'ils se disoient l'un à l'autre, arrivèrent jusqu'au péristyle, sans avoir remarqué le bâtiment et sans avoir aucune curiosité de le considérer. Ils étoient près de retourner sur leurs pas, lorsqu'Aménophis aperçut deux personnes qui traversoient le péristyle; l'une magnifiquement vêtue s'appuyoit sur l'autre, qui paroissoit déjà avancée en âge. Aménophis jeta les yeux sur elle; et, n'écoutant plus Anaxaras, il fit un grand cri, et il courut au-devant de ces personnes qu'Anaxaras n'avoit qu'à peine aperçues. Ah! s'écria-t-il en les abordant, quel nouvel enchantement, divine Cléorise, vous a amenée en ces lieux, quand je suis prêt à en partir,

et quand je viens de refuser la couronne et la fille du roi pour me conserver à vous? Cléorise, à ce discours, regarda tendrement Aménophis, et elle lui demanda s'il connoissoit cette princesse qu'il refusoit. Je ne la verrai même pas, reprit-il; mais ne m'est-il pas permis de voir Arimante? Où le trouverai-je? et ne me permettrez-vous pas d'aller me jeter à ses pieds pour vous obtenir de lui? Seigneur, répondit Cléorise, Arimante n'est plus mon père, et c'est le roi qui m'a donné la vie et de qui vous devez m'obtenir. Souffrez, dit Anaxaras, que je sois le premier qui aille porter au roi la plus heureuse nouvelle qu'il puisse recevoir: il dit, et partit sans attendre leur réponse.

Aménophis étoit si transporté de joie et d'amour, qu'il ne pouvoit faire aucun discours suivi: Cléorise, ayant appelé Arimante, lui dit d'apprendre au prince de Libye par quelle étonnante aventure elle se trouvoit fille d'un roi de qui elle n'avoit jamais entendu parler jusqu'alors. Aménophis dit à Arimante qu'il avoit ouï dire que le roi avoit fait mourir sa fille, parce qu'on lui avoit prédit qu'elle feroit régner un étranger. Seigneur, dit Ari-

mante, le roi n'eut pas cette cruauté; il fit courir le bruit de la mort de sa fille; les cérémonies funèbres qu'il fit faire persuadèrent que cette mort étoit véritable. Le roi, en me confiant ce précieux dépôt, me pria de l'adopter. C'est cette aimable Cléorise que vous voyez. Jusqu'aujourd'hui elle s'est crue ma fille; le roi, ayant perdu son fils, et se voyant réduit aux cruelles extrémités où vous l'avez trouvé, m'avoit mandé de ramener secrètement la princesse sa fille. Je l'ai fait, seigneur, avec un secours continuel des dieux. J'ai traversé tout le pays des révoltés, et il n'y a que deux jours que je suis arrivé ici, d'où j'envoyai en donner avis au roi. Comme Arimante achevoit ce discours, le roi arriva avec Anaxaras. Il embrassa Cléorise et Aménophis, et leur dit que son grand âge ne lui permettoit pas d'attendre, pour les rendre heureux, le consentement du roi et de la reine de Libye, et qu'il alloit tout ordonner pour cet auguste mariage qui combleroit sa vieillesse d'une satisfaction parfaite. Pendant les préparatifs qui se faisoient, Aménophis, impatient de faire savoir à Ménécrate ce qui lui étoit arrivé, lui renvoya sa flotte

avec des ambassadeurs pour l'assurer qu'il ne manquoit à son bonheur que la présence d'un ami qui lui étoit infiniment cher. Il envoya d'autres ambassadeurs en Libye, au roi et à la reine, et permit aux Libyens qui l'avoient suivi de retourner, s'ils le souhaitoient, dans leur patrie. Le bonheur de ce prince ne fut pas différé : le roi, après l'avoir fait couronner roi de Cypre, le conduisit au temple de Vénus, où on l'unit pour toujours à Cléorise. Ce mariage fut encore plus célèbre par la joie et par les applaudissemens des peuples que par la pompe des fêtes et des cérémonies, bien qu'elles fussent plus superbes et plus éclatantes que n'avoient jamais été celles d'aucun roi de Cypre. Aménophis a été un des plus illustres entre ceux qui y ont régné.

FIN DE L'HISTOIRE D'AMÉNOPHIS, ET DES OEUVRES DE MADAME DE FONTAINES.

